

UNIVERSITE D'ORAN  
FACULTE DES LETTRES, LANGUES ET ARTS  
DEPARTEMENT DES LANGUES LATINES  
ECOLE DOCTORALE DE FRANÇAIS – POLE OUEST

## **THESE DE DOCTORAT**

es sciences en Littérature

Ecole doctorale – Pôle Ouest

TITRE : Paul Bellat, survivance de l'algérianisme et  
mystique de circonstance.

Présentée et soutenue publiquement par FAYÇAL BENZAADI  
Sous la direction par M. BELKACEM MEBARKI – UNIVERSITE D'ORAN

### CONSTITUTION DU JURY :

PRESIDENTE - MME FEWZIA SARI – UNIVERSITE D'ORAN  
RAPPORTEUR - M. BELKACEM MEBARKI – UNIVERSITE D'ORAN  
EXAMINATEURS - M. CHARLES BONN – UNIVERSITE LYON 2  
M. BRUNO GELAS – UNIVERSITE LYON 2  
M. ABDELKADER GHELLAL – UNIVERSITE D'ORAN  
M. BOUMEDIENE BENMOUSSET – UNIVERSITE DE TLEMCCEN

ANNEE UNIVERSITAIRE 2008 / 2009

*A celles et ceux qui m'ont aidé à mener à bien ce modeste travail.*

# **Paul Bellat, survivance de l'algérianisme et mystique de circonstance.**

MOTS-CLES : Paul Bellat – Vie et œuvre de Paul Bellat – Sidi Bel Abbés – Littérature coloniale – Paul Bellat, homme politique – Paul Bellat, journaliste – Aspects mystiques dans l'œuvre de Paul Bellat.

## Sommaire

1 – Introduction.....	5
2 – Paul Bellat : sa vie, son œuvre.....	41
3 – De l'algérianisme à l'Ecole d'Alger.....	143
4 – La dimension mystique chez Paul Bellat.....	179
5 – Conclusion.....	281
6 – Bibliographie.....	291
7 – Sitographie.....	294

## 1 - Introduction

### 1.1 – La littérature coloniale et son intérêt actuel

Le travail que nous présentons là porte sur un auteur qui a produit une somme importante de livres durant la période coloniale et bien au-delà. Bien qu'ayant beaucoup écrit, Paul Bellat est un illustre inconnu dont on ne trouve le nom dans aucune anthologie et ses pairs l'ont ignoré. Cet écrivain prolifique, riche colon, fils et arrière petit-fils de colon, député avant la lettre aux Délégations sociales et financières, cœur du pouvoir colonial, qui ont préfiguré l'Assemblée algérienne à deux collèges, né à Sidi Bel Abbès et mort à Bordeaux, nous l'avons découvert tout à fait par hasard en 1992 et il a retenu notre attention.

Bien des années après, nous avons eu à expliquer notre désir d'en faire un sujet de recherche dans le cadre de l'université. Cela s'est passé à Tlemcen devant des enseignants dubitatifs pour le moins, peu convaincus du bien fondé de la chose : *il y a tellement d'autres sujets qui intéressent autant l'Université algérienne que le pays, nous a reproché l'un d'eux, pourquoi ce Bellat dont on ignore jusqu'à l'existence ?* Autrement dit, vous perdez votre temps et votre énergie que de vous mettre ainsi à fouiller les catacombes de l'Histoire pour ressusciter un « écrivillon » dont l'intérêt est à peu près égal à zéro... nous nous garderons bien de porter un jugement sur cette façon de réduire la recherche à ce qui « peut ou non présenter un intérêt »

avant même d'avoir cherché, pour le motif contestable à tout le moins, que cet écrivain n'est « *qu'un colon dont l'intérêt reste à prouver* ».

Il demeure à notre sens bien des choses à dire, à découvrir, à mettre en lumière, à désenclaver dans cette période-clé, fondatrice s'il en est de l'Histoire contemporaine de ce pays. Sans être historien, sans avoir en tête « un souci de vérité », nous pensons pour notre part que quiconque travaillant sur une partie, aussi congrue soit-elle, de l'immense legs de cette période, apporte quelque lumière qui aiderait à mieux y voir. Cette portion de notre histoire est cruciale faut-il le souligner. Bien des choses expliquent par certains angles, et cela est largement entendu, ce qui se produit actuellement sous nos yeux.

D'un autre côté, pour la stricte curiosité que nous portons à la chose littéraire, il nous paraît plus qu'intéressant de mieux connaître la période coloniale avec tout ce qu'elle peut comporter, sans préjugé aucun. La raison en est simple : s'il est clair que les Européens furent de loin, pour des raisons évidentes, plus nombreux à écrire, dans leur sillage il y eut quelques autochtones dont il est urgent de faire connaître les écrits. Cela tombe sous le bon sens, nous semble-t-il. Or, ces derniers n'ont exercé leur talent que sous l'impulsion de ceux qui tenaient les rênes et bien souvent, dans le stricte carcan idéologique de l'époque. Découvrir les uns explique les autres, nous le pensons. Il peut paraître curieux au premier abord, que des indigènes se soient mêlés aux colons dans un mouvement aussi « peu recommandable » que le mouvement algérianiste. Ce dernier en effet considérait avec beaucoup de condescendance les Arabes et ne leur accordait que peu de crédit. C'est un euphémisme que de le dire ainsi, car certains de leurs écrits sont en soi un appel au génocide tant il

leur semblait évident qu'avec un tel boulet au pied (en parlant des Arabes, des musulmans), la prospérité, le progrès de « l'Afrique romaine » n'étaient qu'une vue de l'esprit. Plus bas, nous évoquerons le cas de Hadj Hamou Abdelkader, alias Fikri, alias El Arabi. Il a laissé une œuvre fournie (cf. la présentation qu'en fait H. Miliani dans la réédition du roman « *Zohra, la femme du mineur* » aux Editions Dar el Gharb d'Oran, 2007) et a côtoyé dans le cadre de ses activités littéraires, des années 20 aux années 40, des noms comme Louis Bertrand et Robert Randau, deux ténors de l'algérianisme dont certains écrits procèdent du racisme le plus farouche.

Dès lors, notre intérêt pour la littérature coloniale dans son ensemble s'en trouve attisé par ce que l'on pourrait trop facilement jeter aux orties sous des prétextes fallacieux de considérations politiques. Il est commode, puisque c'est dans l'air du temps, d'étiqueter un auteur, lancer contre lui l'anathème et l'achever en prononçant son excommunication... A titre d'exemple, il nous semble parfaitement scandaleux d'entendre un écrivain de la trempe de Rachid Boudjedra dire de Mouloud Feraoun qu'il « *ne fut qu'un collaborateur sans grand intérêt* » (propos recueillis lors de son passage à la faculté des langues d'Oran en 2004) ! Paul Bellat n'a pas la position de Feraoun au sens « géographique » du mot, dirions-nous pour paraphraser Malek Haddad, mais il nous paraît indiscutable que la production littéraire de cette multitude européenne revêt une importance cruciale du moment que l'on projette d'étudier de plus près la période coloniale. Chercher à tracer une ligne de démarcation en suivant les contours capricieux des « couleurs idéologiques » des uns et des autres, n'enrichirait en rien les débats.

## 1.2 – Une nuit bien obscure.

« La nuit coloniale » est, comme toutes les nuits, celle du loup-garou. Nous sommes loin d'être seul à penser qu'à trop vouloir passer par dessus, on a vite fait de l'occulter pour se contenter en définitive du manichéisme ambiant qui veut que tout y était « ou noir ou blanc ». Dans cette Algérie libre depuis bientôt 50 ans, il serait saugrenu d'avoir quelque complexe à s'investir dans ce sombre épisode colonial (est-ce bien le seul à l'être ?) sous l'angle de la littérature. L'Université offre un cadre de liberté de recherche en principe débarrassé des discours engoncés dans des considérations politiciennes, disons le mot. D'autres que nous pourront mieux dissenter sur les innombrables questions qui restent posées sur cette nuit coloniale qui cache mal bien des événements lourds de secrets soigneusement tus dont la seule évocation pourrait rendre pour le moins imprévisibles bien des gens au-dessus de tout soupçon... Les empêcheurs d'y voir clair ont toutes les peines du monde à dissimuler les cadavres qui encombrant les placards. Beaucoup de ceux qui ont crié au loup l'ont de loin surpassé dans la sauvagerie. Les historiens algériens rivalisent d'ingéniosité pour faire leur métier sans sauter sur le champ de mines qu'est leur espace de recherche. Ils essaient de faire leur travail en tâchant de rester entiers jusqu'à l'âge de la retraite, car la chose n'est pas de tout repos et « leurs vérités » se chuchotent dans les couloirs à défaut d'être dites au grand jour. Alors franchement, « Paul Bellat, un écrivain colonial », un thème de recherche parfaitement possible en littérature... Nous expliquons plus loin comment nous en sommes venu à lui. Mais par delà cet auteur colonial méconnu qu'il fut, « ami des Algériens » et concomitamment admirateur exalté des Légionnaires, militant d'extrême droite notoire, acquis au fascisme et au nazisme, cette étude est pour nous une



façon de visiter l'Histoire littéraire de l'Algérie, l'Histoire tout court parfois, en empruntant le cheminement d'une œuvre singulière, sous l'angle de son auteur, un puissant colon qui s'est essayé à la littérature avec plus ou moins de bonheur.

Tout l'intérêt est donc bien ici : travailler sur un auteur qui, quoi qu'on en dise, a grandi, vécu, écrit, publié dans ce pays et dont beaucoup de Bel Abbésiens ont gardé une image loin de correspondre à celle que l'on se ferait d'un « casseur d'Arabes » comme il en a existé à travers tout le pays. Que Paul Bellat fût connu et reconnu importe peu, sommes-nous tenté de dire, l'important est qu'il fut. Sa production s'étale sur une longue période : de 1930 à 1998. Près de soixante dix années à écrire, ce n'est pas peu de choses ! A tout le moins, il mérite que l'on s'y attarde un peu. Il a connu - et partiellement fait - la période coloniale, son opulence pour certaines catégories sociales (la sienne en l'occurrence), la guerre, la période de l'indépendance... Bien plus tard, il connut une fin de vie peu enviable au pays de ses lointains ancêtres, ayant tout perdu en Algérie. Il mourut étranger parmi ceux dont il a cherché à se convaincre qu'ils étaient « les siens ».

Paul Bellat a beaucoup écrit et a touché à peu près à tous les genres. Il a laissé une bonne vingtaine de pièces de théâtre, une douzaine de romans, de la poésie à profusion, un recueil de nouvelles, une dizaine d'essais et même des scénarios de cinéma. Journaliste, chroniqueur, il collabora à quelques journaux, tous peu ou prou d'extrême droite ou approchants<sup>1</sup>. Vers 1925, quand il commença à écrire<sup>2</sup>, le courant algérianiste, qui a structuré la création littéraire

---

<sup>1</sup> Voir en annexe de nombreuses reproductions d'articles signés de lui.

<sup>2</sup> Voir un article signé de sa main, dans le dossier « Papiers culturels signés P. Bellat » consacré à la vie littéraire en Oranie, publié dans « Le Bel Abbès Journal » en 1949 – N°31, 32.

coloniale, s'essouffait pour certains, s'éteignait pour d'autres. Ce courant fut le substrat pour un bond qualitatif ultérieur incontestable qui fit connaître l'Algérie, sous la botte coloniale pourtant, au reste du monde : l'Ecole dite d'Alger. Libérée un tant soit peu des schémas éculés et réducteurs, « cet autre chose », que l'on désigne abusivement d'Ecole, allait supplanter l'algérianisme de façon heureuse et apporter un renouveau qui a son tour permit à des écrivains algériens nationaux, au sens identitaire du mot, d'apparaître sur la scène littéraire. L'algérianisme continue d'exister quant à lui, anachroniquement, plus longtemps qu'on n'eût pu le penser, et de nos jours, bien des intellectuels s'en réclament encore outre-mer. Une revue paraissant en France lui est consacrée et l'Internet contient des liens qui s'ouvrent sous les mots clés : Algérie française, algérianisme...

### 1.3 – Un écrivain en décalage avec son siècle.

**D**ans les années de déclin de l'algérianisme, à l'heure où Paul Bellat s'essayait dans un premier temps à la poésie, dans le monde, des œuvres monumentales ont changé la façon d'écrire, de lire, d'appréhender y compris les rapports entre les Hommes... Sean O'Casey a publié *Roses rouges pour moi*. William Faulkner, *Le gambit du chevalier*. Ernest Hemingway, *Pour qui sonne le glas*, et préparait déjà *Le vieil homme et la mer*. Bertolt Brecht créait *La bonne âme de Se-Tchouan*. Antoine de Saint-Exupéry donna à lire son éternel *Petit*

*Prince*. Boris Vian *L'Écume des jours*. René Barjavel imaginait son très étonnant *Ravage*. Carlo Levi, *Le Christ s'est arrêté à Eboli* et Dino Buzzati *Le désert des Tartares*... Plus près de nous, Camus avait déjà livré *L'Étranger* et préparait *Le mythe de Sisyphe*. Roblès Emmanuel avait publié *Cela s'appelle l'aurore* porté à l'écran par le fantasque Luis Buñuel et il avait déjà donné *Un travail d'homme*... Mais la littérature de Bellat, autant que celle de ses pairs du reste, détonne singulièrement avec ce florilège, entravée qu'elle est dans le carcan de la *Pensée coloniale* qui n'est que prédation à l'état brut, qui obstrue le ciel et fait que les œuvres qu'elle engendre sont comme atteintes de nanisme. La dimension humaniste, voire humaine tout court, est absente du plus clair de cette littérature, à de rares exceptions près.

Paul Bellat cependant, l'homme social autant que l'écrivain, reste quelqu'un qui a porté certaines valeurs parfois très contradictoirement, allant ainsi à contre-courant de l'atmosphère consensuelle. « *La fraternité entre Chrétiens et Musulmans* », si chère à ses yeux, n'est pas que démagogie ou simple faire-valoir. Si l'on en croit cette lettre signée de la main de Jacques Chevallier, maire d'Alger et ministre de la Guerre, destinée à appuyer Bellat dans ses démarches pour sauver ses biens face à l'assaut général qui le dépouilla lui aussi au lendemain de l'indépendance, il aurait eu maille à partir avec ses semblables qui lui reprochaient « d'en faire trop », « d'ouvrir les yeux aux Arabes »<sup>1</sup>. S'il en fait un usage excessif dans quelques uns de ses textes, elle reste toutefois un ressort puissant qui travaille toutes ses créations sans toujours dégager cette désagréable impression de factice. A titre d'exemple, on ne peut qu'être étonné de lire un « *Chevalier Loÿs* » et se demander ce qui a pu motiver un Bellat à l'écrire dans cette Algérie coloniale, prise en étau entre une

---

<sup>1</sup> Dossier « Divers documents Bellat », " Lettre de Jacques Chevallier soutenant Bellat" et suite. Jacques Chevallier fut ministre de la guerre et gouverneur d'Alger, c'est lui qui remit le Grand Prix de la ville d'Alger à Paul Bellat en 1961.

métropole fébrile, en proie aux pires crises de son histoire dans cet épisode de l'entre deux guerres, et les réalités du terrain face à une population autochtone en ébullition. Un conte pour enfants dont l'histoire se joue au Moyen Age avec, pour personnage central, une récurrente Louise Labé en tous points semblable à d'autres Louise Labé, « *héroïne en papier* »<sup>1</sup>, que l'on peut rencontrer dans d'autres romans chevaleresques. On peut tout aussi bien citer « *Les yeux bleus, les yeux noirs* »... un vaudeville, écrit « comme si de rien n'était » en 1976, et dont les actes se déroulent à un jet de pierre d'Oran, non loin de Canastel. Il faut rappeler qu'à ce moment, à titre indicatif, Paul Bellat menait une âpre bataille pour récupérer ce qui pouvait l'être de son immense patrimoine foncier et immobilier à Bel Abbès comme à Oran... La légèreté de ce livre est à plus d'un titre déconcertante et jure avec l'époque, si l'on peut dire.

Si l'on venait à scruter d'un peu plus près la carrière politique de cet homme, on serait en droit d'imaginer que sa littérature aurait dû tout naturellement être le reflet ostentatoire de ses « prises de position », comme cela est d'usage parmi les algérianistes ou leurs émules, du moment que pour eux « *il n'y a pas de littérature mais de la politique...* » Or, Bellat se fait discret, autant qu'il le peut, sur ce plan. D'abord parce qu'il a connu deux période dans sa vie : celle d'avant et celle d'après la seconde guerre mondiale. Dans sa littérature, il ne fonctionne que dans la métaphore, comme on peut aisément s'en rendre compte, à titre d'exemple, à la lecture de sa nouvelle « *Dix Jours dans Mercure* ». Il fut politiquement tellement à droite qu'il ne tarissait pas d'éloges, à longueur de colonnes, sur le franquisme et fut un supporteur zélé d'Hitler dans ces articles de

---

<sup>1</sup> Cf. Le Monde du vendredi 12 mai 2006. Un article de Marc Fumaroli consacré au livre « Louise Labé, Une créature en papier » de Mireille Huchon, paru en avril 2006. Il est clair qu'en passant en revue tous les écrivains qui ont évoqué Louise Labé, Mireille Huchon a omis Paul Bellat. Il est fort à parier qu'elle n'en connaît même pas l'existence.

presse... Or, *Dix jours dans Mercure*, est un sévère réquisitoire contre toute forme de régime totalitaire ! Venant de Bellat, on ne peut que déduire qu'il décrit ce que pourrait être un pays dirigé par les Bolcheviks, lui l'anticommuniste notoire. Sa cécité politique ne lui a jamais laissé entrevoir qu'un Nazi ou un fasciste pouvaient très bien engendrer, eux aussi, ce type de système. Il en reviendra avec le temps et l'expérience amère parfois.

Le présent travail se propose de jeter un peu de lumière sur une œuvre hétéroclite, un homme au parcours tourmenté que le vocable « d'opportuniste avéré » résumerait assez bien, avec peu de risque d'aller jusqu'à la caricature, et un écrivain prolifique, qui s'inscrivent (le pluriel est de rigueur) dans cette période coloniale qui a gardé intact, croyons-nous, l'intérêt que lui portent de nombreux chercheurs loin d'être uniquement des Algériens.

#### 1.4 – Bellat et le contexte historique algérien

**D**e son propre aveu, dans un article référencié en annexes, Paul Bellat a commencé à écrire et être publié en 1925. L'Algérie est alors française depuis près d'un siècle et l'on s'apprête à célébrer, avec le faste qui sied aux grandes victoires coloniales, les 100 ans d'occupation. Le siècle qui vient de s'écouler n'aura été qu'une étourdissante accumulation, dans un climat de guerre quasi permanente, d'incompréhensions de tous ordres entre les communautés en place. Ceci est d'autant plus vrai qu'il n'est pas utile

d'attendre 1954 pour constater la faillite de ce système de prédation pure que fut le colonialisme. Dès les années 30, le chaudron était porté au rouge...

Après l'écrasement dans une violence inouïe des ultimes grandes révoltes paysannes de 1871 en Kabylie, Le colonat s'est appliqué à conforter sa position au moyen d'une batterie de lois toutes aussi répressives les unes que les autres : la loi Warnier, le Code forestier... Celles-ci avaient essentiellement pour but d'achever l'œuvre du Sénatus-consulte de 1863 : il fallait coûte que coûte faire en sorte que les terres « Arch » tombent sous le coup de la transaction capitaliste pour enfin permettre aux colons de façonner à leur image le paysage économique de l'Algérie. Une des toutes premières conséquences de cet acharnement, fut en 1897 la seconde famine que le pays connut et ce juste après l'invasion acridienne survenue autour de 1890-1891.

A partir de 1900, à la faveur d'une politique scolaire quelque peu hardie pour l'époque, sous l'impulsion du recteur d'Alger Jeanmaire, apparaissent les signes avant-coureurs de l'émergence d'un mouvement national moderne. Le mouvement « Jeune Algérien », constitué de jeunes lettrés ayant fréquenté l'école française laïque, et qui eut son équivalent en Tunisie et en Turquie, n'a eu pour toute réponse qu'une crispation politique caractéristique d'un colonat qui ne pouvait souffrir la contradiction, sinon la moindre contestation de sa toute-puissance. C'est bien à ce moment que fut rédigée la préface à « Treize poètes algériens » d'un certain Robert Randau qui allait signer par là même la naissance formelle de l'algérianisme. Nourri de la lecture des tenants de ce mouvement profondément colonialiste, le jeune Bellat emboîta le pas à ceux qui, dans un avenir proche, allaient défendre avec une énergie farouche l'avènement du fascisme.

Concomitamment, des noms apparurent à cette époque qui allaient devenir au fil du temps les figures de proue du Mouvement national algérien : Ferhat Abbas, Bentami, Emir Khaled, Ben Badis, El Ibrahimi, Messali, Boudjerba, Ben Brihmat... Il est vrai qu'à ce moment la revendication réformiste et/ou assimilationniste reposait foncièrement sur la question des libertés et du statut personnel musulman. Bien vite cependant, elle allait se préciser à mesure que des liens se tissaient entre les nationalistes arabes et musulmans.

Des facteurs tant endogènes qu'exogènes allaient renforcer le mouvement national naissant : le séisme politique de 1905 et plus tard de 1917 en Russie, les Fronts populaires en France et en Espagne en 1936 avec une sorte d'équivalent en Algérie en ce qui fut le Congrès musulman, allaient faire le lit d'une revendication clairement formulée de l'indépendance nationale tout court. Mais le chemin ne fut pas aussi aisé qu'on peut le croire, non pas face à l'Administration coloniale seulement... Des incompréhensions de toutes sortes, des rivalités internes, une sourde hostilité idéologique (sur des clivages qui persistent jusqu'à l'heure actuelle, tels arabisants/francisants, laïc/religieux, ou encore plus largement progressistes/conservateurs...) fissurait le mouvement national : les Algériens ne pouvaient pas se mettre d'accord parfois sur le minimum. Les tenants de l'assimilationnisme, les Ulémas en l'occurrence, voyaient d'un mauvais œil ceux qui formulaient des revendications allant dans le sens d'un épanouissement démocratique et de l'indépendance de l'Algérie : les représentants de l'Etoile Nord africaine ne furent-ils pas exclus du Congrès musulman d'Alger ?

Dès 1933, le jeune Bellat, benjamin des Délégations Financières, créées en 1898 sous la pression des colons pour les besoins d'une gestion « autonome » du département Algérie, se frayait un chemin

dans la politique et grimpait allègrement les échelons, poussé par le puissant lobby des grands propriétaires viticulteurs et son pendant politique : le « Rassemblement national antimarxiste » qui, le moment venu, fera tout naturellement allégeance au Maréchal Pétain. Ses mentors eurent pour noms Lucien Bellat, son père, maire de Bel Abbès de 1929 à 1942 et néanmoins patron d'une milice paramilitaire d'extrême droite qui agissait sous le nom des « Unions latines » proches des Croix de feu de sinistre renom. L'abbé Lambert, maire d'Oran, prêtre défroqué et animateur actif du « Rassemblement national antimarxiste ». Jacques Doriot, député de la Seine en France, fondateur du Parti Populaire français, très présent à Oran par le biais du journal de droite *L'Echo d'Oran* dans lequel il publiait tous les 2 à 3 jours un quart de page incendiaire pour exhorter ses troupes à défaire les « projets sataniques des socialo anarchistes ». C'est sur cette ligne de fracture religieuse dont nous parlions plus haut que Bellat va asseoir l'essentiel de son discours : *les partis laïcs sont la ruine de l'Homme, la ruine de la France et celle de l'Algérie. La seule voie de salut est la religion. C'est en elle que les communautés en présence trouveront les chemins de la concorde à même de les souder pour un même destin heureux.*

Après les tentatives avortées de « Front social » aussi bien en France, en Espagne qu'en Algérie, les choses allaient sensiblement changer. Pour l'Algérie du moins, la création du PPA enterre les revendications prolétariennes de l'Etoile Nord africaine. On se dirige désormais vers des revendications strictement nationales, sur fond d'identité religieuse. Si sur ce registre, un homme comme Bellat, et avec lui tout son camp, y trouvent leur compte, cela n'empêchera pas toutefois le désastre de 1945. Car en fait, après la défaite du nazisme et la chute du régime de Vichy, les Algériens, pensant pouvoir enfin revendiquer quelque chose de plus substantiel qu'un simple respect



du statut de musulmans, manifestèrent leur impérieux souhait d'en découdre avec une occupation qui, à leur sens, devenait anachronique au vu des bouleversements qui s'opéraient dans le monde... L'Allemagne était vaincue, n'était-il pas largement temps d'en finir avec cette occupation ségrégationniste ?

Les quelques mois qui suivirent le débarquement allié en Algérie et la période que l'on désigne sous le mot d'Épuration anti-fasciste, furent pour Bellat des moments difficiles. Lui, l'admirateur zélé du « Vieil Homme », défenseur patenté des Mussolini et autre Franco, ne put que faire profil bas et remisa sa plume en attendant des jours plus sereins. Il ne put toutefois échapper à la police républicaine. Il fut assigné à résidence à Bordj Bou Arréridj puis relâché quelque temps plus tard.

L'après 1945 fut un tournant dans sa vie. De toute évidence, l'Algérie colonisée en fut elle aussi transformée. Les délégations financières, celles précisément où le délégué Bellat connut son heure de gloire, furent dissoutes le 15 septembre 1945, augurant par là la création d'une assemblée algérienne d'une autre nature. Les événements allaient s'accélérer, les luttes s'aiguiser, les contradictions s'exacerber.

C'est à ce moment que Bellat changea son fusil d'épaule. Il s'attela, non plus à occuper sa tribune habituelle dans les journaux régionaux pour haranguer ses lecteurs avec le ton ultra réactionnaire qu'on lui connaissait, mais à écrire, à faire de la littérature. Il commença par reprendre dans ce qu'il a désigné d'« études », l'essentiel de ses idées sur le « rapprochement des religions », subterfuge si cher à l'extrême droite colonialiste. Bientôt, d'autres œuvres, bien plus littéraires cette fois s'ensuivirent. Il investira avec

frénésie, avec plus ou moins de bonheur aussi, divers genres : théâtre, opéra bouffe, roman, conte, nouvelle, scénario... Sa carrière ne prendra fin qu'aux alentours de 1998-1999. Une étonnante longévité à tout le moins.

Bien qu'entre-temps une certaine Guerre de libération nationale se déclara, rien ou presque n'y parut dans la production de Bellat. Il fut ce que l'on appelle un « électron libre » dans le paysage littéraire allant de 1947 à l'indépendance de l'Algérie. A quoi cela serait-il dû ? A notre avis cela tiendrait à deux facteurs :

- le premier est à rechercher dans le statut pour le moins spécial de la ville même de Sidi Bel Abbès. « Une portion de France » comme il se plaisait lui-même à le répéter, surgie de nulle part, créée ex nihilo dans une région marécageuse et qui ne peut objectivement ressembler à ces autres villes telles Alger, Constantine, Oran ou Skikda qui arboraient, non sans fierté, une longue histoire derrière elles et où les Européens n'ont fait que se greffer, avec les agressions et les profanations que l'on sait. Les colons Bel Abbès et y vécurent comme sur une terre neuve, sans Histoire, propre à être le « creuset du peuple neuf » que les algérianistes appelèrent de tous les vœux. Bel Abbès, ville garnison, fut tracée au cordeau en 1849 par un militaire, le capitaine Prudon et ne fut élevée au rang de commune que le 31 décembre 1856<sup>1</sup>. Elle abrita, comme naturellement, la fameuse Légion étrangère qui fit sa gloire. Bellat en fut un des parrains les plus en vue puisque, à ses frais, il fit construire une maison de repos pour les Légionnaires revenus défaits, penauds après la débâcle de Dien Biên Phu.

---

<sup>1</sup> Lire l'article dans le dossier en annexe « Articles politiques signés P.Bellat » Bel Abbès Journal – Articles choisis – 1935–1950 (27).

- le second, tiendrait à l'obédience dure de Paul Bellat militant d'extrême droite de la première heure. Son parcours d'avant guerre, fortement marqué à ce titre, fit tisser autour de lui un rempart d'indifférence mutuelle entre lui et le reste de ses pairs. Il est resté en marge des tendances de l'époque et vécu comme dans une tour d'ivoire. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se référer à ses écrits chevaleresques médiévaux : « Le chevalier Loÿs » ou « Elle était trop belle » (voir plus bas dans la bibliographie de l'auteur). Pour la plupart, ses pairs ont essayé de se conformer aux couleurs du moment et fait l'effort d'être de leur temps. Nous pouvons compter parmi eux les Algériens qui allaient asseoir les bases d'une littérature nationale d'expression française, résolument empreinte de rébellion et de contestation anticoloniale à peine voilée.

Bellat traversa la période allant de 1945 à 1962 dans sa confortable position de gros colon mais aussi dans un statut d'écrivain aux productions à la facture incertaine. Il fut aussi pour toujours, car il ne s'en remit jamais, le *vaincu* de la Seconde guerre. Certains de ces articles de presse sont explicites à ce sujet : il demeura l'anticommuniste virulent qu'il fut naguère mais tenta désespérément par ailleurs, à chaque fois qu'il eut l'occasion, de se racheter aux yeux des nouveaux vainqueurs. Il renonça à toute ambition politique, c'en était fini pour lui sur la scène politique. Mais il continua à écrire cependant, avec toutefois un long moment de silence autour de la mort de son père survenue en septembre 1957. Il mit neuf ans pour enfin sortir de son mutisme et intitula alors son roman « *Un ange était passé* »... Il s'agissait en fait d'une sorte de « suite explicative » au roman « *Habib* ». Une sorte de glossaire narratif sensé éclairer les zones d'ombre laissées ça et là dans ce dernier. Il y jette d'ailleurs un

éclairage pour le moins surprenant avec une légèreté du langage qui détone avec son austérité habituelle... Nous y revenons plus bas avec plus de détails.

Des témoins de l'époque de la Guerre de libération nous ont affirmé que Bellat versait bon gré malgré l'impôt révolutionnaire au FLN. « *Avec M. Bellat, je n'ai eu à utiliser l'encre rouge qu'à deux reprises* » nous affirmait M. Bengriâa, retraité d'une caisse agricole. Il nous a expliqué que le courrier se rédigeait à l'encre bleue ou noire, mais que le rouge était le signe de l'impatience quand le colon ou plus généralement le destinataire fortuné manquait à son devoir... Bellat, en opportuniste avisé, avait même trouvé le moyen d'obtenir un document de première importance mais qui ne lui servira de rien le jour où il en eut le plu besoin : une attestation de participation à la guerre de libération nationale « *aux côtés des frères de l'ALN* ». Elle lui fut délivrée par le chef de la zone 5, Tayebi Larbi en personne. Nous expliquons plus bas comment cela se produisit.

A l'indépendance de l'Algérie, Bellat essaya bien de rester à Bel Abbès où il avait toute sa vie, ses amis, sa fortune. Cela lui fut impossible. Il dut quitter le pays et s'exiler en France. Car il s'agissait bien d'un exil.

Installé dans le sud-ouest, il maintint un rythme de travail plus que respectable : ses publications ultérieures en témoignent. Le livre que nous retiendrons de lui restera sans doute un roman vaudevillesque intitulé « *Les yeux bleus et les yeux noirs* » publié en 1976 où il exerça avec beaucoup de bonheur ses talents de conteur. Mais Bellat ne put objectivement se mouvoir que dans les cercles algérianistes, nombreux et actifs dans cette région de la France. Ils furent son seul vrai soutien dans sa quête d'un public improbable.

Jusqu'en 1999, date de ses dernières références (voir sources BNF dans la bibliographie), il se fit publier ou alors ne fit-il (le pensons-nous du moins) que rééditer ses anciennes productions.

### 1.5 - Pourquoi le choix de Paul Bellat ?

**P**ourquoi avoir choisi Paul Bellat ? Quel intérêt représente-t-il pour un chercheur ou plus directement pour ce travail ? Est-ce un algérianiste, si tant est que ce vocable gardât tout son sens encore dans les années 50 et plus tard ? Peut-on le classer dans l'Ecole d'Alger ? En vérité, les raisons qui nous ont poussé à nous pencher sur cet auteur et en faire l'objet du présent travail sont pour tout dire prosaïques : le hasard et la curiosité. Personne ne parle ou presque de cet auteur confiné dans un intrigant statut d'illustre inconnu.

C'est lors d'une balade au marché aux puces de la « Vieille ville » - que Bellat appelait sans doute le « Village nègre », actuel « Mdina Jdida » - que nous sommes tombé un jour, vers le milieu des années 90 sur « *Un drame à Oran* », posé là entre un vieux robinet et une pince à couper. Pour la première fois le nom de la ville, Oran, figurait là dans le titre d'un livre : « *Un drame...* ». Jauni, écorné, écrit par un Français mais édité à Bel Abbès aux Editions Roidot. Un éditeur de livres à Bel Abbès ? Quand on pense que la ville Oran, n'en compte même pas un digne de ce nom... Suffisamment de raisons pour provoquer l'étonnement, l'irrépressible envie de le retourner dans tous les sens et l'acheter pour une modique pièce. Le reste vint tout seul.

Paul Bellat ne fut pas un « écrivain », c'est-à-dire qu'écrire ne fut pas son métier. Il a vécu d'autre chose et plutôt bien, si l'on en croit les nombreux témoignages recueillis dans ses correspondances et auprès des gens qui l'ont connu dans la ville de Sidi Bel Abbès, distante de quelque 80Km au sud d'Oran. De nos jours, il n'est pas rare qu'un Bel Abbésien fasse visiter le *Château du Rocher* à un étranger venu découvrir Sidi Bel Abbès. Une ruine fantomatique, brûlée à l'intérieur, noire de suie, dont on devine la splendeur passée et où les pigeons ont élu domicile. Les dépendances sont habitées par des gens dont on ne sait très bien qui ils sont, qui sortent de derrière le bâtiment principal dès qu'ils sentent une intrusion. Des jardins abandonnés, délabrés, abîmés par le temps et les agressions, dont on ne distingue pas les allées des carrés supposés de verdure. Les terres alentours donnent l'impression d'être en jachère : c'est là qu'habitait Paul Bellat...

Il fut colon, homme public, notable, politicien... Cela a déteint visiblement dans nombre de ses écrits, comme chez la plupart de ses homologues. Le lecteur n'est pas à l'abri des coups de boutoir de ce ton sentencieux, pontifiant et insipide qui caractérise les textes glauques d'écrivains à la recherche d'une tribune politique, qui ont une cause à défendre et le font avec l'emphase qui sied à leur discours. Tel est le cas pour le roman « *Habib* » notamment, ainsi dans certains de ces « poèmes » qui souvent sonnent comme des battements de tambour, écrits souvent pour ne rien dire, sinon flatter une personnalité, célébrer une date, un événement... Mais il a aussi écrit des textes d'une esthétique certaine, agréables à lire, surprenants, pleins de légèreté, humour et fantaisie, contrastant par rapport à ceux de ses contemporains que nous avons pu lire.

Bellat a été un « algérianiste de la dernière heure » pensons-nous. Il faut entendre par là, un parmi les colons installés dans le système, nanti, jouissant de la respectabilité qu'octroie le statut de gros propriétaire foncier, introduit dans les milieux politiques et qui, pour « faire bien », s'est adonné à la littérature avec plus ou moins de bonheur. Les grands prix littéraires de l'époque étaient tous, peu ou prou, traditionnellement attribués par et pour des « coloniaux » dont la fibre n'est même pas à mettre en doute : proche des algérianistes. Et n'est pas algérianiste qui veut. Si l'on en croit les préfaces et post-faces de ses livres, il aurait reçu le Grand Prix Littéraire de la Ville d'Alger en 1948 et celui de la ville d'Oran en 1949. Le peu de précision, voire la légèreté avec laquelle sont traitées ce genre de questions cause bien des désagréments quand il s'agit de mettre une date sur un fait, a fortiori dans le cadre d'un tel travail. N'importe qui écrit n'importe quoi sur la quatrième couverture d'un livre et le tour est joué. En fait, le hasard a voulu que nous retrouvions dans la Tribune de Bel Abbès de janvier 1956, une annonce titrée « Paul Bellat, Lauréat de la Ville d'Alger » le félicitant pour l'attribution du Grand Prix de ladite ville<sup>1</sup>. Dans ces mêmes bibliographies (par exemple celle portée dans les « *Yeux bleus et les Yeux noirs* », il est dit qu'il aurait reçu le Grand Prix Littéraire d'Algérie pour « *La croix et le croissant* ». Nous avons vérifié, il n'en est rien... Il reste cependant ce fait troublant : cette liste donnée par Fadhila Yahiaoui dans son livre « *Roman et société coloniale dans l'Algérie de l'entre deux guerres* », comporte un trou de 1952 à 1953... précisément l'année où Paul Bellat est sensé l'avoir reçu ! On y trouve pour toute mention, un laconique « non attribué » cette année-là. Sur les lettres de Bellat, on

---

<sup>1</sup> Voir Dossier « Articles écrits sur P. Bellat » in La Tribune de Bel Abbès 1941-1956, n°223.

peut lire en entête : « Ancien délégué à l'Assemblée. Grand prix Littéraire de l'Algérie. »<sup>1</sup>

Institués par ce même Colonat, ces prix constituaient en l'espèce une consécration, sinon une intronisation. Y compris bien sûr pour ces prix bien moins connus comme le fut celui de l'A.A.A.A (Association Amicale des Artistes Africains) que Bellat a reçu pour « *Un Drame à Oran* ». A ce moment, cette association était présidée par Mme Maraval-Berthoin, écrivaine oranaise de premier plan, relation de Paul Bellat. Nous avons pu retrouver dans un numéro du *Bel Abbès Journal* un règlement du concours des A.A.A.A. dont Bellat assumait l'organisation et jouait le rôle de filtre : il lui échoyait de juger si les œuvres transmises par les candidats étaient dignes de concourir<sup>2</sup>.

Une curiosité soit dit en passant suscite notre étonnement à ce propos : sur une photo livrée en annexe<sup>3</sup>, nous pouvons voir Jacques Chevalier, ministre de la Guerre, remettre dans une cérémonie complètement reconstituée, de l'aveu même de Paul Bellat, le prix de la Ville d'Alger à ce dernier ! Delà à penser que ce prix ne lui fut remis que par complaisance et surtout pour les relations très spéciales qu'il avait tissé avec l'Armée, il n'y a qu'un pas.

Il est à signaler cette remarque de Fadhila Yahiaoui dans son ouvrage cité plus haut concernant le cas de Lucienne Favre, laquelle n'est pas considérée comme algérianiste, bien qu'elle eût reçu le Grand Prix Littéraire d'Algérie en 1931 pour l'ensemble de son

---

<sup>1</sup> Cf. document scanné « Honneur à la diplomatie algérienne » dans le dossier « Documents Bellat ».

<sup>2</sup> Fondée en 1903 à Oran, cette association à caractère culturel avait son siège social à Paris. Source : « L'Oranie biographique » (wilaya d'Oran).

<sup>3</sup> Voir en annexe la photo de la cérémonie prise dans Légionnaires, dossier « Romans et illustrations ».



œuvre ! Yahiaoui la classe plutôt dans le courant qui a succédé à l'algérianisme, l'Ecole d'Alger.

Le fait que le nom de Bellat ne soit cité nulle part reste tout de même un mystère. Cet homme qui a aligné les prix et les décorations de toutes sortes pour ses écrits aurait dû être reconnu. Or, il n'en est rien. Ce fut un grand colon<sup>1</sup>, un notable et non des moindres : féru de politique, élu aux Délégations financières en 1933, chroniqueur de presse... Il versa dans la littérature par passion et l'utilisa tantôt « *comme une épée* », sans doute pour asseoir sa réputation dans les salons des grandes villes, tantôt comme une réelle expression esthétique. Dans « *Habib* » par exemple, à longueur de page, son discours charrie des démonstrations politiques, idéologiques, religieuses, toutes manifestement destinées aux métropolitains sensés les lire et agir dans la direction qu'il leur montre : faire de l'Algérie une terre française mais... pas trop ! Une position dont l'ambiguïté a été soulignée dans de nombreuses études consacrées à d'autres écrivains. Le colonat voulait que la métropole le suivît dans son entreprise de refonte du pays, mais refusait que l'on s'immisçât trop pesamment dans ses affaires au risque de lui faire perdre sa marge de manœuvre !

---

<sup>1</sup> En annexe un article publié dans la semaine du 3 au 10 avril 1953 dans « La Tribune de Bel Abbès », dans lequel Paul Bellat définit ce qu'est de son point de vue « un colon ».

## 1.6 – Entre Algérianisme et Ecole Nord-africaine des Lettres.

**P**aul Bellat a commencé à écrire, comme déjà dit plus haut, dans une revue oranaise dite « *Oran mondain, littéraire et sportif* », c'est lui-même qui le dit dans un article paru dans La Tribune de Bel Abbès. Il y a publié de la poésie principalement, car de son propre aveu, la poésie ouvre la voie à autre chose, mais c'est par elle « que l'on fait ses premières armes » si l'on peut dire. Le jeune Bellat, écrivain en herbe, a donc dû se repaître à l'envi de toute la littérature algérianiste, s'en imprégner à souhait. Ses premières productions montreront très largement combien il en fut marqué. Pouvait-il en être autrement pour le tout jeune colon qu'il était, fils de Lucien Bellat, cet homme au regard d'acier, indétronable maire de cette petite ville de Sidi Bel Abbès, sans doute la plus coloniale de toutes, qu'il a dirigé d'une main de fer durant près de 30 ans ? Paul devait être un grand lecteur. Les nombreux comptes rendus qu'il a pu publier dans la presse locale dans les diverses rubriques consacrées à l'édition sont, si besoin est, autant de preuves à cela.<sup>1</sup>

Si de façon indubitable, on peut dire que la littérature algérianiste dans ses grands traits a été « raciste, réductrice et pourquoi pas de médiocre facture », à quel point a-t-elle déteint sur le jeune Bellat ? Peut-on dire que le discours politique de Paul Bellat est colonialiste ? Oui, sans l'ombre d'un doute. Bellat est né dans la colonie Algérie, dans la position du colon avec tous les attributs que ce statut pouvait conférer. Il milita sans ménagement pour la pérennité d'une Algérie française, tant il est vrai que quelle que soit sa couleur politique, un colon reste un colon, mais Bellat avait en plus une autre teinte à son

---

<sup>1</sup> En annexes nous en donnons quelques exemples, principalement dans le dossier « Papiers culturels signés Paul Bellat ».

nuancier : il fut d'extrême droite, tout comme le furent ses devanciers algérianistes pour la plupart. Nous avons pu, en navigant sur l'Internet tout récemment, rencontrer un lien dans un « filon politique dur » dit « *Algérie Française* » où le nom de Bellat était organiquement lié à ce courant politique. Une page même, verrouillée toutefois et qui a fini par disparaître, indiquait en toutes lettres « *Bulletin d'adhésion de Paul Bellat au Parti Populaire Français* ». En cliquant dessus rien ne se produisait.

En annexe, vous trouverez une annonce parue dans *Oran Matin*, où le nom de Paul Bellat figure en bonne place, annonçant un meeting du PPF à Sidi Bel Abbès, où il devait prendre la parole aux côtés de leaders connus pour le même engagement dont l'un est Algérien indigène. Ce détail, s'il en est un, pose en fait tout le problème de ce que serait le « portrait robot » d'un militant d'extrême droite dans cette Algérie coloniale. On peut naturellement penser qu'il devrait être obligatoirement Français de souche pour des raisons évidentes. Or il n'en est rien ou alors ce n'est pas là que se trouverait la ligne de fracture... En feuilletant les journaux, il est courant de rencontrer des articles de couverture d'événements ou des tribunes libres où « l'indigène » est on ne peut plus présent dans les rangs de tels partis.<sup>1</sup>

Sa littérature est-elle colonialiste au sens plein du mot ? On ne peut être aussi tranchant : il a réussi à faire le distinguo, avec un bonheur inégal, suivant les œuvres que nous avons pu lire, entre un roman et un texte politique. Nous essaierons plus loin de développer ce point de vue. Bellat a eu deux périodes distinctes dans sa vie : la

---

<sup>1</sup> Veuillez vous référer en annexe, dans le chapitre « Articles écrits sur P. Bellat », aux illustrations Oran Matin N°1 et 2.

première avant la Libération et l'autre postérieure. La première, journalistique et poétique principalement, est celle d'un activiste zélé des courants d'extrême droite comme l'Alliance latine, organiquement affiliée à une structure métropolitaine, dont il assurait la présidence à Bel Abbès. La seconde, après la Libération, celle du vaincu, est celle où il se met à « écrire pour de vrai ». C'est à compter de ce moment qu'il signe en effet ses « œuvres majeures ».

Paul Bellat est né en Algérie, a écrit en Algérie, sur l'Algérie autant que de l'Algérie pour paraphraser G. Audisio. Il a naturellement cherché à donner à une partie de son œuvre comme référents géographiques, sociaux ou politiques, l'Algérie strictement et entièrement vue sous l'angle de LA colonie. Il a cependant inscrit, fait important à noter, certaines de ses fictions en France, nous pensons par exemple à quelques nouvelles : « *Le devoir du père* » ou « *Le troubadour au neuf doigts* » entre autres, et même « *Dix jours dans Mercure* », qu'il a publiées dans son recueil de « *Contes et Nouvelles* » à la NEF de Paris-Editions en juillet 1960. Il y a aussi « *Le Chevalier Loys* », une épopée qui raconte les aventures d'une héroïne travestie, Louise de Charlieu, dite Labé, dans le Moyen Age chevaleresque. Son histoire se déroule dans le sud de la France à l'époque des batailles entre Charles Quint et les rois catalans...

L'un des piliers idéologiques de l'algérianisme, celui dont ce courant se prévaut volontiers de façon ostentatoire, prône la supériorité d'une race sur une autre, nous l'avons dit. Celle-là se devant de civiliser celle-ci... Bellat n'affiche rien de tout cela grossièrement dans son œuvre. Il défend cependant bec et ongles l'acquis algérien et fait du pied à la France pour qu'elle ne commette pas l'irréparable : perdre ce tribut arraché de haute lutte, tout comme l'ont fait d'autres avant lui. Chez Bellat, les choses sont nettement

plus subtiles que ce qu'on a pu lire chez les algérianistes cités ça et là par les critiques. Quoique certains passages laissent perplexe à cet égard, à la façon qu'il peut avoir de décrire une personne comme s'il s'agissait d'une vache rustique paradant dans un salon de l'agriculture, à l'image de celui-ci :

*« Mme Werner se révéla ouvrière de tout premier ordre. C'était une de ces petites Espagnoles, court jambées comme Sancho Panza et, comme lui vouée à une obésité précoce. Cette race, répandue surtout dans les parties les plus arides et les plus escarpées du plateau ibérique, semble la dernière survivance du type préhistorique dont les dessins et les modelages de la grotte d'Altamira nous donnent une idée peu avantageuse. »* Légionnaires - p.19

Nous sommes loin en effet, à titre d'exemple, de ce passage de Louis Bertrand dans sa description de Constantine dans « *Africa* » :

*« Les dimanches de printemps, si des hordes d'Arabes circulent sur la chaussée de la rue Nationale, on suffoque dans un air chargé de poussière et saturé d'émanations animales »* pp. 276-277.<sup>1</sup>

Ou mieux encore, cette très explicite réplique de Jos Lavieux, personnage de Robert Randau :

*« Alors je t'enverrai sa valise par un tronc-de-figuier (1) »*  
p.22 - Les Colons

avec une note en bas page disant ceci : « (1) *Indigène en patois algérien* »...

---

<sup>1</sup> « *Africa* », édition de 1933, Albin Michel. Ce livre fut d'abord édité en 1904 sous le titre « Le jardin de la mort ».

Il reste entendu que la proximité avérée de Bellat avec les algérianistes est purement idéologique. Le mouvement a depuis quelque temps laissé place à autre chose... Mais Bellat en est une survivance, avec quelque anachronisme.

Dans ses écrits journalistiques, et plus précisément autour du centenaire de la ville de Bel Abbès, il a publié les textes de quelques unes de ses conférences dans lesquelles il adoptait une attitude raciste pour le moins, méprisante à l'égard de ce qu'il ne nomme même pas : le peuple algérien. Dans les années 49-50, se sentant l'âme d'un ethnologue, il commet un article paru dans le très à droite hebdomadaire « *La Tribune de Bel Abbès* » qui, sorti de son contexte colonial, peut très bien fonctionner comme un texte techniquement « lisible ». Sauf qu'il est difficile de ne pas l'intégrer dans cette vision raciste étriquée dont le colonialisme dans son ensemble a mis des décennies à commencer à se remettre... Voici donc un extrait de « L'Algérie, creuset des races » :

*« J'aime ce mot creuset, car il exprime à merveille le système troublant des alliances et des alliages. Quelques atomes de carbone et le fer devient acier. Unis, deux métaux mous acquièrent la dureté du diamant et tels autres qui résistaient au chalumeau, voient leur point de fusion s'abaisser au dessous de la température de l'eau bouillante.*

*En chimie pure, le résultat peut être pressenti sinon exactement prévu, mais il n'est pas de règle permettant de prévoir ce que produira l'union d'un blanc avec une négresse : ce sera tantôt le général Dumas, tantôt Toussaint Louverture, tantôt Soulouque. Une chose*

*certaine est évidente : c'est l'impulsion vitale, vigoureuse que reçoivent de leur fusion les éléments primitifs.*

*L'Algérie est aussi un creuset des races où 150 années d'expériences accumulées offrent au chercheur une précieuse matière. Un siècle et demi, cela fait de cinq à sept générations au cours desquelles des centaines de familles se sont diversement comportées. Les unes maintenant la pureté du sang, n'ont subi que l'influence du climat, de l'éducation et du milieu ; d'autres se sont unies à des sujets d'origines différentes dans des proportions infiniment variables.*

*L'effet d'ensemble et qui frappe notamment les touristes et les hommes de lettres qui visitent l'Algérie et particulièrement l'Oranie, c'est une double ascension vers la beauté physique et vers la connaissance des beaux arts et des belles lettres ; Quel écrivain métropolitain n'a pas célébré la beauté des Oranaises ?*

*On ne retrouve pourtant dans l'ascendance de ces types admirables que des souches rustiques, vigoureuses certes, mais la plupart du temps d'une indéniable vulgarité. »*

In La Tribune de Bel Abbès, 1941-1955.

Il est clair qu'en lisant ces lignes, on ne peut s'empêcher d'avoir en mémoire ce qu'ont écrit sur le sujet, dans les mêmes termes, les mêmes tournures, le même ton, les devanciers de Bellat et néanmoins maîtres à penser que sont L. Bertrand et Randau :

« Les rigueurs de la lutte vitale particulièrement âpre en pays colonial ne suffisent point pour expliquer un aussi soudain épanouissement d'aptitudes. C'est l'atmosphère morale du pays, c'est le climat, c'est l'ardeur de ce soleil africain qui hâtent chez le colon latin l'éclosion de facultés qui restaient embryonnaires dans sa patrie d'origine. Cette atmosphère, ce climat, ce soleil, ce sont bien ceux de son

village natal, mais élevés à un degré d'intensité qui décuplent en lui la puissance d'agir.»<sup>1</sup>

Sur le plan littéraire, Bellat produit. Il est prolifique en nombre et en genre. L'entêtement que mettent nombre de ses semblables à n'écrire que des œuvres fades dont la seule ambition est de marteler « une identité algérienne nouvelle », n'est presque pas perceptible chez lui. Bellat élargit son registre, tempère ses ardeurs et travaille du mieux qu'il peut pour atteindre une certaine littérarité... fait plutôt rare, pas du tout recherché par les algérianistes, pour ne s'en tenir qu'à eux qui ne se réclament que d'une « littérature militante », celle qui a quelque chose à dire, à enseigner, voire à dicter.

Bellat est l'un des rares à offrir une palette aussi large, aussi diversifiée. On peut lire de lui une parodie de nouvelle de science fiction qui est en fait une allégorie fantastique d'un thème récurrent : l'Au-delà et le rapport au mysticisme cher à Bellat, mais « qui tient à peu près la route » dans le fonctionnement du conte. Il s'agit de « *Dix jours dans Mercure* » parue dans le recueil cité plus haut. J'ai retrouvé aussi un conte publié en décembre 1948 dans un supplément de fin d'année joliment fait de l'hebdomadaire « Le Bel Abbès Journal »<sup>2</sup>. Il a pour titre : « *Pourquoi Grand-mère manqua la messe* ».

La presse algérienne s'est intéressée à lui à quelques occasions, dans le cadre austère de « rappels historiques » sur les positions que furent les siennes durant la période coloniale : on lui reproche, entre autres, ses « actions humanitaires et caritatives » pour les légionnaires et autres barbouzes revenus d'Indochine où ils avaient

---

<sup>1</sup> Louis Bertrand, préface à « Africa », édition de 1933, Albin Michel, Paris. p.XIX

<sup>2</sup> Voir annexe dossier « Contes de P. Bellat publiés dans la presse » n°41 - Supplément de fin d'année.



passé quelques années à massacrer du « Viet » et bien sûr son attitude d'irréductible de l'Algérie française. Un journal régional (*Ouest Tribune* en l'occurrence – voir annexes) a pourtant publié sous forme de feuilleton, entre octobre et novembre 1992, son roman policier : *Un drame à Oran*.

Autrement, les circonstances étant ce qu'elles étaient, il n'eut droit qu'à des lapidations en règle, exception faite d'un ou deux papiers placés par des gens qui l'ont connu et côtoyé. Il est de bon ton, dans l'atmosphère revancharde généralisée de n'appréhender la période coloniale que sous l'angle du nationalisme. Le mal est profond et, de part et d'autre, la rancune tenace, farouche, sans discernement aucun. Mais, si je peux oser un commentaire, cela peut conduire, alors que la page est sensée être tournée, à des comportements difficilement défendables quand, par exemple, il y a si peu, 1994 pour être précis, des islamistes présumés incendièrent la maisonnette qui abritait le musée d'Etienne Dinet (alias Nasreddine) dans le sud algérien, cela n'a pas ému grand monde. Or, c'est tout de même du patrimoine de ce pays qu'il s'agit, et de l'Humanité par delà les frontières ! Dinet, expatrié d'origine française, devenu musulman par amour du désert algérien et de ses gens, a laissé au musée du Bardo des œuvres dont n'importe quel Algérien pourrait s'enorgueillir. Or l'indifférence dont fut entouré le sinistre fait divers est un indicateur qui ne trompe pas sur les conceptions, les opinions que l'on se fait des artistes de façon générale, et singulièrement ceux qui ont eu un parcours à peu près identique à celui de ces expatriés Français d'origine, et ils furent quelques uns. Cela participe autant de l'analphabétisme culturel que du mépris viscéral pour l'Universel et le profane, surtout quand il provient d'ailleurs. L'Autre est considéré avec dédain. Son apport, au lieu de grandir, semble au contraire lourdement encombrer...

## 1.7 – Problématique de recherche

L'œuvre de Bellat a au moins ceci de particulier, en comparaison avec ses contemporains, qu'elle est caractérisée par une notable inclination au mysticisme. La « latinité » qui a conduit cet écrivain à l'action politique, trouve dans sa littérature une expression à multiples facettes, de façon toute naturelle en somme, car il s'agit bien d'un engagement au sens plein du mot. Cependant, il serait faux de généraliser cet aspect à l'ensemble de ses créations autant romanesques que poétiques. Nous n'avons pu retrouver « *La Croix et le Croissant* », première œuvre signalée dans sa bibliographie, qui aurait sans doute jeté un éclairage de première importance sur le sujet, du moins au vu du titre. Mais il suffit de lire « *Habib* », « *Un ange était passé* » et quelques unes de ses nouvelles pour se faire une idée assez précise sur l'importance de ressort dans sa création. Autant dans ce qu'il fait dire à ses personnages que par ce qu'il leur fait faire, le rapport au religieux est omniprésent, dense, récurrent. On peut dire qu'il constitue une tendance lourde, autant dans sa production littéraire que journalistique. Voici ce qu'il écrit dans un article ayant pour titre « *L'unique espoir* », consacré à un colon qui a eu l'idée d'ériger une énorme croix de granit dans sa propriété de Sidi Dahou, non loin de Bel Abbès :

*« Tout est haine, envie, mensonge. La science industrielle multiplie ses crimes. L'Humanité se meurt, envahie de néoplasmes mortels. Un miracle seul peut nous sauver... On ne peut remonter dans le passé. Nous avons connu la croix. Aucune théorie « existentialiste » ne peut faire que nous ne soyons arrosés du sang de Jésus, imprégnés de sa parole, pétris de sa chair ! Quelle mythologie pourrait*

*nous consoler de sa disparition ? On prétend nous l'enlever et avec lui toutes les raisons de vivre, la douceur d'aimer, l'apaisement de l'espérance et de la foi, la joie d'admirer, la liberté de penser et d'agir. »* La dépêche oranaise – 1950

Cette forte inclination au religieux est, par-dessus tout, l'affirmation d'une identité « latine » et en arrière-plan le balisage du terrain face à la communauté musulmane principalement. La communauté juive est quant à elle ignorée, Bellat n'en parle jamais ou presque. Profondément anti-juif par obédience, il se fait toutefois très discret sur le sujet. L'identité religieuse marque, selon Bellat, la vraie ligne de fracture entre « les uns et les autres » même s'il prêche concomitamment le rapprochement des paroisses. Le roman « *Habib* » contient des tirades qui ne laissent aucun doute planer sur l'épineuse question identitaire religieuse. Les discussions que tiennent on ne peut plus amicalement les protagonistes, édifient le lecteur en réalité sur l'impossible « fusion » des communautés, même si de part d'autres des lignes de démarcation, les uns et les autres peuvent - et doivent - vivre « en bonne intelligence ».

Nous pensons que ce ressort mérite d'être souligné et explicité car il singularise Bellat écrivain et essayiste dans le paysage littéraire colonial post-algérianiste. C'est sur point à tout le moins que le présent travail pourrait offrir quelque pertinence en dehors du fait qu'il ambitionne d'ajouter un visage, une œuvre entière à la galerie de portraits des écrivains coloniaux... Les algérianistes, devanciers idéologiques de Bellat, n'ont pas jugé vital de faire du prosélytisme religieux un terrain d'action prioritaire dans leur combat. L'idée du peuple neuf, de l'autonomie esthétique, ils la voulaient débarrassée des entraves cléricales « vieillottes et surannées ». Arrogants à

souhait, grisés par les victoires de la troupe qui ouvrait devant eux les portes d'un pays à prendre, ils se plaçaient résolument dans une optique de conquête, d'action sociale, politique, colonialiste au sens volontariste du mot.

La longévité de Paul Bellat a fait qu'il s'est retrouvé objectivement à cheval entre deux grandes périodes du parcours littéraire colonial : l'algérianisme et ce lui succédera par la suite, l'Ecole d'Alger si l'on accepte cette dénomination, pour le moins impropre, qui en vérité rassemble sous sa bannière un peu tout le monde, sans trop de distinction.

Des premiers, il a gardé presque tous les « travers », avec en sus précisément cet aspect mystique qu'il est le seul à convoquer avec autant de force. Des seconds, il a essayé d'en approcher ce que les algérianistes n'ont même pas jugé utile, ni même nécessaire de se préoccuper : la littérarité.

Dans ses textes, Bellat prête à ses héros des intentions voire de fermes vellétés de rapprochement entre les religions. Cette tendance « œcuméniste » n'est pas simplement de l'ordre du transcendant, du spirituel, mais trouve son substrat dans les réalités du colonat et ses rapports à la terre algérienne et, pourquoi pas, à un niveau secondaire toutefois, dans la vie de l'auteur lui-même. Nous pensons que cette tendance à forte connotation politique<sup>1</sup>, due à l'obédience d'extrême droite de Bellat, est aussi lourdement chargée de l'influence de sa trajectoire politique, autant que celle que son père Lucien, personnage ombrageux, doriote de la première heure, a pu avoir sur lui. Elle

---

<sup>1</sup> Partisan de Jacques Doriot, Député français, fondateur du Parti Populaire Français, d'extrême droite. Selon ce que nous pouvons lire dans la presse de l'époque, ce parti a engrangé des résultats non négligeables y compris parmi la population indigène.

fut, réalité oblige, le seul argument qui eût pu être brandi dans la tempête qui allait tout balayer.

Ce qui peut conduire à une telle supposition, c'est le changement de ton notable entre, par exemple et de façon flagrante, « *Habib* » et « *Un ange était passé* ». Ce changement, qui flirte avec la métamorphose, doit en toute probabilité tenir d'un événement marquant, significatif, survenu dans l'intimité de l'écrivain Bellat. Pourquoi pas, la mort de son père Lucien, un jour de septembre 1957 ?

Dans sa préface à *Légionnaires*, édité en mars 1956 à Oran, Max Marchand<sup>1</sup>, docteur ès lettres, écrivain et pédagogue natif de cette ville, soulignait :

*« En cela, le livre écrit à la gloire de la Légion et Bel-Abbès, dépasse le cadre d'une apologie locale. Il prend un sens mystique et quasi-religieux, à travers ce légionnaire qui est entré dans la Légion comme on entre dans les ordres, moine-soldat qui a renoncé au monde et aux fausses splendeurs temporelles pour mourir à soi-même en trouvant son propre salut. Pour ce soldat, la joie de « servir » et d'offrir sa vie donnent à l'instant de sa mort une sublime beauté qui colore rétrospectivement toute sa vie et la sauve de la dégradation et de l'opprobre. C'est ainsi qu'il perd sa vie en la sauvant »*

L'inclination au religieux est donc une caractéristique significative des créations romanesques de Bellat dont les plus en vue : *Habib*, *Un Ange était passé*, (pour la simple raison que ce dernier est « la suite »

---

<sup>1</sup> Enseignant ayant exercé dans la ville d'Oran. Ami proche de Mouloud Feraoun, il mourut en même temps que lui dans l'attentat de Poirson en 1961.

du premier) et quelques nouvelles. Le premier ouvrage de lui, cité sur les couvertures, est l'introuvable « *La croix et le croissant* » dont on dit qu'il fut préfacé par Albert Camus. Le titre (en attendant de lire le livre !) est à lui seul éloquent. Etant sa première publication, il semble qu'il ait ainsi donné « le La » à une carrière et ce thème reviendra désormais tout au long de son œuvre. Connaissant l'auteur, on est en droit de se demander si les articles publiés dans la presse et joints dans les annexes sous le titre de dossier « Articles à caractère religieux signés P. Bellat » ne sont pas tout simplement ce fameux « *La croix et le croissant* » publié sous forme de feuilleton... Si tel est le cas (rien n'indique explicitement que ce le soit), on se rend compte que la somme des papiers n'est autre qu'une réflexion sur ces « *points communs entre Islam et Chrétienté* » dont Bellat aime tant à parler.

Nous nous attacherons donc à montrer que cet aspect, qui participe principalement de l'idéologie puisqu'il procède directement du système colonial des valeurs, est un constituant saillant de l'œuvre de l'écrivain colonial Paul Bellat, à cheval entre l'algérianisme et « l'Ecole d'Alger » et qui le singularise du reste de ses contemporains.

Pour nous, bien évidemment, il est des questionnements pour lesquels les réponses ne peuvent être que le fruit de supputations. Il est resté des zones d'ombre, des chapitres restés ouverts, tant le personnage fut complexe et, avec lui, l'Algérie qui l'a vu naître. Le personnage social, l'homme public, l'homme politique et puissant colon qu'il fut, s'est-il cherché une reconnaissance auprès de « la société coloniale » par le truchement de la littérature ? L'écrivain prolifique qu'il fut ne figure pourtant dans aucune anthologie, si ce n'est cet ouvrage cité en bibliographie et auquel il participa à la rédaction : « *L'Oranie bibliographique* » où des personnages de tous horizons ont été « honorés », agriculteurs, scientifiques, artisans,

hommes politiques, artistes... Néanmoins, certains journalistes lui ont fait la faveur de parler de lui, de rendre compte de lectures de ses livres ou de ses pièces de théâtre à l'occasion de générales. Vous trouverez dans le dossier « Articles écrits sur P. Bellat » le peu de papiers retrouvés dans les mêmes journaux où il écrivait. Ses livres sont là néanmoins. En consultant les fonds de quelques bibliothèques et archives, des traces non négligeables existent un peu partout entre la France et l'Algérie et dans les sites internet<sup>1</sup> qui se consacrent au commerce des livres anciens, ceux dont les éditions sont épuisées, on tombe souvent sur quelques raretés de Bellat... Nous tâcherons donc à faire un peu de lumière sur cette facette intrigante, à tout le moins, de l'histoire littéraire coloniale.

Pour mener à bien ce travail, nous avons choisi d'emprunter à la sociocritique et l'approche historique les outils d'analyse à même de garantir une lisibilité la meilleure possible du corpus choisi. S'il nous semble impossible de ne pas considérer l'œuvre de Paul Bellat sous l'angle sociohistorique, pour des raisons évidentes, de l'ensemble des référents liés à cette période coloniale et la complexité qu'elle induit, des éléments de psychocritique éclaireront l'énoncé quant à eux, sur certains points, sous son angle autrement plus « intime » de la relation de l'auteur à son « scribe déclaré », le narrateur. De ce point de vue, l'œuvre de Paul Bellat livre bien des pistes intéressantes sur la complexité du fait d'écrire, de dire, et/ou de se dire « à son insu »... La psychocritique est donc inévitable au sens où elle permet une incursion dans le dit, le non dit, le suggéré...

Nous nous sommes référé dans ce travail à divers écrits de chercheurs qui se sont penchés sur l'algérianisme et la littérature coloniale de façon générale. La rareté des ouvrages en Algérie est un

---

<sup>1</sup> Cf : un échantillon des sites que nous avons consultés dans la rubrique Sitographie (Chap. 7)

handicap sérieux, aussi avons-nous essayé de pallier autant que possible ces insuffisances objectives. Les travaux de Paul Siblot, Alain Calmès, Henri Gourdon, Jean-Robert Henry, Françoise Lorcerie, Jean Déjeux, Christiane Achour, Simone Rezzoug, Fadhila Yahiaoui, Djeghloul Abdelkader, Lucienne Martini nous ont été d'un apport déterminant. Bien évidemment, nous nous sommes penché sur les fictions et toutes autres productions des écrivains du courant algérianiste et ceux qui suivirent pour avoir, autant que possible, la hauteur de vue nécessaire et suffisante qui garantirait un minimum de crédibilité à ce travail.

Incontestablement, les zones d'ombres restées de ci delà sont dues principalement au fait de notre méconnaissance de bien des auteurs de l'époque coloniale et dont la lecture aurait pu mieux nous situer Paul Bellat dans le paysage littéraire de l'époque. Indéniablement, l'éclairage le plus probant reste à nos yeux ce fil rouge que fut la carrière d'un homme qui fut par-dessus tout politique dans la sphère coloniste qui fut la sienne mais pour qui l'écriture fut bien plus qu'un violon d'Ingres, un *modus vivendi*, une façon de s'affirmer au-delà du statut plus que confortable que lui conférait sa position de gros colon... Cette position qui en même temps qu'elle lui fut salutaire, lui joua bien des tours le jour où le vent tourna en Algérie. Bellat sentit bien que quelque chose lui échappait dans le tumulte des événements. Visiblement, il sous-estima la portée des chambardements. Mal lui en prit car il y laissa une vie entière et avec, tous les biens que la famille Bellat a pu accumuler depuis quatre générations. Il essaya de rattraper le coup, mais les choses ont tourné trop vite et les opacités dues au système qui se mettait en place ont vite fait de lui porter l'estocade...



## 2 – Paul Bellat : sa vie, son œuvre

**P**aul Jean Claude Belat est né le 18 septembre 1906 à Sidi Bel Abbés de Lucien Eugène et Renée Juliette Félicité Laumet<sup>1</sup>. Les Belat (et non Bellat... Une liberté prise par la famille par coquetterie sans doute d'ordre phonétique...) sont une famille de propriétaires viticulteurs installés en Algérie depuis 1837. Ce double « L » ne se retrouve pas seulement chez Paul, son père Lucien déjà se présentait à l'élection aux Délégations financières de 1920 sous le nom de Bellat. Dans un long entretien accordé (publié en guise de biographie) à Bernard Renaud, paru aux Editions Commode (Marseille-1996), il rapporte les témoignages qu'il a recueillis auprès des anciens sur les premiers temps de l'occupation... Comment les Belat sont-ils arrivés à ce lieudit qui deviendra la magnifique petite ville de Sidi Bel Abbés ? Qu'ont-ils trouvé en découvrant ce qui allait devenir leur terre ?

« Mon aïeul Pierre, paysan aisé, ne rêvait que de grands espaces, de pays neufs... Il se sentait à l'étroit dans sa petite propriété de 22 hectares dans le Jura, ses pins dans la montagne et sa maison rustique. Ce pays à l'éternel printemps le faisait rêver. Il vendit ses biens et acheta une vaste concession de 65 hectares à Sidi Bel Abbés. Il se voyait déjà grand propriétaire parcourant à cheval des espaces illimités, apportant avec lui tous les bienfaits de la civilisation et de la culture française et disait à son épouse... *Nous ferons là-bas quelque chose de grand ! Nous ferons aimer la France !* » (p.13 de l'ouvrage cité)

---

<sup>1</sup> Veuillez trouver en annexe la reproduction de la fiche familiale Bellat Paul, dans le dossier « Divers documents Bellat »

Paul Bellat raconte avec quelque romance le périple de ses aïeux vers cette terre promise :

*« Le premier soir on campa en pleine brousse. Les moustiques vinrent nombreux goûter au sang français, les hyènes et les chacals vinrent également à l'affût tandis que des lionnes paisibles s'installèrent dans les parages. »*  
(p.16)

S'il faut s'attarder sur le détail, on pourrait dire que cette faune à présent disparue, connaissait ses dernières heures dans la région tant elle fut l'objet d'une chasse systématique. Il reste toutefois que ces « lionnes paisibles » laissent quelque peu dubitatif... Nous avons retrouvé un long article signé Claude-Robert Henri dans le numéro d'*Algérie* de janvier 1959 consacré aux derniers grands félins du Maghreb dans lequel il confirme l'existence d'une telle faune au moment de l'invasion. Il est vrai que des témoignages très sérieux attestent que le dernier lion observé en Algérie, l'aurait été du côté de Batna en 1893. Dans le Rif marocain, le fameux *Lion de l'Atlas* le fut bien plus tard, en 1920. Ainsi, au même moment, à l'autre bout du pays, Constantine pour être plus précis, l'Abbé Suchet, vicaire général d'Alger, envoyé pour une mission d'évangélisation dans la région, rapportait dans une lettre datée du 23 septembre 1839 la description apocalyptique qui suit, avec bien évidemment cette réserve sur les tigres qui, on le sait, sont des animaux exclusivement asiatiques :

*« Ce ne sera pas la plus belle page de mes descriptions. L'Algérie en général, mais surtout la province de Constantine, ressemble en ce moment, à un vaste désert. Point d'arbres, pas la moindre verdure, pas un brin d'herbe : partout une terre desséchée, brûlée ; des montagnes dépouillées, des rochers nus, rien pour reposer, pour recréer la vue, pas même une seule mesure*

*qui annonce au moins que des hommes habitent ce désert (...) Ici tout est silencieux, tout est mort (...) On n'entend même pas le chant d'un oiseau ; du reste il n'y en a pas. Quelques hirondelles venues de France, des cigognes qui claquent du bec, mais surtout des oiseaux de proie, des aigles, des vautours, des faucons (...) La présence de lions, de hyènes, de tigres, de serpents... »*

in Racines de papier - Lucienne Martini - Publisud 1997 - p24

Dans un article daté de 1949 paru dans le Bel Abbès Journal, à l'occasion du Centenaire de la ville de Sidi Bel Abbès, Bellat écrit :

*« Quand les Français débarquèrent en Algérie, la boucle de la Mékerra, où se dressent aujourd'hui de si magnifiques édifices, n'était encore qu'une jungle peuplée d'hyènes de panthères et de chacals. Quelques alignements d'oliviers redevenus sauvages révélèrent à l'observateur que la civilisation romaine avait pénétré jusque là. Mais il faut peu de temps pour que les peuples retombent dans la barbarie et que les cultures retournent à la broussaille primitive »* Dossier Articles dits de société Bel Abbès Journal -Articles choisis- 1935-1950 (n°27).

Cette digression au sujet de la flore et de la faune trouvées à Bel Abbès par les pionniers, nourrit les imaginations et fait dire à Bellat des choses fort sympathiques mais qui relèvent de la pure fantaisie, sinon de la mythomanie :

*« Si vous voulez avoir une idée de ce qu'étaient, à l'origine et avant les âges préhistoriques la rue Delebecque et la place Carnot, imaginez une Mékerra plus large que la Loire décrivant ses paresseux méandres dans une plaine couverte de végétaux archéens, prèles*

*géantes, fougères grandes comme des palmiers, champignons monstrueux où se traînaient des caméléons de trente mètres de longueur et des grenouilles pareilles à des éléphants »*

Idem. La Tribune de Bel Abbès 1941-1955, image n° 109.

Le sentiment mitigé d'appartenir au plus profond de soi, bien qu'étant d'origine européenne, à cette ville « surgie de rien », sur cette terre que l'on considérait comme sienne, n'a en vérité rien changé dans le sentiment tenace et indicible d'être étranger au terroir ! Déroutante tout de même que cette obstination à se dire Algérien, Bel Abbésien jusqu'au chauvinisme, en même temps que Français de France en France ! Dans un article daté de décembre 1948 dans le même journal, Paul Bellat écrit cette étonnante phrase au sujet de Bel Abbès :

« Admiration de l'essor prodigieusement rapide de la cité, sympathie née du milieu très évolué et très français qu'il y découvre. Quelles que soient les origines diverses de ses habitants, il est peu de villes plus profondément française que celle-là. » idem n° 38.

Dans les chapitres suivants, nous verrons un peu plus dans le détail ce que furent les carrières de Bellat et sa vie à Bel abbès. « Les carrières » pour la simple raison qu'il en eut plusieurs. De sa condition de riche propriétaire, peu de choses nous sont parvenues, et pour cause : il est bien facile de retrouver des traces des autres vies qu'il eut, le journaliste, le poète, l'écrivain, le militant politique et le délégué financier.

### 2.1.1 – La saga des Belat, du Jura à la Mekerra.

**E**n fait, les Belat, originaires de Lons-le-Saunier, possédaient et quelque vingt hectares de terre et une petite boulangerie. Trop petite cependant pour pourvoir aux besoins d'une famille devenue nombreuse. Les deux fils résolurent de s'expatrier : l'un vers les Amériques, l'autre vers l'Afrique. Seul celui venu en Algérie a laissé une trace. Il n'acheta pas la terre à Bel Abbés comme le dit Paul, mais obtint une concession que seule la Légion Etrangère avait autorité d'attribuer aux colons. Son arrière petit-fils Guy, raconte qu'il avait réussi par la suite à acquérir beaucoup de terres en rachetant pour une bouchée de pain, celles que d'autres colons n'avaient pu mettre en valeur. Dans son témoignage, Guy plaide pour une sorte de sélection naturelle : les plus faibles, les moins enthousiastes, les moins chanceux ont fini par abdiquer et mettre ainsi en vente leur bout de terrain. Il raconte aussi, dans le même ouvrage cité en référence, combien était immense la fortune de Lucien Bellat, le père de Paul. Il aurait ainsi contracté un prêt à la veille la Première Guerre qui allait s'avérer très fructueux : l'effondrement des cours à la veille de l'effondrement boursier de 1929, lui avait permis de rembourser ce prêt « *avec de la monnaie de singe* » (p.150). De facto, grâce à ce coup du hasard, il se retrouva à la tête d'une fortune colossale qui lui permit, avec le concours d'autres familles fortunées, de « faire Sidi Bel Abbés » pratiquement sur fonds propres ou, à tout le moins, se montrer généreux en donations, principalement en terrains à bâtir.

La famille Belat s'installe donc à Bel Abbés, région reculée, où il n'y avait qu'un poste militaire avancé, loin d'Oran, ville nettement plus hospitalière qu'ils découvrirent en arrivant de France<sup>1</sup>. Sidi Bel

---

<sup>1</sup> Voir en annexe la présentation de Bel Abbès faite par le maire Lucien Bellat, lors d'une réception à l'Hôtel de Ville.

Abbès n'était qu'une plaine marécageuse « *où rien ne pousse, hormis des palmiers nains et des jujubiers sauvages qui empêchent toute culture.* » Dans l'un de ses articles publié dans la presse régionale, consacré à un ouvrage technique sur la plaine de la Mekerra signé Georges Reutt, Bellat, très fier de sa ville, de ses habitants et de leurs réalisations, disait ceci de Bel Abbès :

*« En vérité, si la Mitidja est un cadeau de la nature à la colonisation, Bel Abbès est le produit du labeur de l'intelligence et de la ténacité. »*

La dépêche Oranaise (1947-1950)

Naguère, le chef-lieu de cette région, était un hameau (qui existe toujours) situé sur le piémont et que l'on appelle Tessala. Les voyageurs se rendant d'Oran à Tlemcen y faisaient volontiers une halte car il était presque à mi-chemin. L'actuelle ville de Sidi Bel Abbès est par conséquent une création coloniale. On n'y trouvait à l'époque qu'un marabout du même nom, planté là au milieu d'une zone ingrate. Selon les propos de Guy le petit-fils, la ville a commencé par être un camp militaire, une fortification enfermée dans une muraille et les colons y sont arrivés derrière les fourgons du Général Bugeaud (p.151). Les Belat furent parmi les toutes premières familles à fonder la ville. Agriculteurs d'origine, ils se mirent au travail, avec l'aide précieuse et indispensable de la troupe. Les paysans autochtones voulurent eux aussi profiter de l'élan :

*« Un jour, raconte Paul, mon grand-père reçut le visite d'un vieil arabe très digne portant un chapelet autour du cou qui vint lui proposer son terrain de trente cinq hectares... Je ne peux rien en faire, dit-il, les arbustes épineux et le chiendent couvrent tout. Toi, tu as de la chance, tu assainis la terre, mais moi, j'en suis incapable.*

*J'ai bien deux grands fils, mais ils ne veulent pas cultiver la terre : elle est trop basse. A part la chasse, rien ne les intéresse... »* Idem (p.18)

Bellat Paul rapporte que son grand-père n'eut pas le cœur à accepter l'offre du vieil homme mais qu'en revanche il lui offrit de s'occuper de sa petite propriété, de cultiver le goût du travail de la terre chez ses enfants, de faire d'eux de vrais agriculteurs, sans contrepartie ou presque : « *Il lui demanda seulement quelques moutons en échange* ». Dans le même ouvrage cité plus haut, l'Abbé Suchet décrit en ces termes les colons qu'il a pu rencontrer, sensiblement à la même période, lors de ses voyages :

*« Vous savez que ce n'est pas ce qu'il y a de plus sain, dans ces différentes nations, qui vient en Afrique. Ceux qui n'ont aucun intérêt à quitter le pays natal, n'y viennent pas (...) Ceux qui n'ont rien à perdre dans leur patrie, parce qu'ils y ont gaspillé leur existence, qu'ils l'ont traîné dans la boue, qu'ils ont perdu foi, vertu, honneur, réputation, biens, etc. (...) Voilà ce que sont ces différentes populations qui semblent s'être donné rendez-vous sur le sol africain. »*

Idem p. 26

Nous sommes loin du tableau idyllique que nous brosse Bellat de l'arrivée des colons sur les terres de Bel Abbès. Avec toutefois ce bémol dans sa description, puisque l'Abbé se ravise plus loin :

*« Il y a d'honorables exceptions que le désir de s'enrichir par des moyens légitimes, ou que d'honorables infortunes ont amenées sur cette terre étrangère et qui, comme des enfants dans la fournaise, rentent intacts au milieu de ce foyer de vice et corruption »* (Idem p. 26)

Bien évidemment, il faut prendre avec beaucoup de circonspection ce livre de contes et aventures, truffé de contradictions et parfois de non-sens. Ce qui a fait le lit de la littérature dite exotique, mêle à la fois la pure fantaisie à un certain réalisme et il est quelque fois difficile de faire la part des choses. Même s'il est indéniable que l'armée française a réalisé pour le colon (et non le colon lui-même, comme le laisse croire Paul Bellat) des travaux inédits dans le domaine du génie agricole (mis à part l'époque romaine, trop lointaine bien entendu pour en faire cas) et que certaines plaines réputées impropres à l'agriculture furent effectivement mises en valeur, dûment et assidûment entretenues.

Ce passage accablant, extrait d'un « Rapport sur l'Algérie » rédigé par Alexis de Tocqueville en 1847 en est une illustration :

*... Les villes indigènes ont été envahies, bouleversées, saccagées par notre administration plus encore que par nos armes. Un grand nombre de propriétés individuelles ont été, en pleine paix, ravagées, dénaturées, détruites. Une multitude de titres que nous avons fait livrer pour les vérifier n'ont jamais été rendus. Dans les environs même d'Alger, des terres très fertiles ont été arrachées des mains des Arabes et données à des Européens qui, ne pouvant pas ou ne voulant pas les cultiver eux-mêmes, les ont louées à ces mêmes indigènes qui sont ainsi devenus les simples fermiers du domaine qui appartenait à leurs pères. »*

Ce même parlementaire, pour le moins inconstant sur ce sujet, déclara à peu près le contraire à une autre occasion avec une virulence qui surprend :



*« J'ai souvent entendu en France des hommes que je respecte, mais que je n'approuve pas, trouver mauvais qu'on brûlât les moissons, qu'on vidât les silos et enfin qu'on s'emparât des hommes sans armes, des femmes et des enfants. Ce sont là, suivant moi, des nécessités fâcheuses, mais auxquelles tout peuple qui voudra faire la guerre aux Arabes devra se soumettre »<sup>1</sup>*

Dans la pièce de théâtre « Algériana » parue en 1948, Bellat fait dire à Zoubir, un de ses personnages, la chose suivante :

*« Les travailleurs européens ont acheté leurs terres, ils ne les ont pas volées. Ils les ont payées dix fois en fatigues, en maladies, en chagrins, et la prospérité dont ils jouissent depuis quelques années est la juste récompense de leurs efforts. En ma qualité de musulman je désapprouve l'âpreté de leur lutte contre le sol ingrat, le climat, les fléaux, la finance, mais je reconnais que, sans eux, l'Afrique du Nord serait encore déserte et misérable »*  
(In Recueil Théâtre – Debresse – p. 126)

### 2.1.2 – La puissante machine coloniale.

La réalité reste donc autrement plus amère et certainement plus complexe. Si les choses n'étaient pas « blanc ou noir » : il faut tout de même garder à l'esprit que dans les sphères politiques et

---

<sup>1</sup> Cité par Franck Laurent dans « Victor Hugo face à la conquête de l'Algérie », Ed. Maisonneuve et Larose, 2001, p. 46.

militaires de la France de l'époque, cette conquête était loin de faire l'unanimité et, par-dessus tout, que ce pays conserve tout son aura puisque des forces démocratiques et foncièrement anticoloniales pèseront sur les cours de l'histoire de la colonisation de l'Algérie jusqu'à son terme, en 1962. Il reste néanmoins que l'appareil répressif colonial avait mis en branle un arsenal « juridique » qui n'a laissé aucune chance aux autochtones en matière de propriété foncière. Des dispositions d'une brutalité inouïe furent prises pour déposséder les paysans dont les terres étaient à peu près viables ou offraient des possibilités topographiques avantageuses quand il s'agissait d'extension ou de proximité de points d'eau. Des exemples ne manquent pas en effet qui jalonnent l'histoire coloniale qui prouvent combien fut expéditive l'expropriation des paysans. Ce vocable d'ailleurs ne recouvre peut-être pas grand sens : nous entendons par là les autochtones qui se trouvaient sur des terres précises à ce moment précis, car la structure juridique du foncier, autrement dit le statut de la propriété terrienne, était un peu plus complexe que celle qui caractérise le système capitaliste. Elle était archaïque pour tout dire et qualifiée volontiers de féodale. La notion même de propriété était quelque peu « marginale » dans la mesure où le plus clair des terres était « Arch » - forme de propriété collective, ciment qui assura une cohésion toute relative des Algériens contre l'appareil répressif français -.

Un extrait du rapport de la commission d'enquête parlementaire de 1833 illustre cette brutalité dont les nouveaux maîtres ont usé pour prendre possession des terres « Habous » entre autres, celles liées à l'institution religieuse :

*... Nous avons réuni au Domaine les biens des Fondations pieuses ; nous avons séquestré ceux d'une classe*

*d'habitants que nous avons promis de respecter ; nous avons commencé l'exercice de notre puissance par une exaction (un emprunt forcé de 100.000 francs) ; nous nous sommes emparé des propriétés privées sans indemnité aucune et le plus souvent nous sommes allés jusqu'à contraindre des propriétaires, expropriés de cette manière, à payer les frais de démolition de leurs maisons et même d'une Mosquée.. Nous avons loué des bâtiments du Domaine à des tiers ; nous avons profané sans ménagement les temples, les tombeaux, l'intérieur des maisons, asile sacré chez les Musulmans... »<sup>1</sup>*

Le 8 septembre 1830, un arrêté du général Bourmont, place sous séquestre et sans autre forme de procès, les terres du dey d'Alger, les terres des hauts fonctionnaires, les terres dites « Azel » c'est-à-dire sous juridiction directe du Dey et leurs tenanciers en furent expulsés ainsi que les biens « Habous ». Ces terres furent transférées à la Direction du Domaine, lequel les « louera » aux enchères ! Dans la région oranaise, le général Bugeaud, mentionné par le fils Bellat, prit un arrêté en 1841 dans lequel il fixait les règles concernant la « concession des terres » en même temps que la formation des centres de peuplement :

*« Toute décision concernant la création des villages appartient au gouverneur. Il fixe les conditions d'existence des établissements, leur emplacement, leur circonscription, les populations qu'ils sont susceptibles de recevoir immédiatement, l'étendue des terres à concéder aux premiers occupants ».*

Si le 22 avril 1863 Napoléon III promulguait le Sénatus-consulte relatif à la constitution de la propriété en Algérie dans les territoires

---

<sup>1</sup> Source : cours d'Histoire de M. Montois, Université de Constantine (1975).

occupés par les Arabes, cela fut fait « sans effet rétroactif », autrement dit, l'irréparable avait déjà été commis... Autant la troupe que les colons avaient déjà balisé le terrain, si l'on peut dire. Napoléon eut beau lancer un pathétique : « *Je ne veux pas faire de l'Algérie le dépôt de la mendicité en Europe* » ou encore un « *L'Algérie n'est pas une colonie mais un royaume arabe !* » Le sort était jeté...

La machine coloniale était bel et bien lancée... La chute de l'Empire allait précipiter la crise et faire en sorte que les Colons se retrouvent en terre conquise, maîtres incontestés des lieux. Moins de quatre ans après la promulgation du Sénatus-consulte, dont l'effet immédiat fut la déstructuration de la société algérienne, la famine s'abattit sur la population indigène... Sans doute une première dans l'Histoire contemporaine du pays ! Les chiffres officiels font état de 216.000 morts. Les historiens parlent de 500.000 sur une population estimée alors à quelque 3 millions d'âmes. Comme un malheur ne vient jamais seul, 1867 fut aussi l'année des sauterelles.<sup>1</sup>

La désaliénation des terres dites Habous (propriété du clergé), l'expropriation des terres Arch (celles héritées de génération en génération au sein de tribus à la configuration incertaine), la mainmise sur les terres incultes ou prétendues telles dans des délais records ne furent que pure formalité ou presque. Les révoltes paysannes se multiplièrent mais furent matées par la troupe avec la brutalité que l'on sait. Dans son préambule à son roman *Cent ans d'Algérie*, Paul Bellat cite à la page 13 un passage qu'il attribue à Napoléon III ou du moins un de ses rédacteurs, il est édifiant à plus d'un titre sur les réformes engagées aux fins de bouleverser l'ordre

---

<sup>1</sup> Source : cours d'Histoire de M. Montois, Université de Constantine (1975) citant Nouschi, Hesperis, 1959 – La crise de 1866 à 1870 dans le Constantinois – Aspects démographiques.

des choses en matière de foncier agricole ou de foncier tout court dans la colonie :

*« Conduite par les événements à occuper d'une manière définitive toute l'Algérie, la France a songé à la féconder par le travail de ses colons, et initier à la civilisation et au bien-être des populations vouées à l'ignorance, à la misère et à l'exploitation. A cette mission sacrée, la France est éminemment propre. Tandis que d'autres peuples égoïstes et violents font la paix autour d'eux par la solitude, le Français, animé de l'esprit de charité et de justice respecte partout où il s'établit les lois de l'humanité, poussant quelquefois le scrupule jusqu'à investir les populations vaincues de droits qu'elles n'avaient jamais eus.*

*C'est ce que nous avons fait en Algérie où nous voulons constituer chez les Arabes la propriété individuelle. Au communisme confus, ennemi de tout progrès par l'absorption de l'individu, à l'indivision patriarcale où tout est précaire, la France substituera la propriété personnelle, authentiquement transmissible, l'héritage nettement défini. »*

(p. 13 Légionnaires)

Le Colonat a en effet assis son avenir sur la question vitale de la terre, du foncier, avant toute autre considération, militaire fut-elle<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Idem : Napoléon III adressait le 6 février 1863 la lettre suivante à Pélissier, alors Gouverneur général de l'Algérie, à la promulgation du Sénatus Consulte : « ... D'un autre côté, quand même la justice ne le commanderait pas, il me semble indispensable, pour le repos et la prospérité de l'Algérie, de consolider la propriété entre les mains de ceux qui la détiennent. Comment en effet, compter sur la pacification d'un pays lorsque la presque totalité de la population est sans cesse inquiète sur ce qu'elle possède ? Comment développer sa prospérité lorsque la plus grande partie de son territoire est frappée de discrédit par l'impossibilité de vente et d'emprunter. Comment enfin augmenter le revenu de l'Etat lorsqu'on diminue sans cesse la valeur du fonds arable qui seul paie l'impôt. » Ch. A. Julien « L'Afrique du Nord en marche ».

Les retombées socio-économiques d'un tel pressing furent, comme chacun le sait, désastreuses pour l'ensemble de la paysannerie algérienne. Nous ne retiendrons que les épidémies qui s'abattirent sur elle dès le début de la conquête : choléra, peste, typhus... dues en fait à la paupérisation extrême des populations. Et Paul Bellat de faire dire à son vieux baroudeur de héros dans « *Cent ans d'Algérie* » un peu plus loin :

*« On a beaucoup parlé, ces dernières années, dans un intérêt électoral, des spoliations dont les occupants de l'Algérie auraient été les victimes ! Nous n'avons jamais spolié que les marécages, la brousse, le désert et leurs hôtes, les hyènes et les chacals » p. 55*

Auréoler de gloire, encenser de cette façon des Colons qui avaient bénéficié de conditions historiques particulièrement favorables, des largesses du pouvoir en Métropole, de la protection inconditionnelle de la troupe, mais aussi et surtout - pourquoi s'en cacher ? - des carences indubitables, indiscutables dans l'organisation politico administrative de ce qu'était l'Algérie de l'époque, manque d'élégance, voire fait montre d'un cynisme caractérisé. Ce qui fait dire à Paul Bellat, quatrième du nom, à propos de son aïeul dans le même entretien cité :

*« A l'occasion du voyage impérial, Napoléon III félicita chaleureusement les vaillants pionniers et remit au premier d'entre eux, Pierre Bellat, ainsi qu'à M. Bastide, la Croix de la Légion d'honneur. Bien plus tard, à l'occasion du centenaire de l'Algérie, le gouverneur général déclara : Sidi Bel Abbés aurait pu s'appeler Bellat-ville. Il fit déposer une gerbe de fleurs sur les tombes de MM. Bellat et Bastide. » (p.34)*

Il est à noter que ce voyage lui a inspiré deux bonnes pages dans le préambule aux « Cent ans d'Algérie ». Et de poursuivre dans la plus pure veine des films hollywoodiens de l'entre deux guerres, écrits à la gloire des pionniers de la conquête de l'Ouest :

*« C'est avec les pierres retirées des canaux qui servaient à assécher le marécage qu'on construisit l'église. L'aïeul était heureux. »* (p.19 de la même biographie)

Cette comparaison avec la Conquête de l'Ouest serait du Général Lyautey, cité par Paul Bellat dans un article consacré à la Légion, daté d'avril 1952 dans « La Tribune de Bel Abbès »<sup>1</sup>. Lyautey aurait dit :

*« L'Afrique du Nord est pour notre race, ce qu'est le Far west pour l'Amérique : c'est le champ par excellence de l'énergie, du rajeunissement et de la fécondité ».*

### 2.1.3 – Dans Le Bel Abbès des colons

**P**aul Bellat était autant fier qu'heureux de vivre à Sidi Bel Abbès, comme le fut sans doute son père, qui consacra tous ses efforts à faire que cette ville réponde à l'idée qu'il se faisait d'une vie nouvelle en terre nouvelle. Une coquette ville, dont Napoléon III, lors de sa visite en Algérie en mai 1865, aurait dit qu'elle avait tout d'un Petit

---

<sup>1</sup> Voir dans les annexes, dans le dossier « Articles politiques signés Paul Bellat », n°148.

Paris. Tout juste faite pour des colons, somme toute prospères et heureux de leur sort. Ils coulaient de jours à peu près tranquilles dans une cité qu'ils ont construite au cordeau, toute en perpendiculaires, sous les ordres d'un certain capitaine Prudon dès 1849.

Autant il restait profondément attaché à sa patrie d'origine, la France où il a d'ailleurs acquis un château, à Sallanches précisément, autant il considère qu'elle s'est desséchée et perdu de sa verve. Dans un article consacré au Centenaire de Bel Abbès<sup>1</sup>, il écrit à propos d'autres villes :

*« Il en est qui végètent comme ces arbres centenaires du Japon qu'une culture savante empêche de se développer : Arles, Béziers, Narbonne, etc. Quelques unes font songer aux imputrescibles momies de l'ancienne Egypte : Carcassonne, Guérande, Bourges. Le corps subsiste, l'âme à depuis longtemps disparu (...) Est-ce parce que je suis citoyen de Bel Abbès ? Il me semble qu'au cours de l'Histoire, jamais enfance aussi robuste ne laissa présager un plus bel avenir ! »*

Une sentence qui se passe de tout commentaire, qui reflète on ne peut plus clairement la très haute opinion qu'un Bellat se fait de sa ville. Et de persister dans un autre article signé plus tard dans la même *Tribune de Bel Abbès*, avec une pointe d'exagération :

*« Le rayonnement de Sidi Bel Abbès ne s'est pas seulement étendu à un vaste arrondissement, plus grand qu'une province française, il a passé toutes les frontières, a contribué à l'expansion marocaine et les Bel Abbèsiens*

---

<sup>1</sup> Voir dans les annexes, le dossier « Articles de société signés P. Bellat », Bel Abbès Journal n°27.



*n'attendent qu'un signal pour franchir le désert et porter sur les rives du Niger leur incomparable activité »*

Cf : dossier Articles dits de société signés P. Bellat,  
La Tribune de Bel Abbès 1941-1955, image n° 38.

On aura beau critiquer, à juste titre d'ailleurs, ce terrible système ségrégationniste institué en Algérie sous la domination française, il reste indéniablement que la ville de Bel Abbès, surgie de « pas grand-chose » - un marécage tout au plus, « *une jungle peuplée d'hyènes, de panthères et des chacals* » selon Bellat lui-même - a connu de belles années, une vie culturelle et politique très appréciable que nombre de Bel Abbésiens d'aujourd'hui ne renient pas. Il est connu que le conservatoire de la ville fut l'un des plus prestigieux d'Algérie... En parcourant les journaux, il est difficile de ne pas être attiré par les placards annonçant des concerts ou toute autre manifestation culturelle à un rythme qui n'a plus rien à voir avec ce qui s'y produit aujourd'hui. On y recevait des concerts pour des programmes de tous les genres musicaux et des orchestres s'y produisaient venant d'un peu partout dans le monde occidental. Du jazz, de la musique classique, de l'opéra, de la variété, du théâtre. Sans compter le cinéma qui, maintenant, n'est plus qu'un lointain souvenir, pour toutes les villes d'Algérie et pas seulement pour Bel Abbès...

Sidi Bel Abbès, à l'instar de toutes les villes d'Algérie, vivait paisiblement et intensément au rythme et dans le moule des meilleurs standards français. La proximité d'Oran, véritable pôle culturel régional, y fut sans doute pour beaucoup. Bel Abbès étant gérée par de riches colons viticulteurs, ne pouvait que séduire. On peut dire sans se tromper de beaucoup, que le seul Paul Bellat, fils de Lucien, maire de la ville pendant plus de 20 ans, a dû jouer un rôle de premier plan pour faire en sorte que cette ville rayonne sur toute la

région au plan culturel. Dans sa production journalistique, on peut trouver de nombreuses preuves de son attachement à la promotion des arts et des lettres dans sa ville<sup>1</sup>. De son temps déjà et sans aller plus loin, deux maisons d'édition se partageaient le marché : Roidot, qui publia la plupart de ses romans et Meneau qui éditait la Tribune de Bel Abbès. Bellat aimait passionnément sa ville. Ils sont nombreux les articles où il a pu le dire, nous ne pouvons les citer tous. Nous avons reporté dans le Dossier « *papiers dit de société* » un certain nombre d'entre eux. En parlant de sa ville, au moment où l'on en fêtait le centenaire, Bellat écrit :

*« Est-ce parce que je suis citoyen de Sidi Bel Abbès ? Il me semble qu'au cours de l'Histoire jamais enfance aussi robuste ne laissa présager un plus bel avenir. »*

Le Bel Abbès Journal – Mars 1949

Pour sa décoration à l'Ordre de la Croix de la Légion d'Honneur en février 1953, Madame Maraval-Berthoin, amie de Bellat et présidente de l'Association Amicale des Artistes Africains (AAAA), chargée de lui remettre la distinction, lui dit dans son discours reproduit dans les colonnes de *La Tribune de Bel Abbès* :

*« Et voici que je salue le nouveau chevalier : Chevalier ! mot évocateur de dévouement, mot qui célèbre tous les mérites, ceux de l'intelligence, comme ceux du courage. (...) Et dans ce beau triptyque du culte de la terre, des lettres et des arts, vous avez gravé votre nom auprès de ceux des premiers Bellat venus en Algérie, des Bellat*

---

<sup>1</sup> Voir dans le dossier « Divers documents Bellat », vous trouverez une photo de lui posant avec des artistes peintres, sur lesquels d'ailleurs il a écrit quelques papiers. En outre, dans le dossier « Articles écrits sur P. Bellat », vous trouverez un article de son amie (et complice ?) Mme Maraval-Berthoin. Elle fut chargée de le décorer de l'Ordre de la Croix de la Légion d'Honneur. Elle y vante les mérites de Bellat dans son action au service de la culture dans l'ouest algérien.

*venus de ce beau Jura au front de granit, mais au cœur généreux.» (Idem)*

Sans aller chercher dans les nombreuses monographies publiées sur Bel Abbès et que Bellat cite volontiers dans des comptes rendus de presse, on peut, en lisant les quelques conférences qu'il a données ça et là sur le sujet – et qui furent publiées elles aussi, naturellement devrions-nous dire – se faire une idée assez précise de comment s'est faite la ville. Il va sans dire que la tendance à encenser l'œuvre du Colonnat doit inciter à prendre avec quelque mesure ce qu'il avance sur un ton plutôt entendu. Son assurance lui fait perdre de vue la réalité des choses et c'est avec beaucoup de suffisance pourtant qu'il franchit les limites de la décence la plus élémentaire, dans cet article à la gloire du Colon où il se fourvoie manifestement, car il n'y en a que pour le mépris. Bellat oublieux des splendeurs des cités algériennes à l'entrée des troupes françaises, réduit la façon de vivre des indigènes indigents aux miséreux qui furent légion durant la période faste de l'occupation :

*« Très vite la khaima ou le gourbi se sont dressés à l'ombre de la ferme, et s'ils furent longtemps peu confortables, c'est qu'on ne rompt pas si aisément avec des manières de vivre séculaires. »*

Février 1949, La Tribune de Bel Abbès.

De l'avis des quelques personnes du cru, interrogées sur le sujet, elles s'accordent à dire que ce Bel Abbès des colons fut effectivement prospère et aussi vigoureux que Bellat le décrit. Dans une conférence prononcée dans son propre Château du Rocher, il s'adresse ainsi à une promotion de jeunes élèves d'une école de l'agriculture venus en stage dans la région de Bel Abbès :

*« Messieurs, lorsque vous serez rentrés en France, dites bien autour de vous ce que vous avez vu de nos efforts, dites leur que l'Algérie est plus française que jamais, dites leur que l'immense majorité des musulmans ont pour leur patrie française la même affection profonde et indestructible que nous. »*

La Tribune de Bel Abbès, avril 1950.

La ville de Bel Abbès jouit à notre sens d'un statut tout à fait particulier dans l'histoire coloniale de l'Algérie et ce qu'en dit Bellat est significatif à plus d'un titre. Nous pensons que ceci tient qui du fait que la ville, contrairement à Alger, Oran, Constantine ou Bône, est née sous les coups de pioches de l'armée française, des pionniers colons. Elle est donc entièrement le fruit du travail de ces mêmes colons.

#### 2.1.4 – Une heureuse jeunesse bel abbésienne.

**E**n parlant de bonheur, le petit Paul grandit dans une atmosphère somme toute faite de cette euphorie que peut procurer la puissance d'un colonat dans sa phase ascendante. Le lobby des viticulteurs se fait de plus en plus fort. Le patrimoine grossit considérablement pour les Bellat qui vivent désormais sur un domaine de près de 1500 hectares, coquette surface en l'occurrence... Sans compter les autres propriétés disséminées ça et là alentour, aussi loin que la vue peut porter. Le boom de la viticulture survint en terre

algérienne à une échelle extensive autour des années 1880-1890. Ces années furent en effet terribles pour ce secteur en France : la quasi-totalité du vignoble fut détruite par le phylloxéra. Tant et si bien que la Banque d'Algérie ne vit ses privilèges renouvelés qu'à la condition expresse qu'elle consentît un crédit de 20.000.000 de Francs-or en direction des agriculteurs !<sup>1</sup>. Si la superficie officiellement dédiée à la vigne était initialement de 15.000 ha, elle passa à 410.000 en 1890 ! Il est clair que de telles largesses ne pouvaient que permettre aux colons déjà installés de « voir venir ». En feuilletant les journaux jusque dans les années 50, il n'est pas rare de rencontrer des articles récurrents sur les conflits incessants entre les viticulteurs méridionaux et algériens. Le vignoble algérien a en effet plongé son concurrent métropolitain dans une grave crise commerciale du fait de son agressivité sur le marché, mais aussi et surtout, à cause du traitement de faveur dont il fut entouré par la fiscalité française. Mais il faut signaler par ailleurs que la principale revendication des métropolitains tournait autour des largesses qui étaient faites aux Algériens en la matière. Ils voulaient par exemple, bénéficier des mêmes crédits et des mêmes facilités bancaires. La famille Bellat profita largement de la générosité des argentiers de l'époque :

*« J'ai eu une jeunesse très agréable, confesse Paul dans l'entretien cité, dans une très grande propriété d'autrefois à Sidi Bel Abbés où je suis né comme mon père et mon grand-père ainsi que mes enfants. Quand je suis arrivé ici, c'était la quatrième génération. J'ai fait mes études à Sonis. C'était un collège catholique que mon père, grand mécène, avait créé comme je le fis plus tard avec la Maison des Jeunes Aveugles. L'école de Sonis était bâtie dans le terrain même de la propriété. Mon père avait*

---

<sup>1</sup> Source citée : cours d'histoire de M. Montois Université de Constantine citant Isnard « *La vigne en Algérie* ».

*donné le terrain et pendant X années, je ne sais combien exactement, il offrait l'eau et l'électricité car à l'époque il n'y avait pas d'électricité dans la ville. »* Idem p. 23

Paul fait ses études dans cette école catholique du nom de Sonis, édifiée sur un terrain donné par les Bellat à titre gracieux à la municipalité<sup>1</sup>. Il y reste jusqu'au Baccalauréat puis part à l'institut catholique d'Avranches en Normandie d'où à sa sortie, il entreprend avec succès, une licence de Lettres. En fait, il prend cette option définitive pour les Lettres après avoir obtenu à dix sept ans le Prix Littéraire des Ecoles Libres de France. On retrouvera cet élément autobiographique largement repris dans « Habib ».

En parcourant certains articles de l'époque, notamment dans le « *Bel Abbès Journal* », nous avons pu lire que Bellat avait fait ses premiers pas dans l'écriture, ou du moins s'est-il fait publié pour la première fois, à 19 ans par Alfred Cazes dans un hebdomadaire illustré du nom de « *Revue Oran* », en 1925. Il y a publié de la poésie car, selon lui : « *La poésie est à l'aube de toutes les civilisations : la prose vient plus tard* ». Cela est rapporté dans cet article<sup>2</sup> titré « *Oranie littéraire et artistique, une causerie de Paul Bellat* ». L'article en question n'est pas signé, mais on peut logiquement penser qu'il a été remis à la rédaction en l'état par Bellat lui-même, comme compte rendu ou plus probablement comme texte intégral d'une de ses conférences.

---

<sup>1</sup> Selon la biographie citée, les Bellat auraient été jusqu'à fournir l'électricité au lycée des années durant, puisque à l'époque, on ne fonctionnait qu'aux groupes électrogènes, le réseau n'étant venu que plus tard. Dans le fac-similé placé dans « documents Benabdellah » dans le dossier Divers Documents Bellat, il y est explicitement référence.

<sup>2</sup> Voir dossier « Articles culturels signés P. Bellat », reproduction d'un article paru dans *Bel Abbès Journal* N°32.

Il a grandi à l'ombre d'un père puissant et bien assis dans sa ville qu'il a dirigée d'une main de fer, comme le commande l'image que l'on se fait de son obédience politique. Le jeune Bellat n'a eu aucun mal à se frayer un chemin dans le microcosme bel abbésien du fait de sa position sociale on ne peut plus enviable mais aussi, assez rapidement, grâce à sa plume. Le journalisme permet bien de choses à qui sait y faire : s'introduire dans à peu près tous les milieux, avoir un œil sur la vie de la cité de façon soutenue et se faire des « relations » dans l'Administration, généralement en caressant dans le sens du poil... exercice où Paul Bellat excelle. Les sonnets qu'il produit à l'attention de « Tel sous-fifre » ou « Tel autre Monsieur de la hiérarchie » et qu'il fait systématiquement publier dans la presse du samedi sont nombreux. Il a pratiqué de façon frénétique « la poésie » pour encenser les ombres qui ont peuplé la mouvance qui fut la sienne à un point souvent insoutenable.

Il commence alors à être publié à l'âge de 25 ans et seulement 8 ans plus tard, il est propulsé dans le cœur du pouvoir colonial : les Délégations financières. Jeune député avant la lettre, il se frotte au gratin de la politique, voir de la décision à Alger, en France à l'occasion de quelques voyages et Bel Abbès est littéralement à ses pieds.

### 2.1.5 – Les débuts en politique

Passionné lui aussi de politique, il emprunte naturellement le chemin de ces partis à forte coloration chauvine que son père anime avec beaucoup d'ardeur<sup>1</sup>. Il fait ses premières armes dans ce qui va préfigurer le PPF - Parti du Peuple Français -, les très anti-communistes, anti-juives et ultraréactionnaires « Unions Latines », dont il va assurer la présidence pour Sidi Bel Abbès dès la fin des années 20. Autant dire qu'à cet âge, 20 ans tout au plus, le petit Bellat est précoce. Dans les annexes, vous trouverez un grand nombre d'articles, publiés principalement dans la presse régionale, qui attestent de son engagement de prime jeunesse dans ce mouvement d'extrême droite aux côtés de son père Lucien, de l'Abbé Gabriel Lambert, maire d'Oran à l'époque, à la tête de l'Union Latine de Sidi Bel Abbès. Cet esprit latin, dont l'extrême droite s'est nourrie fiévreusement, a constitué le terreau sur lequel les grands partis nationaux se fonderont plus tard, Bellat en dit en décembre 1935 dans *le Bel Abbès Journal* :

*« D'ailleurs presque tout le monde est d'accord sur les grâces et l'attrait de l'esprit latin, lequel n'a cessé de guider l'humanité vers une vie plus subtile et plus intelligente »*

Articles dits de société n°2 – Samedi 7 décembre 1935 –  
Le Bel Abbès journal.

Selon certains documents<sup>2</sup>, mais aussi selon ses propres propos repris dans l'interview de B. Renaud, il devient à 30 ans, à l'issue des

---

<sup>1</sup> Veuillez retrouver en annexe l'annonce publicitaire parue dans Oran Matin, image n° 1.

<sup>2</sup> Cf le dossier « Articles écrits sur P.Bellat », fichier PB26, article signé Stéphane Frongier dans un journal non identifié.



élections du 4 octobre 1936<sup>1</sup>, le plus jeune élu d'Algérie aux Délégations financières qui ont peu ou prou joué le rôle d'une Assemblée Algérienne.

Son élection ne fut pas sans soulever des protestations. Nous avons pu retrouver un article d'*Oran Matin* (voir en annexe le dossier « Articles écrits sur P. Bellat au n°49), journal qui lui est largement acquis, dans lequel le journaliste reprenait le fil des événements de l'élection. L'adversaire de Bellat, M. Lisbonne Gaston, avoué de son état à Sidi Bel Abbès et dont Bellat se raille durant la campagne électorale, a déposé des protestations officielles en 17 points sur des malversations, vices de forme et diverses entorses à la réglementation de la part du candidat Bellat. Aucun journaliste n'a eu vraiment le souci de faire la lumière sur les infractions et fraudes dûment constatées pour les dénoncer. En vérité, Bellat les reprend à son compte point par point pour les balayer d'un revers de la main. Peut-être n'avait-il pas d'autre choix que de procéder de la sorte pour faire passer son information ? Toujours est-il que M. Lisbonne Gaston attaque Bellat sur au moins deux points essentiels :

a) « *Le fait qu'il soit normalement inéligible puisqu'il est propriétaire colon et qu'il s'est inscrit à tort sur la liste non colon et ne pourrait donc être élu en cette qualité* »

b) « *Subsidiairement illégalités et fraudes diverses, articulés sous 25 chefs de réclamations* »

Le conseil de préfecture a débouté les plaignants car, a-t-il décidé, que sur le premier point « *il n'est pas prouvé que P. Bellat*

---

<sup>1</sup> Voir article reproduit sur Le Bel Abbès Journal au n°12 dans le dossier « Articles écrits sur P. Bellat »

*vive des biens que sa famille possède puisqu'ils sont la propriété de son père* ». Sur le second, la liste est très longue des recours déposés pour un grand nombre de fraudes constatées dans divers bureaux de vote de la ville : bourrage d'urnes, manipulation frauduleuses de listes électorales, corruption avérée de nombreux électeurs, cartes d'électeurs achetées, décision de la mairie (en l'occurrence celle de son père Lucien) d'ouvrir des chantiers pourtant en chômage trois semaines seulement avant le scrutin, utilisation frauduleuse de noms d'électeurs absents au moment du vote... Les points sont repris un à un dans l'article. Finalement rien ne fut retenu contre P. Bellat faute « *de précision dans les griefs retenus par la partie plaignante* ». Son élection fut donc validée.

Il se représentera à 33 ans dans la course à ces Délégations au moment du renouvellement du mandat<sup>1</sup>. Il est non pas président de la *Commission des affaires sociales et du paysannat indigène*, comme le suggèrent ces mêmes documents, mais « *rapporteur au nom de la commission inter délégataire de la santé publique* »<sup>2</sup>. Il a en outre fait partie d'autres commissions : transport, agriculture notamment. Vous trouverez en annexe quelques unes de ses interventions dans ce cadre, relatives à la tuberculose, le cancer, le paysannat indigène, la police d'Etat et autres<sup>3</sup>... Son intervention sur la question de la police d'Etat mérite d'être lue car elle illustre la façon de voir des Doriotistes en matière de maintien de l'ordre... Ils considèrent que l'Etat fait une « intrusion » dans leur gestion des affaires de la cité sur ce plan en les empêchant de réagir comme ils l'entendent devant une manifestation de rue où, par exemple, un drapeau rouge est exhibé. Ils ne

---

<sup>1</sup> Voir articles reproduits Le Bel Abbès Journal pour la réélection N°20 et Oran Matin N°6, 9, 43, 44, 49 dans le dossier « Articles écrits sur P. Bellat ».

<sup>2</sup> Voir dossier « Documents Bellat », ouvrir PB N°12 et 14 – « Bellat, rapporteur... ».

<sup>3</sup> Se référer au dossier « Minutes des Délégations financières ».

comprennent pas en effet que la gendarmerie encadre une telle manifestation en en garantissant le bon déroulement... Les journaux locaux ont largement repris cette intervention à l'attention du grand public<sup>1</sup>. Il se représentera, avec succès, le 6 février 1938 à une réélection à ces mêmes Délégations financières, porté par « Le comité anti-marxiste de l'arrondissement de Sidi Bel Abbès ». Paul Bellat ne le sait pas encore, mais il est au zénith de sa carrière politique. Le vent allait tourner bientôt à l'issue de la Seconde guerre mondiale et il allait, en ces temps troubles, s'attacher à se faire oublier. Adopter profil bas, autant que faire se peut et faire rapidement allégeance aux nouveaux maîtres des lieux. Ce qu'il fera avec, sans plus, un léger pincement au cœur.

Il collabore de façon régulière à des publications locales comme *La Tribune de Bel Abbès*, *Le Bel Abbès Journal*, *Oran Matin*, *L'Echo d'Oran*, *La Dépêche Oranaise*... *Le Bel Abbès Journal* est un hebdomadaire paraissant le samedi dans lequel on retrouve de nombreux articles touchant à peu près à tout. Bellat y publie des analyses politiques, de l'information dite « brute » c'est-à-dire aussi bien des papiers de culture, de « couvertures » diverses, des poèmes, des articles d'opinion, des nouvelles et, quand la nécessité se fait ressentir, il y domicilie sa campagne en vue de quelque échéance électorale.

L'utilisation que font les Bellat de la presse, père et fils, n'est en rien différente de ce qui se fait actuellement. *Le Bel Abbès Journal* donne l'impression d'être leur propriété. Lucien son père, en a fait sa principale caisse de résonance jusqu'au milieu de l'année 1942, et

---

<sup>1</sup> Voir le journal *Oran Matin* N°47 dans le dossier « Articles politiques signés P. Bellat »

tous les arrêtés de sa commune passent dans cet hebdomadaire (ce qui est « normal » à la limite quand on sait que les journaux régionaux remplissent aussi un rôle de service public) mais également quasiment tous les discours qu'il prononce aux grandes occasions, aux banquets et autre cocktails offerts à l'occasion de quelque événement. Quant au fils, il y publie au rythme qu'il veut toute chose qu'il lui semble bonne à faire connaître jusqu'au Débarquement de novembre 42. Il est donc clair que le mot « collaboration » avec un journal en ces temps d'opulence pour les Bellat ne revêt pas le sens commun : il ne saurait s'agir de rémunération dans ce cas de figure puisque la publication sert de faire-valoir aux intérêts de la famille et de toute l'obédience. En annexe, vous retrouverez une sélection de ses articles, vu qu'il n'a pas été possible de tout reproduire. Les collections de journaux dans les archives accusant quelques insuffisances, certains tomes ont tout simplement disparu ou alors sont dans un état tel qu'il est impossible de les consulter. En cherchant dans les archives de la wilaya d'Oran, on s'aperçoit que la voix de Paul s'est éclipsée durant la période où il ne faisait pas très bon être ouvertement pétainiste : de 1943 à 1945 par exemple. Lui qui en 1941, dans une lettre ouverte à son ami Raoul Follereau<sup>1</sup>, son gourou et néanmoins « président général » de l'Union Latine, se répandait ainsi :

*« Votre venue (...) leur confère, au dessus du voile de tristesse qui s'étend encore sur la Patrie, la lueur, l'arc-en-ciel d'espérance que nous puisons tous dans notre foi chrétienne et notre foi aussi dans le Rédempteur de l'Empire français : le Maréchal Pétain qui restera l'orgueil*

---

<sup>1</sup> Natif de Sidi Bel Abbès, selon ce que l'on peut comprendre dans les nombreux articles écrits sur lui par P. Bellat, Follereau est l'un des ténors des *Unions latines*. On lui retrouve dans la bibliothèque municipale d'Oran un livre intitulé « 30 fois le tour du monde » (Flammarion, 1961), entièrement consacré à la lutte contre la lèpre dans le monde et truffé de commentaires politiques sur l'actualité politique de l'époque. Son nom est à présent lié à une fondation qui se dédie à la lutte contre la lèpre.

*de notre Histoire et un exemple que nul n'égalait jamais offert au monde entier. »*

(cf. Dossier Articles dits d'humeur signés P. Bellat – La Tribune de Bel Abbès 1941-1955 – N°5)

Viscéralement anticommuniste et pleinement investi dans le combat pour quelque chose qui ressemble à ce qui se fait dans le Reich en ces années de feu, Bellat conclut son article par une formule qui ne souffre d'aucune équivoque :

*« Léon Blum, un quelconque Karkonfelstein\* lança à la face des nationaux de la Chambre : « Je vous hais ! » Raoul Follereau, reprenant à son compte les paroles du Christ dit à tous : « Je vous aime ».*

La Tribune de Bel Abbès, février 1941.

(\*sobriquet germanisant visiblement sarcastique que l'on retrouve tout au long des articles de Jacques Doriot dans *l'Echo d'Oran* et *La dépêche Oranaise*. Ndr)

A l'issue de son élection pour son second mandat en 1938, il se fend d'une déclaration parue dans « *L'Echo d'Oran* » du mardi 8 février dans laquelle il se fait fort de « consacrer son temps et son énergie à faire que l'Algérie reste coûte que coûte française ». L'arrivée du maréchal Pétain au pouvoir deux ans plus tard ne fera que conforter les Bellat dans leurs positions politiques : Pétain reconduit de facto Lucien Bellat dans ses fonctions de maire de Bel Abbès. Ses articles dans les journaux lui font prendre de plus en plus des positions tranchantes à tout le moins et son discours devient de plus en plus « monochrome ». On devine que Bellat a dû s'investir directement dans des luttes où le physique n'est même pas à exclure... Entendons par là des bastonnades et autres batailles rangées qui ont dû être âpres et violentes. Bel Abbès est une ville

dont l'histoire parle d'elle-même. Le clivage droite-gauche n'y fut pas une vue de l'esprit, loin s'en faut, la pénétration des communistes dans ce que Bellat dans ses articles désigne souvent de « Faubourgs sinistres » de Sidi Bel Abbès est une réalité. Voici un extrait d'un article signé Bellat bien avant la seconde guerre, paru dans le Bel Abbès Journal et qui se passe de tout commentaire :

*« Le communisme : voilà l'ennemi ! Ce sera précisément le cri de ralliement des « amitiés franco-latines » qui inscrivent par ailleurs à leur fronton à côté des termes d'humanité et de conciliation : honneur, patrie, paix dans la cité et défense de la magnifique civilisation occidentale que Moscou voudrait anéantir, pour le plus grand malheur de l'Humanité ! »*

Le Bel ABBès Journal, 1935. Voir en annexe.

Bien évidemment, le « mal » est bien souvent perçu comme quelque chose venant de la Métropole. On a la nette impression que la Terre Latine d'Algérie ou encore d'Afrique, neuve et vigoureuse, est comme profanée par la guerre des classes à l'euro-péenne. Je reviendrai sur la conception que se fait Bellat de la chose, mais pour lui, il semble bien que l'élément qui marque la ligne d'immiscibilité entre les deux cas de figure, est en Algérie la présence séculaire de l'Islam... Le ciment religieux entre les deux communautés en Algérie allait donc être à ses yeux un rempart suffisamment puissant pour faire barrage à ce qui a emporté l'Europe, le communisme, les idées révolutionnaires :

*« Le désarroi, en France, du régime actuel est devenu par trop sensible pour que l'on puisse le nier purement et simplement. Ceux-là même dont la sagesse se voile d'un scepticisme commode n'osent plus mettre en doute*

*l'étendue du mal qui ronge notre société et s'attaque tout particulièrement à notre jeunesse. »*

Bel Abbès Journal – 2 mai 1936 –

La proximité de l'Espagne est pour beaucoup dans la radicalisation des antagonismes dans cette Algérie - avec tout ce qu'elle comportait - qui « se cherchait ». La lutte des classes au sens où on l'entend en économie politique, a fortiori sous le capitalisme, n'y était encore qu'une somme d'idées encore loin d'avoir pris corps dans le métissage social dans toute sa diversité. Pour l'heure ceux qui savent en parler sont une poignée d'Algériens et beaucoup d'Européens. Le tissu social algérien étant complètement désagrégé, on peut légitimement se demander quel fut l'impact de ces luttes sur la population algérienne... En parcourant la presse de l'époque, les quelques noms qui reviennent sont peu ou prou liés à cette réplique des Fronts Populaires français ou espagnol, le Congrès musulman, sous la houlette de l'Emir Khaled et autres personnalités. Dès que la guerre éclate en Espagne en 1936, Les Bellat -- père<sup>1</sup> et fils, soutiennent Franco le Caudillo, et appellent à une « *collaboration fraternelle nécessaire* » entre la France et la dictature espagnole. La communauté espagnole dans l'ouest algérien était substantielle. Au plan économique, les ouvriers espagnols, que ce soit dans l'agriculture où dans l'industrie, étaient nombreux et jouissaient d'un savoir faire qui en faisait de précieux éléments. Il y avait aussi un nombre important d'artisans, de petites gens, d'élus aussi de cette origine qui ont compté dans le paysage. Il était normal

---

<sup>1</sup> Lucien, son père, né le 22 septembre 1880 à Sidi Bel Abbès fut élu maire de la ville au mois de mai 1929 (note). Auparavant, il s'était porté candidat aux Délégations Financières à l'élection du 18 avril 1920 (Cf Dossier Divers documents Bellat, la reproduction de l'annonce parue dans « Le Cri de Bel Abbès » le jeudi 15 avril 1920. Je n'ai retrouvé aucune trace de la suite des événements. En tant que maire, à la veille de la Seconde guerre mondiale, il fait allégeance au régime de Vichy et milite dans les rangs de l'extrême droite. Il prend sa carte au très réactionnaire Parti Populaire Français et se distingue en 1938 en rayant les quelque 298 Juifs en âge d'élire des listes électorales. Il est déposé dès que les « Délégations spéciales » sont installées par le Général Giraud en Afrique du Nord au lendemain du débarquement américain en novembre 1942. Il est donc déchu de son poste de maire au printemps 1943 et remplacé par M. Demanneville. Il décède à Bel Abbès en septembre 1957.

donc qu'entre chrétiens « on se serre les coudes ». L'Union latine a fait pour cela ce qui se devait, comme en rend compte Bellat :

*« Les enfants d'Espagne ont été largement accueillis chez nous. Ils nous ont apporté le concours de leurs bras, de leurs connaissances agricoles, pour nous aider à mettre en valeur notre terre algérienne. Ils se sont unis, nombre d'entre eux, à des filles de France et il en est résulté une race de jeunesse, de vigueur et de foi : la race algérienne, typiquement incomparable et qui a fait de la France sa patrie.*

*(...) Franco et Pétain ne peuvent s'entendre que sur le terrain de l'honneur conjugué avec l'intérêt commun des deux grandes nations dont ils dirigent les destinées.*

*(...) Tôt ou tard, tous deux devaient se rencontrer sur la même route, chacun dans son pays. Il faut nous en féliciter !*

*(...) L'Espagne et la France, toutes deux meurtries voguent vers leurs destins nouveaux de rénovation pacifique où chacun doit fournir un effort ».*

P. Bellat, dans la Tribune de Bel Abbès – 21 février 1941 –

Il reste qu'au plan politique, la cause espagnole était de première importance pour la suite des événements. Si des gens de tous horizons sont venus mourir pour le *Frente Popular*, il en fut de même pour le camp d'en face. Sans aller jusqu'au bombardement de Guernica qui fut l'œuvre de l'Allemagne en tant que puissance militaire, il est connu que l'Union Latine d'Oran et Bel Abbès contribua à l'effort de guerre à une échelle autrement plus « modeste ». Paul Bellat, en bon militant national, par ses seuls papiers dans la presse locale, s'est fait le porte-parole et le soutien de la cause. Son admiration pour le Général Franco avait quelque chose de caricatural :



*« Sous les ordres du Généralissime Franco, du soldat illustre qui allie dans une trilogie saisissante : l'homme de guerre, le justicier et le législateur. (...) L'homme de guerre a fait et continue de faire ses preuves. Le justicier ne l'est que dans les mesures où les circonstances l'imposent : l'homme alors reprend le pas sur le conducteur d'hommes et plus il est grand chef plus il se montre humain. Le législateur complète admirablement en lui le libérateur du territoire. »*

Oran Matin, 1939. Voir en annexe.

Il en fut de même pour le cas italien. Les colonnes des journaux à grand tirage ne désemplissaient pas de ces articles dithyrambiques sur les vertus du Duce, ces immenses qualités et sa hauteur de vue. Autant Bellat que nombre de ses collègues journalistes ont mis les bouchées doubles dans cette entreprise qui n'a strictement rien à voir avec l'information. Soit dit en passant, nous sommes tombé sur le compte rendu de réunion du « *comité d'orientation politique* » de l'Echo d'Oran, justement au moment de la grande fièvre ! Des articles surprenants, dignes de figurer dans des tracts subissent le traitement normalement réservé à des papiers autrement plus sérieux. Voici ce qu'écrit Bellat sur Mussolini :

*« Il y a des hommes qui transforment les destinées d'une race, parce qu'ils représentent un moment de sa floraison. (...) Oui, hasard, bonheur ou chance des nations qui ont surgir à l'heure venue, le tribun, l'homme d'Etat qui valorise l'idée nationale, vers qui convergent les forces actives du pays. Il y a dans ces réussites la part du mystère, qui selon un des nos écrivains contemporains est la part de Dieu. Parmi tous les peuples qui, successivement après la grande guerre, ont eu le bonheur inestimable de voir apparaître un de ces hommes*

*véritablement suscité par les force d'en haut, l'Italie sans conteste a le droit à la première place tant par la chronologie elle-même que par les méthodes dont se sont inspirées plus ou moins adroitement d'autres nations. Tout est merveille et mystère dans l'ascension du petit paysan de Predappio devenu par ses seuls moyens, le plus génial, le plus grand « Conducteur » d'hommes (...) parce qu'il est l'homme politique et le maître, le chef qui guide, le père qui conseille et aussi le poète qui exprime les états d'âme communs et glorifie l'œuvre nationale. »*

Le Bel Abbès Journal, samedi 12 septembre 1936.

Cet enthousiasme qui est loin d'être feint allait s'estomper cependant avec la tournure des événements. Sentant qu'une page allait être tournée, Bellat, grand viticulteur de la région de Bel Abbès, mit de l'eau dans son vin... Le débarquement américain allait sonner le glas de l'action au grand jour de ces tendances dures, proches de la Milice, héritières des Croix de Feu. Quand les 2 et 3 janvier 1947 le PPF tint son *Premier congrès algérien*, Bellat était de la fête, mais avec beaucoup moins d'ardeur qu'auparavant. Sa voix s'était quelque peu éclipsée dans les journaux habituels et les papiers qui paraissent n'ont plus rien à voir avec ceux d'avant... Le limogeage de son père lui a donné sans doute à réfléchir... Pour tout dire, Bellat, sans vraiment tourner la veste, fait preuve d'une prudence quelque peu étonnante. Au point de consacrer dans les mêmes termes, aux mêmes lieux et places, des articles à des personnalités qu'autrefois il flambait allègrement... Il se surprend même à parler de la Résistance, lui qui vouait une admiration émue pour le « *Sublime vieillard* », et sans perdre toutefois de son anticommunisme, cite même le nom du général De Gaulle, ce qui ne lui ressemble en rien :

*« A la France Combattante, où figuraient à côté de véritables résistants, tant de Combattants de l'arrière, ont succédé des formules pseudo démocratiques couvrant toutes une même marchandise venue de Moscou, un même fascisme, un même nazisme dont le seuls différence avec celui d'Hitler consiste en ceci (...) qu'ils veulent imposer à l'Europe la tyrannie totalitaire de Pierre le Grand. Combien de communistes se sont introduits à la Chambre à la faveur d'étiquettes menteuses ?*

*(...) De Gaulle avait indiqué pourtant la voie et, le succès du rassemblement qui s'est opéré si rapidement a révélé les véritables sentiments de la démocratie française. (...) Une tolérance transcendante doit s'éveiller dans tous les cœurs, et surtout une abnégation totale de tout ce qui, hier encore, les divisait et les opposait.*

*(...) Mais il est indispensable que cette unanimité ne soit pas une simple étiquette, que la conciliation des partis soit effective, c'est-à-dire qu'ils oublient – et pour un temps très long – leurs griefs respectifs, qu'ils finissent avec les vieilles vendettas, qu'ils remettent enfin les spectres électoraux en haillons.*

*(...) Aucun citoyen français n'acceptera jamais le tsarisme oppressif ni le nazisme totalitaire, même on le leur présente sous le masque bénin du marxisme. »*

Nécessité de l'union (octobre 1947) –

La Tribune de Bel Abbès.

Fait encore plus révélateur de la panique passablement notable dont fut pris Bellat à la Libération, il alla même jusqu'à commettre un papier sur celui qui... remplaça, suprême injure, son maître à penser et néanmoins indéfectible ami de L'Union Latine d'Oran et maire de la ville, l'Abbé Lambert. En effet, après le débarquement américain de 42, toute l'équipe de cette mairie fut déposée. A sa place on nomma une « délégation spéciale » qui allait expédier les affaires courantes

en attendant des élections démocratiques en bonne et due forme. Bien plus tard, dans un article paru dans *La Dépêche Oranaise*, Bellat regrettera que les « *institutions permettent à des équipes sans mandats d'exercer pendant de longues années des fonctions usurpées* »... Celui qui fut placé à la tête de la mairie d'Oran n'était pas, à proprement parler, un proche idéologiquement de Paul Bellat. Il s'agissait de Jules Gasser, médecin de profession et qui fut maire de la ville dans les années 20. En 1949, Bellat lui consacra un papier de son cru, dans la Tribune de Bel Abbès dont voici un court extrait :

« *Affable, fidèle à ses amitiés, le docteur Gasser est l'un des plus grands serviteurs de l'Algérie ; dans les temps troublés que nous traversons, il est réconfortant de penser que des hommes tels que lui veillent aux destinées de la patrie. (et en nota) : Puissent la République et la France avoir encore de grands commis, de grands serviteurs dévoués à la Respublica.* » Janvier 1949 – Voir annexe.

J'ai pu retrouver un document portant *Procès verbal de notification*, émanant de « la Police d'Etat » représentée par Esguerri Louis, commissaire central d'Oran, daté du 14 janvier 1946, dans lequel l'Autorité, en la personne du « *Préfet, affaires réservées* », assigne à résidence Bellat Paul à Bordj Bou Arreridj tout près de Sétif dans l'Est algérien<sup>1</sup>. Ne sachant pas avec certitude de quoi il s'agit, je ne peux que supposer qu'au lendemain de la libération, les Vichystes ou sympathisants, ont été malmenés par le pouvoir central au moment de l'Épuration. On peut simplement déduire que Bellat Paul a été assigné à résidence de façon tout à fait temporaire. Bizarrement, le concerné a remis ce document à son avocat, Me Benabdallah du barreau d'Oran, le jour où il l'a constitué, au lendemain de

---

<sup>1</sup> Voir dans le dossier Divers documents Bellat « assigné à résidence ».

l'indépendance, pour défendre ses multiples dossiers d'expropriation. Sans doute a-t-il pensé le faire passer comme une vague preuve de son engagement précoce (1946 !) pour la cause algérienne... Autrement, on ne voit pas très bien à quoi ce document aurait pu servir en 1964 dans un procès devant un magistrat algérien ne voyant en Bellat qu'un « roumi » en train de demander l'impossible...

Le fait d'exhiber ce document pour le verser à son dossier à l'indépendance a quelque chose de troublant indubitablement. Voilà un gros colon à qui l'Algérie débarrassée du joug colonial ne reconnaît plus aucun droit. Pour se défendre, il montre un papier disant qu'il fut assigné à résidence lors de l'Épuration, pour intelligence avérée avec Vichy. Pense-t-il donc faire pencher la balance de son côté pour le simple fait d'avoir eu maille à partir avec l'Etat français et donc être « de facto » l'ami de la cause algérienne ? Il est clair qu'avec un minimum de clairvoyance, aucun magistrat algérien de l'époque (le pays avait-il des magistrats un tant soit peu formés à juger dans les années 60 ?) n'aurait accordé la moindre attention à quelque chose qui reste profondément franco-français.

Les mêmes documents cités plus haut le créditent de la création de la « *première vraie caisse de retraite du personnel agricole* » vers 1947, qu'il aurait financé de ses propres deniers, ce qui en soi aurait été une première dans le monde très rude de la paysannerie : encore une fois nous n'avons eu aucun moyen de confirmer cette information reprise dans un article de presse<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Se référer au fichier PB26 dans le dossier « Articles écrits sur P. Bellat ». Article de Me Rahal Redouane paru dans le Soir d'Algérie. Il y dit notamment « *agriculteur plus par héritage familial que par vocation, il considérait ses ouvriers comme des partenaires sociaux et en 1947, il sera le premier en Algérie à créer une caisse de retraite du personnel agricole qu'il a financé lui-même* ». Cette information, Me Rahal la reprendra de bonne foi d'autres sources, et aussi peut-

Dans le même temps, il crée sur fonds propre la *Maison du Légionnaire*<sup>1</sup> et organise des centres de repos pour les vaincus du Vietnam à leur retour du front. Le rapport de Paul Bellat à l'armée, autant sans doute que pour nombre de ses semblables, était particulièrement fort. Il raconte :

*« J'avais près de dix ans quand la guerre de 1914 a éclaté. J'ai donc suivi cette guerre comme un grand. J'avais une trentaine de pièces d'or que m'avaient donné mes grands parents et des amis pour certaines cérémonies, certaines fêtes. J'ai rapporté tout ça pour la Défense nationale. J'avais une carte dans ma chambre où je marquais tous les jours avec de petites épingles les progressions de l'armée. Tout le temps. J'ai vécu cette guerre, moi ! Je lisais l'Echo d'Oran à ma grand-mère qui était presque aveugle et ceci tous les jours. »* (pp. 23-24 biographie citée)

Si l'on ne perd pas de vue que Sidi Bel Abbés a connu l'essor qui en a fait une ville à proprement parler dès lors que la Légion étrangère y fut installée, on comprendra aisément que le colonat l'a littéralement couvée, l'a portée à bout de bras et s'en est volontiers prévalu. Bellat ouvre son château à des grands blessés de retour du Vietnam. Et va même plus loin car quand il crée cette Maison du Légionnaire, c'est avec l'intention avouée de faire un peuplement européen dans la ville :

---

être de Paul Bellat en personne puisqu'il a eu à le rencontrer à la fin des années 1980 et début 90 en sa qualité d'avocat dans l'action que Bellat avait engagée pour récupérer ses terres. Il existe une note biographique dans l'une des deux préfaces qui ouvrent le roman « *Les yeux bleus et les yeux noirs* », signée Norbert Condet, président du Rotary, dans laquelle on retrouve cette information.

<sup>1</sup> Cf : Photos P. Bellat - Maquette de la Maison du Légionnaire, dans le dossier « Divers documents sur P. Bellat ».

*« Je voulais, dit-il, garder chez nous des Belges, des Suisses, des Allemands, des Américains pour faire dans Sidi Bel Abbés un peuplement européen qui, à la seconde génération, aurait fait des Français. »* Idem.

Bellat, alors correspondant de plusieurs journaux de l'ouest algérien et en France, commet d'innombrables articles chantant les louanges des militaires français en campagne en Indochine, car nous approchons des fatidiques années 50-60. Pour illustrer ce rapport privilégié à la gente militaire et l'affection indéfectible qu'il lui voue, il est intéressant de signaler ce mot rédigé de la main d'un certain Bigeard, colonel dans le corps des parachutistes, de retour de la débâcle vietnamienne, le 28 juillet 1954. Il lui adresse en effet ses plus vifs remerciements après un article dithyrambique<sup>1</sup> paru dans l'Est Républicain, conclu par un poème tout aussi élogieux sur « l'épopée de Dien Bien Phu » :

*« A mon ami Paul Bellat,  
De retour du Vietnam je suis noyé sous quelques 2000 lettres et je souffre de ne pas être à jour. Enfin, l'essentiel est de durer et d'y croire. Je lis seulement aujourd'hui votre lettre du 6 juin et 5 sur 5 pour votre poème. Fidèlement. Bigeard. »* (p. 43 - op. cité)

Bellat effectue son service militaire en 1939, pendant la seconde guerre mondiale. Il est nommé capitaine du 28eme Train et expédié dans le sud tunisien à la frontière libyenne. De cet épisode, très peu de choses ont filtré. A part quelques anecdotes insipides, rien de bien sérieux si ce n'est qu'on en retrouve la trace dans « *Cent ans d'Algérie* » : le vieux qui narre ses péripéties, coincé par l'âge et la maladie à Constantine, n'est autre que l'aïeul d'un compagnon d'arme

---

<sup>1</sup> Veuillez retrouver en annexe le texte intégral.

du narrateur principal ou de l'auteur si l'on veut... Bellat reste un ardent admirateur de l'armée, il le prouve suffisamment dans les brûlots qu'il publie dans la presse à l'adresse des « anarcho-communistes », mais reste discret sur son passage sous les drapeaux.

Sitôt arrivé à l'âge de se prendre en main, il ne s'éloigne pas pour autant de la mouvance dure où il a fait ses premières armes. Toutefois (et paradoxalement ?), si l'on en croit Malki Mourad, qui a préfacé une édition récente de ses deux romans réunis en un seul volume *Habib et Un ange était passé* – Editions Roue Libre – Bordeaux, 1980, Bellat aurait revendiqué bien avant la guerre d'indépendance, avec peu de succès faut-il s'en convaincre, l'institution du Collège unique et l'accès des musulmans dans les hautes sphères administratives... Bien qu'il l'ait effectivement soutenue aux Délégations financières, cette revendication ne lui est pas propre : le PPF l'a portée dans sa plate-forme du congrès algérien de janvier 1947 et ce parti d'extrême droite l'a publiée et revendiquée dans de nombreux d'articles signés Jacques Doriot en personne, particulièrement dans *l'Echo d'Oran* où il a signé de très nombreux papiers<sup>1</sup>.

A la fin des années 40, la carrière politique de Bellat prenait fin. Son inclination à l'écriture lui a sans aucun doute permis de garder un strapontin dans le paysage, mais organiquement, Bellat était fini. Les Alliés ont gagné, le Reich était défait, l'Italie brune avait été reconquise, Vichy n'était plus qu'un souvenir... Nous avons retrouvé un article daté de juin 1950 où Bellat annonce à qui veut l'entendre qu'il ne se présentera pas aux élections municipales prévues le 25 du

---

<sup>1</sup> Dans le dossier « Divers documents Bellat », vous trouverez un article daté non signé, de janvier 1947 de *l'Echo d'Oran*, dans lequel on lit en 5 points la plate-forme revendicative du PPF à son premier congrès à Alger.



mois. Cet article fait figure d'adieu à la scène politique car le ton y est pathétique, empreint même de quelques regrets :

*« Pour moi, je ne me jetterai pas dans la mêlée ; mais je me considérerais comme coupable si je ne vous donnais l'opinion sincère d'un homme qui vous aime, qui veut vous voir heureux, qui a depuis longtemps oublié les anciennes rancunes et tendu la main très loyalement à ses adversaires d'hier. »*

La Dépêche Oranaise, juin 1950. Voir annexe.

Plus grand-chose ne transparaît depuis de son activité politique... Bellat continue d'écrire pour les journaux, mais le ton est tempéré, édulcoré même. Il écrit sur divers sujets dans lesquels on retrouve pêle-mêle des notes de voyages, des papiers culturels, etc. D'ailleurs c'est bien à partir de 1948 que Bellat « s'affirme » sur le plan romanesque. C'est là que paraissent les œuvres « qui vont compter » dans toute sa production et qu'il acquiert enfin une notoriété toute relative en la matière, puisqu'il cherche son parrainage dans les cercles officiels du colonat, ceux-là qui lui signent (à la demande sans aucun doute) des préfaces laudatives sans grand intérêt...

#### 2.1.6 – Des amitiés entachées de zones d'ombre

**D**ans sa propriété de Sidi Bel Abbès, dite « Le Château du Rocher », Bellat s'est de tout temps organisé une petite vie mondaine faite de réceptions et de réjouissances. Il en a les moyens

et fait ce qu'il faut pour entretenir « son agenda ». Il n'a pas attendu d'être connu sur la place pour le faire. De toutes les manières il a « creusé son trou » très tôt, la position de son père l'y a beaucoup aidé on s'en doute. Il dit avoir reçu des gens de lettres et non des moindres puisque Camus aurait séjourné chez lui (il aurait été pour lui un mécène...) et les deux hommes se seraient liés d'amitié. Bellat raconte qu'un jour qu'il était à l'Assemblée à Alger où il siégeait aux Délégations financières, on lui annonça qu'un jeune homme demandait à le voir. Il le reçut donc et s'enquit de ce qui l'amenait. Le jeune homme, ayant entendu dire que le délégué Bellat aidait volontiers les jeunes gens en difficulté à faire leur chemin dans la vie, le sollicita pour quelque assistance. Le jeune Albert Camus, c'est de lui qu'il s'agit, aurait obtenu de cette façon une bourse d'études, comme il s'en donne pour les déshérités... Il est à signaler que si Bellat évoque volontiers cette relation, il n'en est pas de même pour Camus. A aucun moment effectivement, il ne parle de Bellat. Cependant, il est avéré que Camus a approché les Bellat ne serait-ce que dans la tranche journalistique de sa vie. Olivier Todd dans la biographie « *Albert Camus, une vie* » publiée chez Gallimard en 1996, dit à la page 269 en évoquant Auguste Rozis, maire d'Alger à l'époque :

*« Avec l'abbé Lambert, maire d'Oran et Bellat, maire de Sidi Bel Abbès, il sera l'un des premiers invités algériens de Franco. »<sup>1</sup>*

Camus n'a pas aimé Sidi Bel Abbès : n'a-t-il pas refusé catégoriquement de répondre à une affectation l'enjoignant d'y aller

---

<sup>1</sup> L'abbé Gabriel Lambert, né le 3 avril 1900 à Villefranche-sur-Mer. Docteur en théologie, écrivain et journaliste, militant d'extrême droite très actif. Président des Unions Latines d'Oran. Maire de cette ville de 1934 à 1942 (déposé suite au débarquement américain)... Lucien Bellat fut fait Commandeur de la Croix Rouge espagnole par Franco à l'occasion de ce voyage. (Source : « L'Algérie biographique », 1956)

enseigner ? Cette préface qu'aurait signée Camus pour le livre « *La Croix et le Croissant* » dont nous retrouvons la trace dans les diverses bibliographies, demeure introuvable du fait de l'extrême rareté (voire l'inexistence, devrait-on dire) du livre lui-même. Nous l'avons bien cherchée dans le « Tout Camus » de la Pléiade, mais en vain ! Delà à penser qu'elle n'a jamais existé... Dans le mot de présentation qui figure en fin de livre, en quatrième couverture, nous pouvons lire au dos de « *Les yeux bleus et les yeux noirs* » dans une note de l'éditeur sans doute :

*« Paul Bellat continue à se faire le chantre de l'Algérie, l'ami des humbles, le défenseurs des immigrés. Son important ouvrage "La Croix et le Croissant" préfacé par Albert Camus lui a valu le Grand Prix littéraire de l'Algérie ».*

Dans son domaine du Château, Bellat affirme dans diverses correspondances avoir accueilli André Gide, Henry de Montherlant, Joseph Kessel, Mouloud Feraoun, Max Marchand et bien d'autres célébrités de l'époque. Il s'intéressait à la vie littéraire autour de lui, preuve en est cet article paru dans *La Tribune de Bel Abbès* d'avril 1953, il y annonce l'attribution de prix littéraires à Mouloud Mammeri et Mohamed Dib<sup>1</sup>. Il conclut son papier sur ceci : « *le phénomène algérien, dans la littérature française contemporaine, est un des traits les plus marquants de la période actuelle* ».

Apôtre du rapprochement Orient-Occident, Islam-Chrétienté ou encore France-Algérie, Bellat a produit de nombreux textes d'une qualité inégale traitant peu ou prou de la question (voir bibliographie) avec beaucoup de mansuétude, voire de la naïveté (?). Il nous paraît

---

<sup>1</sup> In Dossier « Papiers culturels signés P. Bellat », PB27.

important de dire ici que cette tonalité ne correspond absolument pas à l'image de l'homme d'extrême droite, dur, au discours politique violent qu'il fut.

C'est une espèce de personnage double que nous avons découvert tout au long de nos recherches dans diverses archives : derrière la plume se cache un glaive. Bellat, le nervi d'extrême droite, se muait en ange dans ses fictions. Nous pouvons avancer, sans risque de nous tromper beaucoup, que si le personnage laisse amnésiques ses contemporains les plus en vue à son sujet, ceux justement dont il revendique l'amitié, c'est justement pour ses positions politiques peu recommandables à tout le moins. Cependant, dans aucun des textes littéraires que nous avons pu lire, nous n'avons été en présence de passages racistes ou vertement sectaires à proprement parler. A aucun moment.

Cette dualité du personnage social Bellat ne laisse de nous intriguer. En effet, le jour où il devait défendre sa cause devant la justice algérienne, après qu'on l'eût spolié de tous ses biens entre Bel Abbès et Oran, il se mit à exhiber des papiers, des documents attestant de son engagement aux côtés du FLN dans sa lutte pour l'Indépendance ! J'ai pu avoir la copie d'une lettre datée du 15 septembre 1962, émanant de l'Etat Major général, signée de la main de Taïbi Larbi, une figure de la guerre de libération et alors commandant de la Zone 5 - plus tard ministre de l'agriculture - signalant le dévouement du « *frère Paul Bellat* » à la cause nationale. Selon Me Benabdallah, qui m'a remis ce document, Bellat aurait « planqué » le chef rebelle dans sa résidence personnelle du *Rocher* à Sidi Bel Abbès, là où personne n'aurait eu l'idée d'aller le chercher, alors que les services spéciaux français étaient à ses trousses... Taïbi Larbi n'est pas le seul, loin s'en faut, parmi le « gotha » de la

révolution algérienne à avoir connu ou approché Bellat, des noms et non des moindres reviennent dans son innombrable courrier. Veuillez trouver en annexe dans le dossier « Divers documents Bellat », une photo dédicacée de Ferhat Abbas, premier président du GPRA, qui se passe de tout commentaire puisqu'il pause avec sous le bras « *Un ange était passé* ». D'autres noms peuvent tout aussi bien être cités, cependant des précautions s'imposent, vu la sensibilité du sujet, d'autant qu'il s'agit de personnes centrales du système encore vivantes au jour d'aujourd'hui...

Dans les textes de Bellat, on peut être agacé, excédé par ce ton mièvre au travers duquel il prêche sans relâche « *l'amour des uns pour les autres* », entendu par là les musulmans et les chrétiens, les Français et les Arabes, La Croix et le Croissant... Une tonalité dominante de condescendance sûrement, mais difficilement classable dans le racisme au sens étroit du mot. En filigrane, on peut deviner que ce rapprochement entre Islam et Chrétienté est névralgique dans cette Algérie que Bellat appelle de tous ses vœux dans la mesure où il ferait écran contre l'intrusion du Juif dans le champ socio-politique. Si Bellat n'y fait pas explicitement allusion, le sentiment antisémite reste la seule explication à ce concept de rapprochement largement repris par le PPF, la seule explication viable à projet œcuménique dont la communauté juive bien sûr est exclue. Dans l'étude du corpus retenu, bien des passages seront relevés qui illustreront mes propos.

#### 2.1.7 – Le chemin de l'exil

**A** l'indépendance, Bellat ne songea même pas quitter Bel Abbès. Selon certains témoignages de personnes dont il fut proche, tels maîtres Benabdellah et Rahal, avocats au barreau d'Oran et que Bellat constitua pour défendre ses intérêts dans sa tentative désespérée de reprendre les biens qui lui furent confisqués, il avait résolu de tenir. Il pensait pouvoir continuer à vivre à peu près normalement dans cette ville où il possédait des terres, l'essentiel de sa fortune, toute sa respectabilité et, pensait-il, l'affection ou du moins le respect des nouveaux maîtres des lieux.

A l'été 1965, de guerre lasse, un homme fondu dans une foule pareille à lui, hagarde et désemparée, s'embarquait au port d'Oran destination Marseille. Le douanier de service, dans la pagaille qui régnait sur l'embarcadère, sans lui poser de questions, le bouscula et lui jeta à l'eau une malle pleine de livres, divers documents et correspondances qu'il avait pu tenir avec nombre de gens de lettres, d'amis et de proches. La mort dans l'âme, blessé jusqu'au plus profond de son être, Paul Bellat, franchissait la frontière d'un pays qu'il avait cru être le sien et partait vers des terres qu'à coup sûr il savait étrangères, confusément hostiles. Son contact avec « son nouveau pays » ne fut pas des plus chaleureux, les Français mirent du temps à « adopter » ces vagues d'immigrants d'un genre particulier, car ils étaient des leurs en même temps qu'étrangers. Il dit à ce propos dans cette interview accordée à Bernard Renaud en 1996 :

*Je suis venu échouer ici, dans cette maison des «Hespérides» où j'ai trouvé un jour, un petit mot dans ma boîte : « Dans cette maison bourgeoise, on a pas besoin des gens de Bab-el-Oued » (sic p.96)*

Le rejet est évident, il ne souffre pas l'ombre d'un doute. Cela est d'autant plus douloureux pour lui qu'il débarque à peine d'une terre où quatre générations du même nom s'étaient succédées. Il raconte ce fameux jour où il pris le chemin de l'exil :

*Le jour où nous embarquâmes du port d'Oran, le fort de Santa Cruz s'estompait dans ma vue. J'avais les yeux pleins de larmes. C'est pour ça d'ailleurs que j'ai écrit si court, je ne pouvais plus écrire. (pp. 95-96)*

Il marqua alors ce jour noir d'une pierre blanche, un poème dans lequel il disait tout son désespoir, l'immense amertume qu'il éprouvait alors :

*J'ai tout laissé là-bas et mes biens et mon âme  
Et mon soleil de feu  
Oui, j'ai là-bas je l'avoue et je clame  
La terre de mes aïeux  
Là-bas était ma vie  
Là-bas était mon cœur  
J'ai pu ni joie, ni envie  
J'ai pu que peine et rancœur  
Je n'ai emporté que ma triste misère  
Ma valise cercueil  
Je n'ai pu emporter pas même un peu de terre  
A mes souliers de deuil  
J'ai dû laisser là-bas  
Une croix en prière  
Mes bonheurs, mes soucis et mes champs endormis  
Quand le bateau quitta le port de mon enfance  
Je me sentis mourir  
Et les vagues sans fin de ma désespérance  
Ne pouvaient m'endormir  
Puis ce fut un pays plein de froid et de brume*

*Qui m'accueillit tout nu  
Et je guettaï d'un coup l'horreur et l'amertume  
Dans le grand soir venu  
Mais la France était belle et soudain je fis face  
Gardant mes souvenirs  
Et là tout doucement je me fis une place  
Pensant à l'avenir  
(Idem)*

Comme tous ses semblables, il gardera de l'Algérie pour toujours le souvenir ensoleillé d'une terre où il faisait bon vivre, où les gens du pays, les *Arabes*, l'aimaient et le lui témoignaient... sauf que quelque chose s'était cassé, qu'il n'avait pas très bien saisi. Il s'était fait proprement broyer. L'un des avocats constitués par Bellat m'a raconté ce qui de façon irrévocable l'avait poussé à quitter son château de Bel Abbès. Il tient cette histoire de Bellat lui-même : « *Un jour sa femme Lucienne sortit dans le potager chercher du persil pour les besoins de la popote. Elle se retrouva nez à nez, dans ce lieu pourtant privé, avec un paysan en arme. Il pointa son fusil sur elle et lui dit sur un ton très menaçant : « C'est défendu. Rentre à la maison ! »* Cet avocat assure que Bellat, très ébranlé par ce qui arriva, lui qui fut maître des lieux toute sa vie, mesura à quel point il devenait dangereux de traîner dans le coin, d'autant que sa femme refusa toute discussion, toute excuse qui les aurait fait attendre un peu plus. Il ne mit que 48h pour tout boucler et rejoindre Oran d'où il embarqua pour Marseille...

« Le Rocher », résidence cossue des Bellat, doit son nom à un gros caillou, actuellement enduit à la chaux, planté sur un talus à l'entrée de la propriété. Paul l'a chéri plus que tout au monde. Il y a signé d'innombrables articles de presse, des pièces de théâtre, des romans... Il lui a consacré dans « *Rimes et souvenirs* » une ode, dite « Ode à mon Rocher » :



*« Beau Rocher qui gardes mon âme  
Pure dans ce monde méchant  
Que l'on m'approuve ou qu'on me blâme  
Je te consacrerai mes chants. »*  
(Idem p.14)

Paul Bellat revint à plusieurs reprises en Algérie. Il entama une bataille juridique qu'il savait âpre et difficile pour récupérer ce qui pouvait l'être de ses biens perdus. Il n'obtint rien du tout. Il ne reçut aucune indemnisation d'aucune sorte. Non pas que la justice algérienne le lui refusât explicitement, mais les lourdeurs dans les procédures - sans doute le cas lui-même au demeurant aberrant d'un colon venant réclamer ce qu'il considérait comme son dû - l'ardeur allant decrescendo, l'âge et la fatigue avaient fini par le dissuader de poursuivre un combat dont il subodorait l'issue comme courue d'avance... Ses avocats m'ont affirmé que les premières démarches auguraient d'une issue viable car, disent-ils, la justice avait admis qu'il y a bien eu abus de pouvoir et spoliation sur quelques terrains et biens immeubles. Selon eux, le tout jeune gouvernement algérien avait admis que les colons restés sur le territoire national deux ans au moins après le 5 juillet 1962, pouvaient prétendre à garder leurs biens. Ce qui était effectivement le cas de Paul Bellat. *« On ne sait pas très bien ce qui a pu se produire, confie Me Benabdallah, un rideau de fer est subitement tombé et la procédure fut brutalement stoppée. Le travail était fastidieux car Bellat n'était même pas en mesure d'exhiber les documents prouvant qu'il était réellement propriétaire d'un nombre important de biens. Mais de toute façon, là où il a pu aisément le faire, il fut magistralement ignoré et ces mêmes lieux avaient déjà leurs nouveaux maîtres... Villas, terrains à bâtir, bâtiments imposants, terres agricoles : tout avait été occupé. »*

Dans les années 80, il fut même reçu en grande pompe à la mairie et à la wilaya de Bel Abbès en compagnie de ses petits enfants pour des cérémonies bon enfant. Le maire de la ville de Bel Abbès lui a remis une attestation datée du 2 février 1971 dans laquelle il est clairement dit qu'il a toujours résidé dans cette ville et ce « pour faire valoir ce que de droit »... « *Je pensais, que cela m'aurait ensuite permis de lever les verrous qui m'empêchaient de récupérer quelques uns de mes biens, confia-t-il à ses avocats. Peine perdue* »<sup>1</sup>.

Se rendant à l'évidence, il cessa ses allers-retours. Il perdit tout : statut social, fortune et amis. Son épouse vint à mourir en 1994. Il devra tout reconstruire à Bordeaux. Il produira encore des textes où l'humour et le cocasse ne manquent pas, le plus important étant « *Les yeux bleus et les yeux noirs* » (Nouvelles Editions Debresse – Paris – 1976). De 1996 à 1999, il fera reparaître quelques recueils de poèmes et éditera un roman dont nous n'avons trouvé aucune trace dans sa bibliographie antérieure à 1976, « *Drame à Hollywood* » (source : Bibliothèque Nationale de France par Internet), ce qui suppose que cette œuvre fut écrite peu de temps avant sa mort.

On peut toutefois faire une remarque au sujet de ces parutions d'après l'exil... Il paraît peu probable que Bellat ait pu écrire deux ou plusieurs romans, car il fut très diminué par le départ d'Algérie. Le plus plausible est que ces parutions ne sont en fait que des rééditions de l'ivres parus durant la période algérienne. Par exemple, « *Rimes et Souvenirs* » est daté 1998 par la BNF.

---

<sup>1</sup> Recueilli dans l'interview (op. cité). Voir en outre en annexe dossier « Divers documents Bellat », il y est reproduit une attestation de... résidence à Bel Abbès au nom de Paul Bellat !

### 2.1.8 – Une plume infatigable

Les romans et recueils que Paul Bellat a pu produire après son exil sont étonnants et, pour tout dire, déconcertants. En 1976, il publie « *Les yeux bleus et les yeux noirs* », annoncé pourtant près de vingt ans auparavant. Ce roman est surprenant à tout le moins ! C'est un vaudeville, une farce en prose qui n'a rien à voir avec les envolées lyriques que l'on serait tenté de soupçonner en lisant le titre. L'intrigue est celle que l'on pourrait lire chez un Molière ou un Marivaux. Dans la préface, signée Paul Dijoud Secrétaire d'Etat, il est dit avec un peu d'aplomb : « *Ce monde d'un petit Proust, né dans la splendeur algérienne, n'était qu'une illusion douloureuse et tendre* ». Effectivement, le livre a été publié 14 ans après l'indépendance...

Les préfaces sont choses courantes chez la plupart des auteurs coloniaux. Elles étaient recherchées et même souhaitables pour celui qui voulait donner un peu plus de crédit à son livre. Dûment signée de la main de quelque bien-pensant du colonat ou plus directement d'un haut fonctionnaire, elle était de rigueur dans presque tous les romans et autres productions, sonnait comme une espèce de battement de tambour ou autre manifeste. Paul Bellat s'y est même pris deux fois à la faire pour le même livre ! Les habitudes ont la peau dure. Ce péri-texte renseigne sans aucun doute sur le « niveau des relations » d'un auteur ou d'un éditeur. Son impact attendu sur le destinataire relève autant de la fonction phatique que la fonction référentielle. La préface « habille » le livre en même temps qu'elle renseigne sur combien il est pris au sérieux par l'Autorité au sens « administratif »

autant qu'affectif, puisque souvent le signataire désigne l'auteur par « mon ami »... On peut aussi imaginer que les éditeurs usaient de ce stratagème à des fins de marketing, histoire de donner plus de crédibilité à un roman et donc le vendre mieux : un roman préfacé par le président de l'Assemblée algérienne produit sans doute de l'effet sur les consommateurs et valorise son auteur aux yeux de la caste des bien-pensants. Il est tout aussi possible que les auteurs y recouraient pour se donner eux-mêmes une épaisseur politique et sociale, certainement pas littéraire, pour à peu près les mêmes raisons peu avouables... Paul Bellat a lui-même signé une préface pour un auteur nommé Charles Vivès pour « *Aux quatre points de l'Azur* » paru aux Editions *Les marches de France*, imprimé par Roidot de Sidi Bel Abbès en 1951. Il est à noter en la matière que l'une des préfaces à ses livres, celle à « Un vieux m'a dit » (alias « Cent ans d'Algérie ») signée Raymond Laquière, président de l'Assemblée algérienne, a même été publiée in extenso dans La Tribune de Bel Abbès en novembre 1948<sup>1</sup>.

Paul Bellat finit ses jours donc du côté de Carbon Blanc, une localité au nord de Bordeaux. N'ayant plus beaucoup de ressources, vivant dans une espèce de maison de retraite, il se vit contraint d'accepter des petits boulots : petits reportages rédigés à la commande, piges pour la presse locale... En 1998, l'Académie française lui octroie la Médaille de bronze pour « *Dires d'amour et de peine* » et il se voit attribué le Prix Paul Verlaine (source : Bibliothèque Nationale de France). Depuis ses premiers écrits de 1925, Bellat n'a pas cessé de taquiner la page blanche jusque sur son lit de mort... Prodigieuse capacité de travail que fut la sienne.

---

<sup>1</sup> Veuillez trouver en annexe au dossier Articles écrits sur P. Bellat sous le N° 43, une copie de la page du journal.

Il mourut le 26 mars 2001 à Bordeaux.

### **2.2.1 – Bibliographie de Paul Bellat**

Cette bibliographie n'est pas exhaustive. Elle est à prendre avec réserve. Elle a été reconstituée à partir des romans, recueils et autres livres retrouvés, en allant à la page « *Du même auteur* : ». Ces pages ne se ressemblent pas toujours, il est impossible de se faire une idée précise sur les titres, leur chronologie et encore moins leurs dates exactes de parution.

Veillez retrouver en annexe dans le dossier « Romans et illustrations », quelques photos d'ouvrages et les illustrations que certains contiennent.

### 2.2.2 - Romans et récits

*La Croix et le Croissant*  
Editions Roidot – Sidi Bel Abbès (Préface d'Albert Camus)

Grand Prix Littéraire d'Algérie.

*Un vieux m'a dit* – Ed. Chaix– Alger 1948 –  
(Grand prix de la ville d'Oran)  
(Préface de M. Laquière, Président de l'Assemblée algérienne).

*L'Islam et Nous.*  
Editions Roidot – Sidi Bel Abbès

*Heures héroïques*  
(Préface de Max Marchand)

*Le mauvais fils*  
Editions Plaza & C<sup>ie</sup> – Oran

*Manuela*  
Editions Chazaud – (Préface de Jules Gasser, maire d'Oran)  
Prix littéraire de la ville d'Oran

*Herriot, Homme de Lettres.*  
(Préface de M. le comte d'Harcourt)

*François Coppée, poète des Humbles.*

*La 81ème Division*  
(Préface du Jacques Chevallier, ancien ministre, maire d'Alger)

*Un drame à Oran*  
Editions Roidot – Sidi Bel Abbès, 1950

*Le Chevalier Loÿs*  
Editions Roidot – Sidi Bel Abbès, 1950 – (Préface de Paul Mourousy,  
éditeur à Paris)

*Habib*  
Editions Debresse – Paris, 1952

*Cent ans d'Algérie.*  
Editions Debresse – Paris, 1955  
(Préface de M. Laquière, Président de l'Assemblée algérienne)

*Légionnaires*  
Plaza & C<sup>ie</sup> – Oran 1956 – (Préface de Max Marchand)

*Contes et nouvelles*  
La NEF de Paris Editions – Paris 1960  
(Préface de José Germain)

*Un ange était passé*

Nouvelles Editions Debresse – 1961

*Les Trois Devaize.*

Editions Debresse – Paris

*Nous d'Afrique*

(Préface de Mouloud Feraoun)

*Aurores impériales*

(Préface de Paul Mourouzy)

*Les Yeux bleus et les Yeux noirs*

Nouvelles éditions Debresse – Paris, 1976

(Préface de Paul Dijoud, secrétaire d'Etat aux Dom Tom  
auprès du ministre de l'Intérieur)

(Préface de Norbert Condé, président du Rotary Club. Préface tirée de la Revue  
du Rotary de Sainte-Foy-la-Grande, 169° District, numéro de juin 1975)

2.2.3 - Plus récemment :

*Causeries et conférences*

1997 (Source : Bibliothèque Nationale de France – consultation Internet)

*Dire d'amour et de peine*

1997 (Source : Bibliothèque Nationale de France – consultation Internet)

*Au long d'une vie de poète*

Ed. Point plume – Bordeaux 1998 – (Source : Bibliothèque Nationale de France –  
consultation Internet)

*Drame à Hollywood*

1998 (Source : Bibliothèque Nationale de France – consultation Internet)

*Le chemin des mots*

1999 (Source : Bibliothèque Nationale de France – consultation Internet)

Contes de mon village

1999 (Source : Bibliothèque Nationale de France – consultation Internet)

#### **2.2.4 - Théâtre**

Dix-sept pièces réunies en un volume paru aux Editions Debresse – Paris, 1953. On y retrouve :

*Le prince Sharmang*

*Buée sur un cristal*

*Les Foggara*  
(Prix littéraire franco-musulman)

*Algériana*  
(Prix littéraire franco musulman)

*Trois prétendants*

*Au beau temps de la Tour Eiffel ou la première robe longue*

*La jeune veuve*

*Personne seule ou une annonce dans le journal*

*Cupidon exagère*

*Deux notaires et deux amoureux*

*Le lion endormi*

*A la manière de l'Empereur*

*Iphigénie à Aulis*

*Le pendule*

*L'héritage*

*Werther 1952 ou le ciné en famille*

*Médaille militaire*



### 2.2.5 - Pièces parues ailleurs que dans le recueil

*Iphigénie en short*, opérette.

Editions Regain – Monte Carlo – Monaco 1955

*Mars en folie*, opérette à grand spectacle.

*Maison de repos*, drame en cinq actes.

*La nuit a son étoile*

Editée par Paul Bellat – Imp. P&A Cazes – Oran 1954

Signée : Le Rocher, décembre 1952 (pièce à deux personnages : Paul, capitaine de la Légion de retour d'Indochine et Jeanne)

*Les derniers enfants*

*L'hôtel du commerce et du midi*

*L'Obsédée*

Editions Roidot – Sidi Bel Abbès (pièce en quatre actes).

### 2.2.6 - Etudes

*Poètes d'Afrique*

Editions Roidot – Sidi Bel Abbès

*Bel-Abbès et sa Légion*

Editions Roidot – Sidi Bel Abbès

*L'Amérique et nous*

(Préface du Dr Jules Gasser, maire d'Oran)

*Le train des équipages*

*Le rôle social du colon*  
Editions Roidot – Sidi Bel Abbès

### **2.2.7 - Poésie**

*Poèmes Bel-Abbésiens*  
Editions « Revue municipale »

*Quelques rimes*  
Editions Paul Mourouzy – Paris

*Rimes et souvenirs*  
Editions Paul Mourouzy – Les Cahiers d'Art et d'Amitié – Paris, 1950

*Poèmes africains*  
(Préface de Mouloud Feraoun)

*O ma belle Algérie (30 poèmes)*  
Prix littéraire de la ville d'Alger, lettre-préface de Jacques Chevallier.

*Nuits d'Afrique*  
Editions Paul Mourouzy – Paris

*Fantasia*  
La NEF – Paris, 1958

### **2.2.8 - Scénarios**

*Petit scénario bel-abbésien*  
La Tribune de Bel Abbès – Septembre 1952 (N° 130 et 131 en annexe).

*L'Ensorceleuse*  
Editions Fouque – Oran, 1957

*Le voleur*

*Le disque souvenir*

*Pour distraire Nénette*

### **2.2.9 - Les livres promis à la parution**

aux Nouvelles Editions Debresse – Paris, mais dont il faut s'assurer qu'ils ont effectivement paru :

*Journal d'un rapatrié*

*Lord Sinclair*

*Le Général de Louis*

*Ceux du bled*

Préface de Jacques Chevalier

#### **2.2.1.0 – Un conte inédit**

*Bouton d'Or ou les fées de la Rivière*

Un conte manuscrit inédit dédié à Guy Bellat, le petit-fils. Sur le manuscrit la dédicace est barrée d'un seul trait. Cette fable qui se termine par quatre morales est écrite sans ratures sur ce qui ressemble à un cahier d'écolier et date de 1948-49, car elle est suivie de 2 poèmes titrés « Là bas » et « Sallanches ».

### 2.3.0 – Œuvres significatives de Paul Bellat

Les œuvres présentées ci-dessous sont celles retrouvées chez des privés, dans les archives de la wilaya (préfecture) d'Oran ou la bibliothèque municipale d'Oran, attenante au Musée Demaegh, devenu le Musée Zabana.

#### 2.3.1 - **Un vieux m'a dit**

(Grand prix de la ville d'Oran)

Ed. Chaix – Alger, 1948 –

Exergue emprunté à Paul Margueritte

(Préface de M. Laquière, Président de l'Assemblée algérienne)

Le livre est sous-titré « Cent ans d'Algérie ».

Fait intéressant dans la production de Paul Bellat : le livre contient des illustrations, 7 dessins à la gouache signés Jean Lacombe.

Roman de 230 pages, découpé en 73 chapitres. Sa ressemblance avec *Légionnaires* est frappante, leur configuration est identique. Le fait qu'il soit sous-titré « *Cent ans d'Algérie* » révèle à notre sens que Bellat voulait rendre hommage à ces anciens qui ont donné leur vie à la chose coloniale...

Le père Thomas, dit *Sergent Allumette* (« surnommé ainsi par les moblots de 1870 », puisqu'il a participé aux batailles de la Commune de Paris) raconte ses mémoires. Il s'agit en fait d'un découpage en chapitres dont on peut penser qu'ils rythment une narration linéaire, une intrigue : il n'en est rien, les chapitres sont pratiquement indépendants les uns des autres. L'auteur avertit dans le chapitre 1 :

« *De toutes les conversations je ne ferai qu'une seule, pour plus de commodité sans couper la succession des récits par des divisions arbitraires comme celles des Mille et une nuits.* » p. 15

Sommairement, il s'agit d'un soldat français, mobilisé en Algérie, du côté de Bougie, pour les besoins de la conquête. Il y revient des années plus tard pour tout autre raison, mais cette fois-ci pour s'y installer. Il choisit de le faire sur « un coup de tête » en compagnie de Basilice, une jeune fille harcelée par Scheymol, son oncle maternel, son aîné de trente ans. Elle répugne les avances qu'il lui fait continuellement d'autant qu'il essaye de la convaincre de l'épouser car ainsi elle deviendrait propriétaire de la boulangerie qu'il tient. Le couple de fugueurs, épris l'un de l'autre, prend ainsi le bateau pour l'Algérie en faisant croire aux familles qu'ils se rendaient en Italie. De là démarre une narration qui égrène des faits : aventures et mésaventures du père Thomas tout au long de sa vie et que l'on retrouve centenaire à la fin du livre : l'histoire de son couple, ses faits d'armes, ses petits tracas dans la vie de tous les jours et les gens qui ont marqué sa vie.

### 2.3.2 - Ou... **Cent ans d'Algérie**

Editions Debresse – Paris, 1955 –

(Préface de M. Laquière, Président de l'Assemblée algérienne)

Il s'agit en fait d'une réédition d' « *Un vieux m'a dit* » publiée en 1948 aux Editions Roidot, Sidi Bel Abbès. Avec cependant quelques petites différences : dans « *Cent ans d'Algérie* » l'exergue emprunté à Paul

Margueritte n'est pas porté. Alors que la table des matières y figure, contrairement à « *Un vieux m'a dit* » où elle ne figure pas.

### 2.3.3 - **Un drame à Oran**

Editions Roidot – Sidi Bel Abbès, 1950 –

Roman policier de 89 pages, organisé en 25 chapitres, publié à compte d'auteur. Copyright by Paul Bellat. Les actes de l'intrigue se déroulent entre Oran, le désert algérien et Paris...

Le corps d'un ressortissant britannique est découvert tout proche du port, flottant sur l'eau, dans un endroit que les Oranais connaissent bien, Cueva del Agua, dit « Covalaoua ». Lord Harold Sinclair est en effet sorti de chez lui et n'a plus donné signe de vie. Sa nièce et néanmoins secrétaire particulière, May Sinclair, alerte la police de sa disparition. L'autopsie révèle que le richissime politicien, agrégé de médecine et chimiste anglais a bel et bien été empoisonné au moyen d'une seringue de « Pravaz », un puissant vasoconstricteur qui l'a instantanément tué. Du moins, le croit-on, car un très précieux carnet dans lequel il consignait l'essentiel des conclusions de ses recherches a disparu...

L'histoire est bâtie autour du thème de la course à l'arme nucléaire entre les puissances française et britannique. En fin de roman, il nous est révélé qu'en définitive, le puissant Lord s'était donné la mort en s'injectant la substance létale et se jetant ensuite du haut de la falaise de Canastel. Il ne voulait pas avoir à transmettre à qui que ce soit, son gouvernement fût-il, la formule d'un très dangereux explosif dont il avait le secret et qu'il avait pu expérimenter

dans le lointain Tanezrouft saharien : un terrible tremblement de terre s'ensuivit et un nuage de poussière cacha le soleil durant plusieurs jours...

#### 2.3.4 - **Le Chevalier Loÿs**

Editions Roidot –Sidi Bel Abbès, 1950 –

Préface de Paul Mourousy, éditeur parisien, titrée « *Faits d'armes* »

C'est un joli livre où sont insérées des illustrations en couleurs signées Lepage : 4 planches disséminées au fil des pages, 5 si l'on inclut la première couverture.

Il comporte 86 pages et se découpe en 20 chapitres.

Paul Bellat reprend ici à son compte le personnage mythique de Louise Labé, poétesse, femme de Lettres du 16<sup>e</sup> siècle, dont on disait qu'elle se déguisait en homme pour prendre part aux tournois au côté de son frère, maître d'armes<sup>1</sup>.

« Le Chevalier Loÿs » est en fait un livre que l'on peut tout aussi bien faire lire aux enfants, surtout à eux devrait-on dire. C'est un récit épique de chevalerie qui se déroule au Moyen Age dans le sud de la France, au pied des Pyrénées. Rédigé dans un style simple, joliment tourné, il est agréable à lire, comme tout livre d'aventures.

Il raconte l'histoire d'une « *fillette lyonnaise déguisée en Diane chasseresse* » (p.17) Louise Labé de Charlieu, c'est son nom, est la

---

<sup>1</sup> Mireille Huchon a publié en 2006 « *Louise Labé. Une créature de papier* » (Paris - Droz, 483 p.), dans lequel elle soutient que Louise Labé n'est qu'un « personnage en papier », en fait elle évoque non pas le personnage romanesque qu'en fit Paul Bellat, mais la poétesse médiévale. Il reste que le personnage Bellat est cette poétesse, il a seulement pris la liberté d'en faire une héroïne chevaleresque.

filles d'un gentilhomme cordier résidant dans la ville de Lyon. Elle veut être chevalier. Pour ce faire, elle se glisse, déguisée comme il se doit parmi les soldats en apparat un jour de revue. Henry, Dauphin de France, ne s'aperçoit de rien. Il remarque seulement que le chevalier ressemble fort à une jeune fille d'une très grande beauté qu'il connaît. Louise, Loÿs alors, ne rêve que d'une chose : devenir à son tour « *la Jeanne qui a été brûlée par les Anglais à Rouen (...)* ou « *l'autre Jeanne, debout la hache en main, sur les remparts de Beauvais* » (p. 22). « *Elle espère avoir sa place dans la merveilleuse galerie de femmes qui s'illustrèrent parmi les hommes, elle aussi s'immortalisera* » (p. 22)

Loÿs livre bataille avec les troupes et fait montre d'un courage à toute épreuve. Le siège de Perpignan lui sera pourtant fatal car elle est faite prisonnière avec trente de ses compagnons. L'ennemi catalan s'aperçoit de la supercherie au moment où ordre est donné de dévêtir les détenus et de les pendre bien en vue sur l'une des tours de la fortification. On découvre que c'est une femme. Le roi s'éprend follement d'elle au point qu'il baisse la garde autour d'elle. Profitant de sa position, elle arrive à faire parvenir un message aux assiégeants sur la meilleure façon de prendre la forteresse. Ce qui est fait un soir de réjouissances. Grâce à sa ruse, Loÿs fait gagner la bataille à son roi, Charles Quint. Elle est faite marquise.

### 2.3.5 - **Habib**

Editions René Debresse – Paris, 1952 –

Roman de 154 pages, divisé en 23 chapitres.



Le roman est l'histoire d'une amitié tourmentée entre deux jeunes gens Habib et Louis de Vieupont. Le premier est arabe, fils de « grande tente » de « noble extraction » dont le père est un caïd, chef de tribu (ou de guerre c'est selon) et le second est fils de colonel de l'armée française affecté en Algérie pour pacifier une région des Hauts Plateaux. Les deux garçons vont faire un bout de chemin ensemble. L'école, l'enfance, le lycée, le bonheur d'être jeune et de pouvoir le vivre dans des conditions somme toute aisées. Arrivés à l'âge adulte, les chemins des deux garçons se séparent. Habib s'éprend de Lucette, la sœur cadette de Louis, mais ne peut prétendre à l'épouser puisqu'un infranchissable fossé culturel le sépare d'elle : le père de Lucette est formel « *un Arabe fonde un harem le plus normalement du monde et Lucette n'est pas destinée à cela* ». Il sombre alors dans les dédales de l'enfer après un voyage aux Indes : l'opium et la perdition seront son lot. Une mystérieuse Anglaise se charge de lui en montrer le chemin. Tout est fait pour le sortir de ce mauvais pas. Lucette, très croyante, encline à la chose religieuse, fait le serment de rentrer dans les ordres si Habib s'en sortait. L'irréremédiable décision donne à Habib l'occasion de replonger de plus belle, mais cette fois-ci il s'exile et vit dans le monde interlope des bas quartiers parisiens bien qu'il soit professeur à la Sorbonne. C'est la déchéance. Habib reviendra au pays sur le tard. Il y mourra d'une angine de poitrine, sur une plage d'Arzew, après avoir sauvé une autre Lucette, la fille de Louis son ami, de la noyade.

### 2.3.6 - **Légionnaires**

Plaza & C<sup>ie</sup> – Oran 1956 –

(Préface de Max Marchand)

Dans cette préface, il nous semble que Max Marchand, écrivain oranais, va trop vite en besogne en mettant l'accent sur l'inclination au mysticisme de Paul Bellat. En l'occurrence, cela n'est pas du tout le cas. « *Légionnaires* » est sans doute le roman le moins imprégné de cette tendance, que l'on retrouve par contre dans « *Habib* » et « *Un ange était passé* » par exemple.

Une remarque cependant : le titre « *Légionnaires* » nous semble-t-il, n'est pas le plus approprié au roman, du moins il n'en reflète pas le contenu si l'on peut le dire ainsi. Si effectivement, le décor est planté à Bel Abbès autour de personnages de la Légion, les développements n'ont plus rien à voir ni par les faits ni par un quelconque lien « organique » avec ce corps. Le point de départ se perd assez vite dans une histoire d'espionnage et la légion n'est plus qu'un prétexte. On peut penser que Bellat, avec ce lien « ombilical » qu'il entretient avec la Légion, ne lui a fait qu'un geste d'allégeance. Encore un serait-on tenté de dire.

Ce roman de 150 pages, organisé en 20 chapitres, a été publié à compte d'auteur. Il porte en couverture une curieuse illustration puisqu'il s'agit de la *Grenade éclatée*, symbole de la Légion étrangère. Curieuse parce que le livre n'est pas à proprement parler un manuel de la Légion... D'autant plus troublant est ce détail que le livre, dans le chapitre I intitulé *Bel Abbès*, décrit une prise d'armes dont le personnage central n'est autre que le colonel Rollet<sup>1</sup>, héros de la Légion, qui a existé vraiment... Le narrateur dit *je* et *nous* et adopte l'attitude de celui qui, avec une voix off, rapporterait plutôt des faits

---

<sup>1</sup> Veuillez trouver la photo de ce personnage mythique de la Légion Etrangère en annexe dans le dossier « Articles politiques signés P. Bellat ». Le colonel Rollet est une icône pour les admirateurs de ce corps d'armée.

réels qu'une simple fiction : « *A présent, parlons un peu de celle qui sera l'héroïne de cette véridique histoire* » (p. 21) ou alors : « *N'allez pas croire que je vous dépeigne là un enfant prodige !* » (p.22) ou encore : « *Tous nos lecteurs ont certainement vu des gamins en faire autant...* » (p.23)

*Légionnaires* est un roman dont l'histoire a pour point de départ et pour toile de fond la fameuse Légion Etrangère, pour laquelle Paul Bellat voua un véritable culte. On retrouve même un poème écrit à sa gloire dans « *Rimes et Souvenirs* » (Paul Mourousy–1950). Il raconte les parcours d'hommes qui ont sacrifié parfois gloire, argent, pouvoir et vie confortable pour ce corps d'élite et la gloire de la France. Ainsi en est-il de ce vieil adjudant Werner, dit « de Bloenheim », qui a renoncé à son trône de Prince (au profit de son fils Robert) pour se mettre au service du général d'Ingouville commandant la Légion et épousé une Espagnole, exerçant le métier de bonne chez ce même général...

Sous cette apparente simplicité, se cache en fait une histoire d'amour et de déchirement entre Jeanne, fille du général d'Ingouville, Henri Oustalet, militaire de carrière spécialiste du renseignement et Robert, le Prince qui finira lui aussi, par dépit, par s'embarquer pour la lointaine Indochine, pour y faire la guerre. Entre les trois va se tisser une intrigue où le drame amoureux, voire le drame tout court, va le disputer à l'erreur de jugement. Un imbroglio va naître et fonctionner sur une méprise à l'endroit d'Henri que tout accable en apparence : homme volage et de peu de consistance, obsédé par l'argent, les femmes et la belle vie, il donne l'impression de vivre nettement au dessus de ses moyens. Il s'avère en définitive que toutes ses frasques ne sont que « les aléas du métier ». Ses missions casse-cou lui imposent un style vie. Il perd sa femme qui croit dur comme fer qu'il

la trompe allégrement à tous les coins de rues (ce qui est le cas). Il perd par la même occasion son plus proche ami qui, pris de compassion pour Jeanne, s'éprend de cette femme (qu'il a connu en premier, avant qu'Henri n'entre en scène) qui ne cesse de se plaindre que son mari a mal tourné. Tout accable l'officier Henri. On le soupçonne même de trahir sa patrie. Le dénouement va montrer qu'Henri est un héros qui ne doit en aucun cas faire étalage de ses prouesses. Robert l'apprendra de la bouche même du chef d'état major des armées. Le livre s'achève par l'évanouissement d'Henri dans la nature, comme seul un espion de sa trempe sait le faire...

### 2.3.7 - **Un ange était passé**

Nouvelles Editions Debresse – Paris, 1961 –

Roman de 188 pages, divisé en 28 chapitres. Le livre commence par une introduction et se termine par un chapitre non numéroté sensé être « le mot de la fin » de l'auteur et non plus du narrateur.

« *Un ange était passé* » est le livre qui revisite *Habib* pour mettre en lumière les coins d'ombre. C'est le journal intime du héros Habib qu'un lecteur du roman a retrouvé et qu'il envoie à l'écrivain Paul Bellat pour l'informer de « *bien des choses qu'il ignore de la vie de ce Habib dont il parle dans son roman du même nom* ». Agréable à lire, écrit sur un ton de loin moins pontifiant que *Habib*, *Un ange...* en est la face cachée. L'auteur laisse libre cours à ses instincts et de façon primesautière, livre le « vrai portrait » d'un Habib dont le premier roman n'a pas vraiment rendu compte... on y voit un Habib collectionnant les aventures féminines et fréquentant des milieux peu

recommandables, hantés de personnages noirs liés à la pègre marseillaise ou parisienne. Le roman *Un ange...* épouse le schéma narratif de *Habib*, mais vu par une face cachée, une autre focalisation.

### 2.3.8 - **Les Yeux bleus et les Yeux noirs**

Nouvelles éditions Debresse – Paris, 1976 –

(Préface de Paul Dijoud, secrétaire d'Etat aux Dom Tom auprès du ministre de l'Intérieur)

(Préface de Norbert Condé, président du Rotary Club. Préface tirée de la Revue du Rotary de Sainte-Foy-la-Grande, 169° District, numéro de juin 1975)

Promis à la parution en 1955, puisqu'on retrouve ce titre dans la page « à paraître bientôt » dans « Cent ans d'Algérie » ce roman ne paraît qu'en 1976 avec la mention « Roman inédit » portée au dessous du titre. C'est un roman de 122 pages, découpé en 21 chapitres.

Contrairement à ce que l'on peut penser en lisant le titre, le texte n'est pas le prêchi-prêcha auquel on peut s'attendre sur la concorde des populations en Algérie... C'est une histoire qui tient plus de la farce ou de la comédie si l'on veut, qui fonctionne sur les ressorts traditionnels de ce genre littéraire : l'amour, l'humour, le quiproquo, la légèreté. Cela rappelle volontiers Molière ou Marivaux, avec des personnages pétillants caractérisés par l'humour tantôt, par la gravité tantôt.

Elle raconte le parcours d'enfants des deux communautés que la vie a réunis du fait qu'ils sont fils et filles de gros propriétaires fonciers dont les domaines sont voisins : le narrateur, sa cousine Mimi de l'Horte et Aïcha bent Ben Omar la fille du bachagha voisin. Amours

secrètes, jamais avouées et malentendus sont les moteurs du récit. Des personnages étrangers aux deux familles viennent rajouter du piquant à l'histoire. Le roman se termine sur un « happy end » que Bellat a titré « *Tout est bien* ».

## 2.4.0 - Nouvelles

### 2.4.1 - Contes et Nouvelles

La NEF de Paris Editions – Paris, 1960 –  
(Préface de José Germain)

Détail intéressant à relever, dans la préface on peut lire ceci : « *Ce talent souple et vaillant (celui de Paul Bellat. ndr), qui attaque la forteresse des obscurités chères à nos contemporains, nous console de beaucoup d'erreurs de l'ère dite existentialiste qui n'existe déjà plus.* » Clin d'œil à A. Camus qui nous donne une idée de l'opinion que s'en font Bellat et ses amis.

### 2.4.2 - Elle était trop belle

Cette nouvelle raconte l'histoire de l'abbé Miguel Garcia qui, « *après la guerre de 1870, au lendemain de la grande insurrection qui désola le Nord de l'Espagne* » vint officier dans un couvent du pays basque français. Le jeune espagnol avait un ascendant naturel sur son auditoire les jours de sermon et avait forcé l'admiration des religieux, religieuses et élèves cloîtrés dans le couvent. Il avait participé à cette

guerre et s'était rendu coupable de meurtres gratuits, notamment celui d'une jeune fille de 16 ans « *nue et frémissante* » dont la famille avait été massacrée par ses compagnons d'armes et qu'il aurait très bien pu épargner. Au lieu de cela, il l'a égorgée juste pour ne pas avoir à souffrir du terrible désir qu'elle éveillait en lui... Ce qui le tourmentait au plus haut point et le poussait à chercher à expier par n'importe quel moyen, quitte à essuyer le mépris de tous les gens autour de lui. L'une des élèves, la Soeur Sainte-Marthe, enveloppée dans un simple drap de lit, tomba un jour à ses genoux et lui demanda de l'égorger « *comme l'autre* ». Au lieu de s'estomper, le supplice ne fit que grandir et le jeune abbé finit par être envoyé dans une léproserie des Iles de la Sonde. Il contracta la lèpre. A son chevet, une jeune infirmière tentait de soulager ses peines... la soeur Sainte-Marthe.

#### 2.4.3 - La hija de « Bigotillos »

En français « *La fille du Moustachu* », le Bey Bouchelaghem, nom du Bey de Mascara qui régna aussi sur Oran. A son époque, les Espagnols avaient réussi à s'infiltrer très près d'Oran, la cernant en tenailles par l'Ouest par « Mazalquivir » Mers el Kébir et à l'Est par Canastel. Lors de la bataille pour la prise de ce dernier lieudit, Henri de Vesoul servant dans les armées espagnoles, découvre une fillette de deux ou trois ans abandonnée par les troupes maures en déroute. Il décide alors de la prendre sous sa protection pour en faire une chrétienne. Elle fut donc baptisée à l'église sous le nom de Marie Cyprienne Augustine et fut admise dans un pensionnat pour y recevoir

l'éducation qui fallait. Un jour, Henry de Vesoul lui demande si elle acceptait qu'il devînt son « papa », son père adoptif... « *Elle leva sur lui ses yeux de velours et avec, une adorable naïveté, lui répondit : est-ce qu'on peut épouser son père adoptif ?* » Le comte, trop jeune tuteur, ne poursuivit pas son projet d'adoption quand « *il vit s'épanouir ce bouton de rose avec cette rapidité et cette luxuriance des races méridionales.* » Après avoir pris conseil auprès de ses amis, il décida qu'il l'épouserait à ses seize ans. Entre temps, un traité de paix fut signé entre le Bey Bouchelaghem et le royaume espagnol. A une condition toutefois, qu'on lui rendît une petite fille que ses serviteurs avaient abandonnée lors d'une bataille à Canastel. Le vieux bey fut convié à se rendre à Oran et le hasard voulut qu'il le fît la veille des noces de Marie, devenue chrétienne. Sur le parvis de l'église, poussé par son aide de camp, un renégat à qui les troubles ont apporté fortune et respect des autres, le vieux bey poignarde sa fille parce que le comte refusait de la lui remettre. Les promis se marièrent quand même car Marie chuchota au comte de Vesoul « *je voudrais être ta femme avant de mourir.* »

#### 2.4.4 - Le devoir du père

C'est une nouvelle policière dont les actes se déroulent en France. Le narrateur, qui parle à la première personne, fait la rencontre d'une sympathique famille dans une station thermale, les Dupont, père et mère ainsi que leurs deux filles. Robert, leur unique garçon, fait des études de médecine à Toulouse. M. Dupont est docteur en droit mais aussi inspecteur de police. Les deux hommes se lient d'amitié et un



jour, une série inexplicable de meurtres défraient la chronique dans les hôpitaux de Toulouse. Dupont, bien qu'en congé, est prié par la hiérarchie de prendre l'affaire en main. Il découvre que le nom de son fils est lié à la sordide affaire. La presse a vite fait de s'en emparer. L'inspecteur Dupont dut se suicider, car son fils avait commis tous les meurtres « *de simples expériences biologiques* » confessa-t-il à son père. A l'origine, l'ambition, la cupidité mais aussi une vague relation avec une prostituée toulousaine issue d'une grande famille de la ville... Après la disparition du père, le fils dédia sa vie aux bonnes œuvres pour se faire pardonner ses forfaits.

#### 2.4.5 - Le troubadour aux neuf doigts

Un conte de chevalerie du moyen Age. La dame de Joviac, mariée à quatorze ans, veuve à quinze, est si belle qu'elle est nommée à présider la Grande Cour d'Amour de Montpellier. Nous sommes en 1253. Une joute courtoise doit réunir les plus fins poètes de la région. Celui qui remporte le concours se verra offrir de riches bijoux et le bonheur « *de baiser par sept fois la bouche rose de la Reine d'Amour* ». Le troubadour Belazun gagne le privilège promis et la cérémonie se compliqua car la Reine vacilla au moment du baiser... Dans un geste involontaire le malheureux blessa de son ongle la dame. Quand elle se remit de ses émotions que le troubadour eut son compte de baisers, elle lui ordonna de lui rapporter, fraîchement arraché, l'ongle coupable de sa blessure au bras. Le soir même, il lui fit parvenir son doigt dans un vase en or, avec un mot la priant d'accéder à sa demande sinon il se donnerait la mort à l'aube. Comme

elle ne lut le billet que tard dans la nuit, le troubadour s'était déjà pendu quand le cortège royal vint à son domicile... La Belle, par dépit, ne refusa plus rien aux troubadours qui voulaient lui témoigner de la tendresse.

Une autre fin toutefois est rapportée, qui veut que le pendu aurait retrouvé la vie tant la Reine de Beauté mit d'ardeur à le ranimer.

#### 2.4.6 - La conversion de Mahdou N'fouci

Mahdou N'fouci est un nègre originaire du Niger, arrivé tout petit en Algérie sur le dos de sa mère qui fuyait les marchands d'esclaves. En grandissant il est devenu une force de la nature, massif comme un roc, puissant comme un éléphant, il était porté toutefois sur l'anisette et le tabac. Comme ils n'arrivaient pas à avoir d'enfants avec sa toute menue femme Khadidja, ils décidèrent d'adopter un petit neveu. Le frère de Khadidja compte déjà une nombreuse descendance et sa femme lui donne des jumeaux tous les ans ou presque. En allant pour inscrire le garçon à la mairie, il lui vient à l'idée de le mettre au nom de Kaddour, un commerçant fortuné de la place. Las d'être pauvre, Mahdou décide qu'il sera marabout. Il fait ce qu'il faut pour en avoir l'apparence et cesse de battre sa femme et de boire. Un jour Khadidja ramène à la maison un pur sang qu'elle jure avoir acheté pour une bouchée de pain. A contrecœur Mahdou le rend à son propriétaire, donne à Khadidja la dégelée de sa vie et se remet à l'anisette. Il renonce à être marabout toute la journée, seulement le matin celq devrait suffire.

#### 2.4.7 - Enguerrand et Gisèle

L'histoire se déroule au Moyen Age, entre les 12ème et 13ème siècles. Enguerrand est un chevalier en détresse qui veut rejoindre son château natal, le Château de Ponthien, dans le Nord de la France où l'attendent son père le comte Halluin et sa sœur cadette Gisèle, fille d'une exceptionnelle beauté. Il rentre d'une campagne en Egypte sous les ordres du Roi Louis IX. En cours de lecture nous apprenons que le chevalier Enguerrand et Gisèle ignorent qu'ils ne sont pas issus des mêmes parents, eux qui se vouent une affection qui ressemble à de l'amour. Ils ont l'un pour l'autre un attrait coupable. La nuit des retrouvailles se passa dans une grande joie mais aussi une grande gêne. Le lendemain, le chevalier disparut dans les campagnes. Il se retira dans un couvent et on le crut mort. Gisèle, sa promise, ne pouvait se résoudre à ce coup du destin, elle entrepris donc d'aller le chercher. Elle se déguisa pour entrer dans le couvent et c'est là que les deux amants se découvrirent. Ils convolèrent en justes noces.

#### 2.4.8 - Une vengeance sous la terreur

C'est une histoire de chevalerie qui se déroule sous le règne de Napoléon III. Elle raconte l'amitié entre deux jeunes gens que séparait une grande différence d'âge : Henry de Lieuran et Georges de Lancry.

Le premier étant l'aîné, prit pour femme Alyette, une fille de quinze ans à peine mais de noble extraction. Les parents du petit Georges vinrent à mourir, aussi Henry décida-t-il de le prendre dans son manoir. Alyette et lui devinrent de grands amis, vus qu'ils avaient à peu près le même âge et jouaient à se courir après dans le grand parc. Henry en fut heureux, vu que sa jeune épouse avait un compagnon de jeu. En grandissant ils devinrent amants, bien qu'Alyette aimât passionnément son mari. Un jour, tous trois firent un voyage à Paris pendant la prise de la Bastille. Conviés par le Roi à rester à Paris, ils acceptèrent. Ils eurent droit à un somptueux château en plein cœur de la ville. Les amants redoublèrent de passion l'un pour l'autre et vécurent des jours heureux. Alyette tomba gravement malade et, sur son lit de mort, elle se confessa à son mari et lui promettre qu'il ne tuerait point son amant. Alors, pour se venger, il s'arrangea pour faire décapiter son traître de filleul par la justice et lui tendit un guet-apens pour ce faire. Rongé par le remord, il mourut pauvre car il avait distribué tous ces biens à des œuvres de charité.

#### 2.4.9 - Dix jours dans Mercure

Cette nouvelle de science fiction est en réalité une parodie politique. On devine bien qu'il s'agit d'une caricature d'un régime totalitaire. Difficile de dire cependant si allusion est faite au Reich, à l'ex-Urss ou la Chine. En même temps, cette nouvelle est une allégorie de l'Au-delà que Bellat rend avec un rien d'humour mais avec les catégories courantes Bien/Mal, Plaisir/Souffrance, Enfer/Paradis.

En guise d'introduction, l'auteur convoque quelques uns de ceux qui, dans leurs écrits, ont imaginé un voyage interstellaire : l'Arioste, le poète italien ; Jules Verne ; H. G. Wells...

*« Ceci dit, je vais vous conter mon petit voyage. Fut-il imaginaire ou réel ? Mon entourage essaie de me convaincre que j'ai fait une grippe avec fièvre et délire, qui m'a tenu huit jours couché, en proie aux ventouses et à la pénicilline. Mais je n'ai le souvenir d'aucun malaise, tandis que je revois tous les épisodes de ma randonnée transsidérale. » (p. 94)*

Il embarque donc dans un engin qui le transporte sur Mercure en quelques heures. Il atterrit dans un champ de betteraves à sucre. Le paysan qui le voit surgir, intrigué par l'intrusion, ne cache pas sa colère pour les dommages qu'il lui causés dans sa plantation. Le paysan invite tout de même le spationaute à sa table. Celui-ci pour se faire pardonner, lui offre un canif et un miroir à sa femme, dont la cuisine est succulente... Le voyageur s'informe de l'organisation sociale dans cette planète et il apprend, par exemple que les partis politiques vont des « *tempérés aux froids, jusqu'aux sombres, pénombrieux et clairs* ». Tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes car : « *Comme les lois constitutionnelles sont intangibles et qu'il est interdit, sous peine de mort, ou de les discuter ou d'en proposer de nouvelles, la paix n'est jamais troublée et les chambres se réunissent seulement pour banqueter et constater que tout va bien* » et leur Président, pour éviter tous les troubles, est une statue en bois que l'on vernit chaque année...

Comme ce monde est un cylindre bordé de deux grands fleuves océans, le voyageur est très curieux d'aller voir ce qui se passe sur

l'autre rive. Il prend donc son canot et part. Il découvre de l'autre côté un monde où il fait constamment nuit, où subsistent des esclaves. Un monde fait de prescriptions et d'interdits dont la transgression conduit le plus clair du temps à la mort. Les gens sont fouettés en public et torturés pour tout dépassement dûment constaté. Les accouplements et les naissances y sont sévèrement contrôlés. Sa devise est « *Liberté. Obéissance. Le travail ou la mort.* » Il est soumis à la question par le Suprême Conseil et, après avoir fait la preuve de ses pouvoirs étonnants (lire le temps sur une montre, écrire au stylo sur une feuille, tirer sur un animal avec un pistolet et le tuer...), il obtient l'indulgence du Conseil et sa vie est épargnée. Il est adopté et on lui permet de visiter le pays à sa guise.

Il s'en retourne alors d'où il était venu et prend, quelques jours après, la résolution de s'en aller visiter l'autre côté de la planète, celle où la lumière est intense. Il y découvre un peuple qui vit nu, baigné de lumière. Il quitte enfin Mercure. Sa femme lui dit que sa fièvre n'est pas tombée quinze jours durant. Dans sa poche pourtant, il découvre les fleurs que lui avait offert Miki, la fille du Roi des Mercuriens de la lumière...

## **2.5.0 - Théâtre**

### 2.5.1 - Les foggaras

Prix littéraire franco musulman du journal « L'Avenir »

Sur la brochure que j'ai retrouvée aux archives de la wilaya d'Oran, il est inscrit : scénario. Il en est de même dans le recueil (voir annexes dossier Livres). Bellat l'a effectivement écrit pour être porté à l'écran car les indications qu'il donne sont de type cinématographique...

Editions Roidot – Sidi Bel Abbès – 1948

Personnages principaux :

- Ahmed Ould Chibani, 17 ans, « fils de l'Agha et des aghas du Sud »
- Rose Bordas, 16 ans, fille de géologue.
- Chibani, père d'Ahmed, gros propriétaire foncier.
- Macquot, financier dans la société où travaille le géologue Bordas.
- Bordas, géologue et père de Rose.

Bordas effectue des recherches géologiques pour le compte de sa société dans la région de Béchar, aux abords des propriétés de l'Agha Chibani. Un soir après dîner, Bordas, sa fille Rose et son financier Macquot prennent le café à la terrasse de leur hôtel, ils entendent au loin dans la palmeraie, le son d'une flûte qui les émerveille. Rose s'enfonce dans la palmeraie pour savoir qui joue si bien. Elle découvre Ahmed, fils du maître des lieux. Elle est bientôt rejointe par son père et Macquot et les présentations sont faites. Le lendemain l'Agha les reçoit chez lui et une amitié naît entre les deux familles. Macquot, usurier à ses moments perdus, volontiers intrigant car lié aux services secrets, connaît l'Agha et a déjà eu à traiter avec lui. Dans un aparté, il le supplie de tout faire pour que Bordas quitte les lieux car ses recherches s'étant avérées prometteuses, il souhaiterait arranger les choses de façon à en profiter davantage...

Peu de temps après, l'ensemble des personnages se retrouvent à Ain-el-Turck, dans la banlieue d'Oran, pour quelques semaines en bord de mer et c'est là que Rose disparaît, enlevée par un certain Boubeker, un puissant vieillard « d'apparence vénérable », vivant

dans le sud lui aussi, à Figuiq plus précisément. L'enlèvement est réalisé avec la complicité de Macquot pour amener Bordas à déclarer nulles les recherches qu'il mène, car on sait maintenant qu'il a découvert des gisements d'or, d'uranium et de pétrole...

Entre-temps, Rose arrive à fausser compagnie à ses deux gardiennes, deux jeunes négresses, esclaves de Boubeker. Une course poursuite s'engage dans les « Foggara ». C'est dans ces canalisations qui acheminent les eaux souterraines et les distribuent dans l'oasis, qu'Ahmed et Lila, accourus tous deux au secours de Rose, la rencontrent. Ahmed est blessé à l'arme à feu, car en se jetant vaillamment devant elle, il a pris la balle que l'on destinait à Rose. Et les assaillants, s'étant rendus compte qu'ils avaient affaire à un « chérif » (de noble extraction), se retirent sans demander leur reste. S'ensuivent alors quelques rebondissements qui orientent l'histoire clairement vers le complot d'une vague « nation ennemie » contre les intérêts français en Afrique du Nord. On n'en saura pas plus. Macquot est tué dans le désert et Bordas arrive à réaliser ses projets : le pétrole jaillit enfin du côté de Béni Ounif...

Le film se termine par une promesse de mariage de Rose et Ahmed « à la cathédrale et à la mairie d'Oran ».

### 2.5.2 - Iphigénie en short

Opérette

Editions Regain – Monte Carlo – Monaco, 1955 –

C'est un Opéra bouffe en un acte et deux tableaux.



Le livret est de Paul Bellat, la musique de Raoul de Galland.

C'est une parodie de la tragédie d'Euripide qui raconte l'histoire d'Iphigénie, fille aînée d'Agamemnon et Clytemnestre condamnée par les dieux, Artémis déesse de la chasse notamment, à être sacrifiée pour que les vents tournent à l'avantage de la flotte des Grecs qui s'apprêtaient à aller assiéger Troie. Il n'en fut rien car elle est sauvée par Diane. Iphigénie ne sera pas sacrifiée, comme il est dit dans la légende, puisqu'elle a été remplacée au dernier moment sur l'autel par une biche.

Paul Bellat y a introduit un ballet avec danseuse étoile et danseurs travestis.

### 2.5.3 - Algériana

Pièce en cinq actes.

Prix littéraire franco musulman du journal « L'Avenir ».

Personnages principaux :

- Paulette et Jean Ardan
- Macquot
- L'Agha

Cette pièce est la réécriture du scénario « Les Foggaras » pour le théâtre, ou peut-être est-ce l'inverse. Il reste que les personnages principaux des Foggaras sont bel et bien présents dans la pièce avec quelques changements toutefois. Mais l'intrigue autour d'enjeux économiques dans le sud algérien est la même.

Les traits du personnage crapuleux, Macquot en l'occurrence, sont plus appuyés. Bellat lui prête des comportements encore plus ignobles

que dans le scénario. Si dans ce dernier, pour faire main basse sur des dossiers « prometteurs », il tue l'ex-femme de Chibani - et néanmoins honorable correspondante d'un vague deuxième bureau - en simulant un accident de voiture ; dans la pièce il pleure sa femme, morte elle aussi dans un accident de voiture, en rédigeant la lettre aux assurances pour toucher le capital avant même qu'elle ne soit mise en bière... On saura à la fin qu'il a tout organisé en vérité et que l'accident n'en était pas un.

La pièce s'achève sur la mort de Macquot. Il est abattu d'un coup de feu par l'Agha qui l'accuse d'avoir cherché à « ruiner le peuple travailleur d'Algérie, colons et indigènes compris » en trichant sur les actions de cette fameuse compagnie du sud.

Le titre Algériana pourrait peut-être trouver quelque explication par ce geste de l'Agha : Algériana, à l'Algérienne. Un règlement de compte sans police, sans procès en plein désert, pour mettre de l'ordre dans les affaires et empêcher les margoulines de la trempe de Macquot de casser les rêves des bâtisseurs...

## **2.6 - Scénarios**

### 2.6.1 - L'ensorceleuse

Essai cinématographique.

Grand Prix Littéraire de la Ville d'Alger

Le copyright est de Paul Bellat, c'est donc un samizdat.

Un exergue est porté sur la brochure :

« *L'ensorceleuse n'est pas une femme, c'est la Terre d'Algérie* » P.B.

C'est un scénario cinématographique classique. Il comporte les personnages, les repérages d'usage, les plans et les dialogues. Un seul personnage « du terroir » dans le film, il est Kabyle, il s'appelle Ahmed et il est muet (le détail est spécifié dans le texte). Les lieux retenus pour le tournage sont fixés dans le Djurdjura en Kabylie et la ville de Laghouat.

## **2.7.0 – Contes.**

### 2.7.1 – Un conte manuscrit inédit :

#### *Bouton d'Or ou Les Fées de la rivière.*

Écrit sans ratures dans ce qui ressemble à un cahier d'écolier, le manuscrit date de 1948-49. Le conte est daté avec la mention « Aïn el Turck 1948 » (une bourgade côtière à 10 km à l'ouest d'Oran) barrée au stylo noir. Le conte *Bouton d'Or ou Les Fées de la Rivière* est suivi de deux poèmes « *Là Bas* » et « *Sallanches* » suivis de la mention « Sallanches Août 1949 ». Le conte est dédié à Guy Bellat, petit-fils de Paul. Sur la couverture on peut lire : Cahier appartenant Paul Bellat. Le nom de Claude (le fils) initialement écrit est barré lui aussi.

C'est l'histoire de deux enfants, Lili, une petite fille de dix ans et Toto un petit garçon de huit, qui vivent dans une jolie petite maison à côté de laquelle coule une rivière. Madame la rivière est leur terrain de jeu favori. Durant la belle saison, ils n'en quittent pas les abords.

Parfois, des petites fées aux ailes fines et transparentes, aux couleurs bleues, roses et dorées voltigeaient autour d'eux allant de fleur en fleur. Un jour l'une d'elles s'approcha de Lili jusqu'à la toucher et Lili l'appela : Petite fée ! Petite fée ! La fée lui répondit et la conversation se fit entre les enfants et la fée Bouton d'or. Elle leur offrit de faire chacun un vœu qu'elle réaliserait pour eux.

Après bien des hésitations, les enfants pensant faire le bonheur des plus malheureux parmi les gens de leur entourage décidèrent : que madame Gervaise devînt riche et que le père Dominique eût tout le vin qu'il voulait. Ainsi le lendemain, la mère Gervaise devint la Marquise de Briquenpierre et tyrannisait son personnel du matin au soir. Ses enfants, bouffis de graisse et de vanité méprisaient et rudoyaient les pauvres. Le père Dominique quant à lui, succombera plus tard à une congestion causée par l'abus d'alcool.

On pourrait tirer de cette histoire une foule de moralités, une seule est la plus utile : il ne faut mettre une puissante illimitée aux mains de personne, car, en s'en servant dans les meilleures intentions du monde, on déchaîne la plupart du temps des catastrophes. La seconde, c'est que la Providence sait mieux que nous ce qui est nécessaire à notre bonheur...

### **2.8.0 – Une abondante production journalistique**

**P**aul Bellat, alias *Paul du Rocher* - du nom de la propriété cossue qu'il occupe non loin de la ville de Bel Abbès sur la route d'Oran -

est le journaliste que n'importe quel rédacteur en chef d'un journal (régional en l'occurrence) rêverait d'avoir dans son équipe. Il ne rechigne pas à la tâche et produit avec aisance sur n'importe quel sujet. En feuilletant les quelques périodiques où il a écrit, il m'est souvent arrivé de tomber sur des numéros signés par lui « de pied en cape », si l'on peut dire. Il donne ce qui ressemble à un éditorial, puis un papier d'information sur un sujet quelconque, parfois aussi inattendu que la mode féminine ou les canons de la beauté chez ces dames et boucle la page avec une analyse économique ! Ce qui pour un patron de journal est une aubaine s'il arrive à tomber « en panne de matière ». Mais il faut tout de même préciser que ce patron, pour Paul Bellat en l'occurrence, ne peut être que franchement de droite, et même très à droite. Car pareille plume, capable de tant d'écrits à la commande, peut aisément s'avérer encombrante et entraîner la petite publication locale sur des questions trop lourdes pour ses frêles épaules...

Paul Bellat a aussi bien écrit pour les journaux de Bel Abbès que ceux d'Oran. En cherchant dans les uns et les autres, on constate que le gros de sa production est allé aux hebdomadaires de sa ville natale. Vu d'aujourd'hui, je ne peux que m'étonner de cela, car cet écrivain, grand colon, homme du monde, Délégué financier on ne peut plus proche des centres de décision, fervent militant des grandes causes coloniales aurait pu et légitimement dû chercher à se faire publier tout logiquement dans les grandes éditions nationales pour asseoir sa notoriété. Il n'en fut rien. Ecrire dans sa « feuille de chou » locale n'avait rien de dégradant pour un homme son ambition, de son étoffe. Ce qui actuellement n'est même pas pensable pour des gens de son rang... Tous les « bien pensants, les bien assis » de nos jours se bousculent au portillon des éditions nationales simplement pour voir leur nom imprimé au bas de la page... La chose est assez singulière

pour être soulignée ici. Il le fait même avec beaucoup de zèle et de sérieux, témoins en sont ces quelque 300 articles sélectionnés pour la période allant de 1935 à 1956 dans les seuls « Bel Abbès Journal » et « Tribune de Bel Abbès »<sup>1</sup>. Le fait est que sa ville revêtait pour lui une importance capitale et nulle autre bourgade n'aurait fait le poids devant Son Sidi Bel Abbès. Dans l'un de ses articles, publié le 17 juin 1950 dans « La Dépêche Oranaise » à l'occasion d'une élection municipale, il disait :

*« Si les destinées d'une vague bourgade du Finistère ou de l'Ain n'ont qu'une importance relative, celles de Sidi Bel-Abbès sont d'un tout autre poids et l'exemple d'un ressaisissement chez nous peut avoir d'immenses conséquences. Non seulement à cause du chiffre de notre population, mais parce que nous sommes une cité phare, une cité exemplaire... »* Annexes – La Dépêche Oranaise, 1947-1950 – N°7.

La rencontre de Bellat avec la presse ne s'est pas faite sur le ressort politique dans un premier temps. C'est dans la poésie qu'il a fait ses premiers pas dans le monde de l'édition. A en croire un article daté du milieu de l'année 1950, dans l'hebdomadaire « Le Bel Abbès Journal » relatant une de ses causeries culturelles, Bellat aurait commencé à écrire vers 1925 dans « *Revue Oran Littéraire, Artistique, Mondain, Sportif* ». J'ai eu la possibilité de feuilleter la revue et manque de chance, certaines pages ont été arrachées par des mains indécrites. Si cela se trouve, c'est bien là que se cachaient les premiers poèmes de Bellat. Il me fut donc impossible de vérifier l'information. Dans ce même article, il confie :

---

<sup>1</sup> Veuillez trouver en annexe des extraits d'un article de M. Hani Abdelkader, enseignant à l'université de Sidi Bel-Abbès, qu'il consacre à la presse régionale de sa ville durant la période coloniale.

*« Je garde à cette publication un affectueux souvenir, c'est là que j'ai publié mes premiers vers. Oh ! bien discrètement, car j'étais fort timide et il fallut me forcer la main pour que j'acceptasse enfin de signer mes petits travaux »* Annexes - Le Bel Abbès Journal - Articles choisis - 1935-1950 - N° 32.

Le journaliste prolifique finit donc par rencontrer l'homme politique et l'écrivain. Les choses iront logiquement vers une production tous azimuts. Bellat n'a laissé aucune rubrique sans l'avoir explorée. Notes de voyages (principalement lors de ses déplacements privés en France et en Suisse), couverture d'expositions de peinture, critiques de livres, analyses ou prises de positions politiques et économiques, pamphlets, poésie, théâtre, contes, nouvelles et romans en feuilletons, articles sur divers sujets de culture générale dont un certain nombre y compris sur des auteurs et penseurs arabes, commentaires philosophiques sur des courants de pensée, articles liés à la foi... La palette est large et Bellat aura donc tout essayé.

Il est pourtant un nombre appréciable de papiers consacrés à sa « croisade » politique contre le marxisme et les courants qui s'en sont réclamés ou rapprochés. Les journaux furent pour lui une tribune politique imprenable. Il en usa et abusa à l'envi. Certains de ces articles sont durs et montrent bien le « côté obscur » d'un auteur qui a souvent cherché à envelopper ses écrits romanesques dans un « angélisme bien chrétien ».

Justement à propos de cette production romanesque, il est à signaler que de nombreuses nouvelles furent d'abord publiées sous forme de feuilletons dans la presse bel-abbésienne. Un seul roman

toutefois le fut : « *Un Drame à Oran* »<sup>1</sup>. Que je sache, il a aussi publié certains de ses écrits uniquement dans la presse, à l'exemple de « fantaisies littéraires » qu'il a appelé *Sketches dramatiques* comme « La chaîne »<sup>2</sup>. Il en va de même pour certains contes ou pièces théâtrales comme « Les derniers enfants »<sup>3</sup> ou « Ce qui divise »<sup>4</sup>. Dans cette partie du travail, je me suis attaché à mettre en lumière, en me contentant de la matière que les archives m'ont permis de trouver, le plus significatif de la production journalistique de Bellat. Les titres dans lesquels il a le plus écrit sont énumérés plus bas. Le classement par publication n'est pas pertinent dans la mesure où peu ou prou les lignes éditoriales se ressemblent à s'y méprendre : tendance droite dure, franquiste et vichyste le moment venu, anticommuniste viscéral, populiste à souhait... Si dans le menu des annexes et autres notes j'ai opté pour un classement par genre, dans le chapitre présent je fais une rapide présentation de ce qu'ont été les genres d'articles que Bellat a abordés.

### 2.8.1 – Les années de la fièvre fasciste

« *La Tribune de Bel Abbès* » et « *Le Bel Abbès Journal* » pour sa ville natale, « *Oran Matin* » et « *La Dépêche Oranaise* » sont les quatre titres où l'on peut découvrir l'essentiel de la production

---

<sup>1</sup> Veuillez trouver en annexes au dossier « Romans de P. Bellat publiés dans la presse » n°78.

<sup>2</sup> Voir annexes : « Théâtre de Bellat publié dans la presse », n°30 et 32.

<sup>3</sup> Voir annexes, idem n° 21 et 30.

<sup>4</sup> Voir annexes, idem, n° 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28.



journalistique de Bellat. Ceux ayant paru avant les années 30, s'il y en a, ne sont plus consultables matériellement du fait de la dégradation très sérieuse des volumes compilés des journaux de l'époque. Le papier a jauni, séché, s'est effrité pour l'essentiel : les volumes manquent tomber en morceaux à chaque fois qu'on les touche. Inutile d'insister donc.

C'est donc à partir de 1933 que l'on peut lire dans les journaux cités plus haut les articles de presse d'un Bellat qui a pris ses marques dans la vie politique, dans l'ombre de son père d'abord, alors maire de Bel Abbès depuis 4 ans. Lucien Bellat est un fervent militant de « *l'Union Latine* », et du « *Rassemblement National d'Action Sociale* » (aussi dénommé *antimarxiste*) où précisément le jeune Paul se fait les dents : il est le tout jeune président de l'Union Latine de Sidi Bel Abbès. Avec le soutien empressé de l'Abbé Lambert, maire *national* d'Oran et néanmoins franquiste enthousiaste, les Bellat organisent la vie des institutions bel-abbésiennes dont ils ont le contrôle total, autour de ces mouvances d'extrême droite qui ont préfiguré le PPF<sup>1</sup>. L'ambiance est à la guerre de toutes les façons et les enjeux dépassent, cela va sans dire, le simple cadre de la commune de Bel Abbès. Dans les articles d'Oran Matin sélectionnés en annexe, vous trouverez un nombre non négligeable d'articles consacrés à la solidarité agissante pour les trois pays européens les plus engagés sur la voie dure du fascisme : Espagne, Allemagne et Italie et bien sûr, un peu plus tard le régime de Vichy<sup>2</sup>. Pour éviter toute confusion, tout quiproquo, le jeune Bellat affiche sa photo en gros plan aux côtés

---

<sup>1</sup> Cf. le dossier en annexe « Articles écrits sur Paul Bellat » - Oran Matin 1936-1939 – 1 – dans lequel on retrouve la copie d'une annonce pour un meeting du Rassemblement National d'Action Sociale. Pour appuyer l'action des maires idéologiquement proches d'eux, Lucien Bellat et l'Abbé Lambert animaient la toute acquise fédération des maires d'Oranie, dont Lucien Bellat assurait la vice-présidence.

<sup>2</sup> Cf. dossier « Articles écrits sur Paul Bellat ».

d'une motion de soutien au général Franco sous forme d'un « *Manifeste en faveur d'une Espagne Nationale* ». Nombreux sont les articles consacrés à la question espagnole. Tous expriment le soutien indéfectible des Nationaux à la Phalange et au franquisme.

Cette période englobe une partie significative de la vie de Paul Bellat : celle où il débuta dans l'écriture et dans la politique. Il a fallu que ces premiers pas coïncident avec la flambée brune : il était du nombre et cela l'a poursuivi tout le reste du temps. Au même moment où il signait d'innombrables papiers en faveur de Franco, Mussolini et Hitler, il ne tartissait pas d'éloges pour la Légion. Ces articles de journaux finiront par donner un roman et une pièce de théâtre plus tard dédiés à cette Légion si chère à ses yeux. Les Colons quant à eux, auxquels il a consacré bien des articles, auront droit eux aussi à une place de choix dans sa création littéraire... Sa pièce « Algériana » pour ne citer qu'elle, en est l'illustration. Bien évidemment, à chaque fois que l'occasion se présentait, il donnait quelque chose sur la foi, l'Eglise ou l'Islam.<sup>1</sup>

Cette période coïncide avec son élection aux Délégations financières. Bellat est un personnage politique qui ne néglige pas de se donner de la voix à travers la presse et par la même occasion organiser la communication pour le compte de son camp idéologique. A part les quelques « poèmes » laudatifs dédiés à quelque quidam de

---

<sup>1</sup> Dans « Les Entretiens » (p.17-18) Emmanuel Roblès, natif d'Oran, précise : "...Cette division géographique et ethnique entraînait des dissensions raciales qui ont persisté jusqu'à l'indépendance de l'Algérie. Dans ces années, vers 1925-1930, les Juifs surtout subissaient une agression permanente et il me suffira de dire que bien avant l'hitlérisme, un quotidien du soir, le Petit Oranais, portait en exergue la croix gammée... La municipalité était aux mains d'une sorte de gang antisémite dont le parti s'intitulait "Union latine". Les autochtones, étant sujets français et non citoyens, n'avaient pas le droit de vote. Politiquement, ils n'existaient pas. "L'Union Latine" ne s'intéressait à eux qu'en période électorale pour les exciter contre les Israélites. En revanche, ceux-ci avaient accédé à la citoyenneté française par le décret Crémieux. Ils formaient une minorité ouverte aux idées nouvelles et non dans le seul domaine politique. "L'Union Latine" qui devait devenir plus tard pro-franquiste et pronazie se faisait réélire à chaque occasion sur un programme raciste qui excluait en particulier les Juifs de tous les emplois municipaux, multipliait à leur égard les tracasseries bureaucratiques, sans compter d'odieuses humiliations."

son parti, et dont il a le secret, le reste de sa production se résume en des articles de propagande *nationale*. De bonne foi sans doute, il n'y a aucun sujet qu'il approche sans y mettre de sa verve de droite dure.

Comme nous le verrons plus loin, il a fallu attendre la fin de la Seconde guerre mondiale pour que Bellat, vaincu, se tourne vers une carrière littéraire « plus sérieuse ». Il en avait fini avec les brûlots musclés, les harangues exaltées. Ses écrits journalistiques s'orientèrent vers « le tout venant » et non plus les papiers de politique. Il en est de même pour l'essentiel de son théâtre et sa poésie la plus achevée, celle où il n'a pas cherché à chanter les louanges de quelque ami politique ou célébrité.

## 2.9 – Les années d'après la Guerre d'Algérie

Peu d'éléments ont filtré sur cette partie de sa vie. Nous ne pouvons que nous rapporter à ces informations données de façon éparpillées dans quelques coupures de presse ici et là. Quelques unes sont portées dans le dossier « Divers » en annexe<sup>1</sup>. Bellat s'est occupé comme il a pu, ayant été contraint à l'exil dans son nouveau pays d'adoption, la France. Sa notoriété d'antan n'est plus qu'un souvenir et il n'était plus question de se comporter comme il le faisait sur ses terres bel-abbésiennes. Il s'agissait d'une vie nouvelle avec de nouvelles gens et de nouvelles habitudes. L'homme a vieilli, il est usé

---

<sup>1</sup> Cf. le dossier « Articles écrits sur P. Bellat » aux références : PB21, PB25, PB26.

par le malheur qui l'a frappé dans ce qu'il a de plus précieux : sa grande vie à Bel Abbès. Il a passé deux bonnes années à batailler pour sauver un tant soit peu les biens que les quatre générations Bellat avaient accumulées avant que le grand chambardement ne se produise. D'avocats en démarches de toutes sortes, de recommandations en supplications, ses efforts furent vains. Il désespéra de gagner quoi que ce fût. Si l'on en croit la biographie de Bernard Renaud, parue aux Editions Commode (Marseille-1996), il revint en 1982 à Bel Abbès « dans un cadre un peu plus convivial » : il fut reçu par le wali de l'époque, ce qui n'est pas peu de choses. Etre reçu à déjeuner par le wali n'arrive pas au commun des Algériens. Il fut traité comme une personnalité à part, sans doute sous la pression d'anciens Bel Abbésiens, amis influents qui ont pu convaincre le wali de lui concéder cette faveur. Pour se donner plus d'allure, il est allé à ce repas accompagné de son petit-fils Guy, pour bien lui montrer combien les Algériens lui témoignaient de respect et d'affection... Cette visite avait fait naître chez lui bien des illusions. Il en revint définitivement peu de temps après, sachant que le dossier était clos.

A Bordeaux, il vit désormais dans une maison de retraite... Bellat continue d'écrire toutefois comme on peut le voir dans la bibliographie mentionnée ci-dessus. Je crois cependant deviner que certaines de ces publications ne sont que des rééditions. Les ouvrages cités dans la bibliographie pour sa période post-indépendance figurent sur les tablettes de la Bibliothèque Nationale de France dont le fonds est consultable sur Internet.

Voici ce que donne une récente consultation du fonds de la BNF, sans autre précision que des dates dont j'ignore à quoi elles correspondent. Beaucoup des titres donnés figurent depuis des lustres dans la bibliographie existante :

*Les yeux bleus, les yeux noirs* – roman – 1976

*Causerie et conférences* – 1997

*Dires d'amour et de peine* – 1997

*Rêves étoilés* – 1998

*Au long d'une vie de poète* – 1998

*Manuela* – 1998

*Dix jours sur Mars* – 1998

*Drame à Hollywood* – 1998

*Famille, je vous aime* – 1998

*Cent ans d'Algérie* – 1999

*Contes de mon village* – 1999

*Iphigénie en short* – 1999

*Tryptique* – 1999

*Il a été crucifié, drame en 4 parties* – 2000

Dans les quelques articles qui parlent de lui, ainsi que les lettres que je joints en annexe, évoquent « l'action sociale » de Bellat en France. On y met l'action sur les cours d'alphabétisation qu'il a dispensés durant une quinzaine d'années à des travailleurs immigrés, pour la plupart maghrébins. Il en fait lui-même un sujet de fierté l'évoque à chaque fois qu'il a pu le faire dans ses correspondances avec des gens de tous horizons. Nous n'avons pas jugé utile de reproduire les lettres que l'on nous a proposées, car de l'avis de ces mêmes personnes, Bellat écrivait « pour un oui pour un non » et se répétait inlassablement, même si sa générosité de cœur ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Son activité littéraire en France n'a certes pas été aussi dense, mais il n'empêche que pour un certain nombre d'ouvrages et sans doute pour « le reste de sa carrière », Bellat a reçu des distinctions. Au vu de son passé, il est plus probable que dans sa retraite dans le sud-ouest français, Paul Bellat ait été entouré de la sollicitude des anciens pieds-noirs qui se souviennent encore de qui a été ce monsieur et ont donc organisé pour lui un élan de solidarité pour qu'il ne sombre pas « comme ça » dans l'oubli. Il a donc reçu, à ce titre on peut le supposer, des médailles et des prix pour sa production à titre « pour l'ensemble de sa carrière ».

### 2.9.1 – Ce qu'on dit de lui dans la presse...

Paul Bellat a eu les faveurs de la presse et cela ne pouvait que le servir. En cherchant dans les journaux, on trouve quelques articles qui lui sont consacrés de façon naturelle, pourrait-on dire, tant ils informent le lecteur de quelque chose de précis le concernant, principalement dans son activité publique. La recherche que nous avons entreprise cependant s'est soldée par bien un maigre butin : seulement deux articles de critique littéraire. L'un sur « Algéria », très sommaire du reste et truffé de digressions, et l'autre sur « Un vieux m'a dit »<sup>1</sup>. Un autre article existe, signé Mme Maraval-Berthoin, présidente de l'Association amicale des Artistes Africains (AAAA), qui est en fait sa prise de parole lors de la remise d'une décoration à

---

<sup>1</sup> Veuillez vous référer en annexe au dossier « Articles écrits sur P. Bellat ».

Bellat, lorsqu'il fut fait Chevalier de Légion d'Honneur. Tout le reste porte sur Bellat le politicien.

Toutefois, comme l'essentiel de ces articles a été retrouvé dans les journaux où il a le plus écrit, cela jette un sérieux doute sur leur bien fondé. Il est facile en effet d'imaginer, du moment qu'ils sont tous élogieux, que ces articles sont « téléphonés » comme il se dit dans la profession. Au-delà de la complaisance, il y a tout simplement de la manipulation. Une lecture rapide de quelques uns d'entre eux, renseigne sur la question. Au hasard, nous pourrions citer l'exemple de cet entretien fait au pied levé avec un Paul Bellat fraîchement revenu d'Alger où « il a eu à défendre les intérêts de sa ville en tant que délégué financier ». Il passait ainsi « par hasard » à la rédaction et fut cueilli par un journaliste perspicace qui n'a pas manqué de lui « tirer les vers du nez » sur l'objet de sa mission dans la capitale. Un papier identique a paru dans le même journal, le très à droite *Oran Matin*, à l'occasion d'un voyage en Métropole. L'article entamait de cette façon le compte rendu du voyage avec, vous allez le noter, cette allusion toute sympathique au Caudillo (le guide) franquiste qu'il affectionne tant :

*« En coup de vent et dans l'antichambre du Caudillo d' « Oran Matin », un hasard heureux nous a permis d'apercevoir la silhouette juvénile et toujours élégante du sympathique délégué financier de Sidi Bel Abbès, l'ami Paul Bellat. Occasion unique d' « accrocher » une interview et que, métier oblige, nous n'avons eu garde de rater...*

*Très aimablement d'ailleurs, comme à l'accoutumée, le Président des Unions Latines de Bel Abbès s'y est prêté. »*

Oran Matin – 17 mai 1938

Inutile de rappeler que Bellat est un correspondant assidu de ce journal et que « l'effet de surprise » et de l'à-propos que le journaliste veut mettre en avant ne saurait être autre chose que pure mise en scène. Bellat a toujours eu besoin de ce « matelas » médiatique, vu la multitude d'activités sociales qui sont les siennes. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire les quelques articles des dossiers en annexe. Cela l'a autant servi que desservi.

Desservi dans le sens où l'on ne perd pas de vue le fait qu'il fut superbement ignoré des écrivains de sa génération et même des journaux autres que ceux qui lui étaient acquis, quand il s'agissait d'annoncer la parution de ses romans par exemple, de commenter ses pièces au moment de leur création, principalement au théâtre de Bel Abbès. Curieux tout de même de ne retrouver aucune de trace de ce genre dans les revues littéraires de l'époque ni même dans les maigres colonnes et rubriques réservées aux livres dans les grands tirages... Dans les journaux réputés ennemis de Bellat, ceux de tendance « Front Pop », comme « *Oran Républicain* », nous avons bien cherché des articles le mettant en cause : nous n'avons rien trouvé. Soit on l'ignorait superbement, soit nous n'avons pas eu la main heureuse. Nous penchons plutôt vers la seconde éventualité. Car un Bellat ne pouvait pas laisser indifférent. Les articles qu'il publiait étaient autant de perches tendues à qui voulait s'en saisir. La ficelle était trop grosse pour n'en pas profiter... Il y a aussi le fait que sa fulgurante ascension dans le monde politique ne fut pas irréprochable lion s'en faut. Il est évident que les quelques articles qui parlent de lui, à l'occasion des élections aux Délégations financières par exemple, laissent entendre que bien des irrégularités ont émaillé le cours des événements et qu'il a bénéficié du soutien sans réserve, sinon de la complicité de son parti pour passer en force...



Servi dans le sens où son ascension politique s'est largement appuyée, et cela n'a rien d'original, sur la pression médiatique qu'il a pu savamment et abondamment orchestrer autour de sa personne. Pour s'en persuader, on peut s'en référer aux articles qui ne sont pas de lui où l'on retrouve sa photo en bonne place, lui le Bellat, deuxième du nom, signataire aux côtés d'un Abbé Lambert pour un manifeste de soutien au Général Franco<sup>1</sup>. Il est à noter ces phrases qui méritent vraiment d'être relevées, telle celle-ci sur le « Généralissime » signées de la main de l'Abbé Lambert, maître à penser de Paul Bellat :

*« Je ne vous cacherai pas que devant cet homme qui respire avant tout essentiellement la bonté, devant cet homme qui a toutes les apparences d'un brave père de famille, qui n'a rien d'un homme aux allures coupantes, d'un ambitieux, qui laisse au contraire une impression de calme, de sérénité, d'intelligence posée, réfléchie, j'ai été ému. Je lui ai dit combien les Nationaux d'Oran et d'Oranie l'aimaient, je lui ai dit combien il était aimé ici par tous les jeunes (...) Je lui ai dit cela et pendant que je lui parlais, ses yeux se gonflaient, on sentait combien il était touché et puis, il m'a parlé. »*

Cf. en annexe Oran Matin 1936-1939, n° 32.

Le plus clair des articles concernant Paul Bellat portent sur la facette politique du personnage. Bien évidemment, il peut difficilement en être autrement car c'est bien de côté que l'on pouvait l'appréhender avec facilité. Si ces détracteurs naturels ne furent pas « généreux » en la matière, ceux de son camp l'ont littéralement couvert de fleurs. Dans le dossier « *Articles écrits sur P. Bellat* » en annexe, on peut aisément s'en rendre compte. Il est cependant facile d'imaginer que ces papiers furent écrits sur commande, ou plus

---

<sup>1</sup> Voir le dossier « Articles écrits sur P. Bellat, Oran Matin, n° 32 et 33.

simplement dit, cousus de fil blanc. Les journaux, de droite comme de gauche, ne s'encombrent pas souvent de scrupules quand il faut donner un coup de main à un candidat ami à une élection. Bellat profita grandement des largesses des « confrères » à son égard. Le plus caricatural d'entre tous pourrait très bien être ce papier relatant le « *Retour de France de Paul Bellat, Délégué financier de Sidi Bel Abbès* »<sup>1</sup>. Le journaliste se livre à un exercice de haut vol où il simule la rencontre imprévue avec le tonitruant délégué qui est allé chercher en Métropole de quoi faire avancer les choses en Algérie... Paul Bellat se prête à l'exercice, joue le jeu de l'ami du journal qui passait par hasard et donne libre cours à son discours habituel sur la gestion humaniste de la colonie.

La seule critique d'une œuvre de Bellat que nous avons pu retrouver se trouve dans le Bel Abbès Journal. Il s'agit d'un article sur une pièce de théâtre « *Algériana* »<sup>2</sup> daté de novembre 1947, signé Joseph Bérard. Il s'agit d'une critique théâtrale dans laquelle le journaliste ne fait en vérité que reprendre les thèmes abordés par la pièce avec toutefois une comparaison avec un roman « *Leïla* » de Djamila Debbèche. L'auteur salue la franchise de Debbèche au sujet de « *l'impossibilité pour une jeune musulmane d'épouser un Européen aussi brillant qu'elle* » et exprime vœu qu'un Bellat en fasse autant. Il le fera plus tard, non pas dans une pièce, mais dans son roman *Habib*.

---

<sup>1</sup> Voir en annexe dans le dossier cité n°18.

<sup>2</sup> Voir n°25 et 26 dans le dossier cité.

### 2.9.2 – Le délégué financier Bellat

Marchant sur les traces de son père, lui-même candidat malheureux aux élections pour ces Délégations financières le 18 avril 1920, dans la 7<sup>e</sup> circonscription, « non colon »<sup>1</sup>, Paul réussira 13 ans plus tard à décrocher ce poste tant convoité de député avant la lettre. Nous avons rapporté plus haut les fortes suspicions qui ont pesé sur les conditions de son élection. Qu'importe cependant, c'est l'heure de gloire pour Paul, une consécration pour les Bellat et la tendance de façon générale. Le lobby des viticulteurs accède avec lui aux sommets vertigineux du pouvoir central. Dans les minutes disponibles aux archives de la wilaya d'Oran, j'ai pu retrouver quelques unes de ses interventions. Elles figurent dans le dossier « Documents Bellat » en annexe. Le siège des Délégations se trouvant naturellement à Alger, Bellat découvre avec sa nomination les arcanes du pouvoir, le vrai, celui de la capitale. De façon périodique, et sans doute pour les intérêts de la tendance, il porte à la connaissance du grand public le contenu des débats par le moyen des journaux qui lui sont acquis. Façon populiste, comme il l'est, de mettre la pression sur les décideurs, d'opérer ce qu'on appelle une fuite en avant. Cela est vrai dans les débats sensibles, tels ceux de la coopération économique avec les pays dont il défendait les stratégies, l'Espagne en l'occurrence. Ces interventions sur « *l'impérieuse nécessité de renforcer les échanges économiques avec l'Espagne* », sous-entendu le jeune régime de Franco, sont nombreuses. Il les considère comme névralgiques et s'en fait, à la tribune des Délégations, l'ardent défenseur. Il a eu à plaider certains dossiers d'ordre social qui ont sans doute du avoir un impact très positif sur l'image de la mairie de

---

<sup>1</sup> Voir « *Le Cri de Bel Abbès* » du jeudi 15 avril 1920, dans le dossier « Divers Documents Bellat ».

Bel Abbès, toujours dirigée par son père : les travaux pour l'extension et la réhabilitation d'un asile de vieux, des services entiers de l'hôpital de la ville, la réorganisation des transports... Il en fut de même pour des investissements dans l'infrastructure sanitaire et « l'habitat indigène » pour d'autres départements, tel Blida ou Sétif...

En matière agricole, il a est intervenu pour venir en aide aux « *paysans indigènes* » dans l'extrême précarité qui fut la leur aux fins de leur obtenir quelque aide en matériel et numéraire. Je ne peux me prononcer sur le sérieux de la chose, mais il est de notoriété publique à Bel Abbès et selon de nombreux témoignages recueillis auprès de gens qui l'ont connu, que Paul Bellat, le gros colon qu'il fut, n'aurait « *ménagé aucun effort pour aider les petits paysans indigènes à s'en sortir* ». En annexe, dans les Minutes des Délégations, vous trouverez quelques unes de ses interventions dans ce sens, où il prend à témoin des Délégués algériens.

Il est un sujet qui mérite un peu plus d'attention, pour l'orientation éminemment politique qui le sous-tend, c'est celui de la Police d'Etat. Il s'y étonnait du comportement de la police devant les manifestants « rouges ». Il y suggérait que les municipalités devaient avoir leur propre service de police pour agir en conséquence devant des mouvements sociaux « susceptibles de porter atteinte à l'ordre social » : on devine par là les intentions des « mairies factieuses », celles qui auraient aimé avoir les mains libres face aux « fauteurs de troubles », c'est-à-dire leur propre milice pour mater les manifestations ouvrières ou plus indésirables encore, celles des antifascistes. Les villes d'Oran et de Bel Abbès, à tout le moins, ont cherché par tous les moyens à instituer ce genre de corps. Lucien Bellat, le maire de Bel Abbès, avait pris ses devants dès son arrivée à la tête de la municipalité en mettant sur pied sa propre milice.

L'intervention de Paul Bellat à la tribune des Délégations a paru in extenso dans les colonnes des journaux bel-abbésiens<sup>1</sup> et largement reprise dans la Dépêche Oranaise.

Son discours à ce sujet fut savamment centré sur des questions strictement budgétaires, tel que la mission de ces Délégations le requiert. Mais en réalité, protester contre les « *trop lourdes charges qui pèsent sur le maigre budget des communes* » par la faute de la police d'Etat, est une façon détournée de la remettre en cause. L'intervention de Bellat prendra tout son sens au moment où le Gouverneur Général lui répond, qui ne s'encombrera pas de sous-entendus et lui oppose une abrupte fin de non recevoir... C'est à ce moment que Bellat montre ses véritables intentions :

*« On a voulu promener à Sidi Bel Abbès le drapeau rouge, officiellement encadré par la police, par la gendarmerie, par les spahis, voire même par notre admirable Légion étrangère. Ce qui nous a émus, car nous nous sommes demandés ce que pouvaient penser ces hommes venus des quatre coins du monde, pour servir sous nos trois couleurs françaises, quand ils se verraient obligés de monter ainsi une garde dégradante autour d'un torchon rouge et des ces hommes qui chantaient « L'Internationale » et son fameux couplet : " Et s'ils veulent ces cannibales, Faire de nous des héros, Qu'ils sachent que nos premières balles, Seront pour nos généraux". Je crois que si une poignée de nationaux, dont j'étais, est venue devant ce cortège, elle n'a fait que son devoir. »*

Jeudi 22 janvier 1939.

Voir au n°9, Dossier « Minutes des Délégations Financières ».

---

<sup>1</sup> Se référer en annexes au Dossier « Minutes des Délégations financières ».

Dès que la dissolution des Délégations fut prononcée le 15 septembre 1945, un certain Paul Viard publia deux longs articles dans l'*Echo D'Oran* pour saluer le travail qu'elles ont permis d'accomplir. La voix de Bellat s'était éclipsée durant près de deux ans... Nous portons en annexe ses articles dans le dossier « Divers documents Bellat : Feu les Délégations Financières » parus dans « *Le Bel Abbès Journal* ». Il commentait l'événement en ces termes :

*« Hâtive, étriquée et dangereuse, telle nous apparaît l'ordonnance du 15 septembre, dont on ne peut approuver ni l'esprit ni la forme. L'organisation de 1898 était prévue comme provisoire, elle a duré cinquante ans. »*

### 3– De l'algérianisme à l'École d'Alger

**P**aul Bellat, de par son exceptionnelle longévité, a traversé un demi-siècle de littérature coloniale. Il l'a cependant fait en catimini presque. Cela est sans doute dû à multiples raisons dont les deux qui paraissent essentielles à nos yeux : son camp politique et son talent approximatif. Le premier a fait barrage autour de sa personne sitôt la seconde guerre mondiale finie et le second l'a entravé dans une hypothétique conquête d'un lectorat digne de ce nom, tel que tout écrivain en rêverait.

Il fut pourtant de toutes les batailles. Sur la brèche depuis 1925, grand lecteur comme en témoignent les divers comptes rendus de lecture qu'il a donné à lire dans quelques journaux, il n'a cessé d'écrire que cassé par l'âge. Ses multiples activités liées au journalisme et la poésie principalement, lui ont permis de connaître à peu près tout le monde : tous ceux qui ont compté dans la vie littéraire et, plus largement, culturelle de la colonie Algérie. Son passage à Alger, dans le très enviable uniforme de Délégué financier de Sidi Bel Abbès, lui a sans doute ouvert les discrètes alcôves du gotha algérois, et d'avoir ainsi une vue sur ce qui se passait dans la capitale. Il y a sans doute beaucoup de pistes à explorer à ce sujet, notamment dans les archives radiophoniques ou écrites à Alger.

Les noms que l'on croise dans les quelques correspondances qu'il a pu laisser de ci delà ou des articles de journaux prouvent bien qu'il

s'est frotté à de nombreuses personnes qui ont compté dans le paysage littéraire. Le fait qu'en retour on lui ait opposé un silence plombé est principalement dû à ses penchants politiques peu recommandables. Nous l'avons déjà dit. Ce qui est sûr cependant, c'est que Bellat est resté profondément marqué par les algérianistes. A aucun moment il ne cite nommément les personnalités plus en vue de mouvement, mais de toute évidence, il les a lues et s'en est lourdement imprégné.

Dans sa période journalistique, il est aisé de se rendre compte combien Bellat tient des algérianistes. Il y a repris tous les thèmes abordés par eux, avec la même ferveur, comme si le temps s'était figé. Chose assez surprenante du reste. Pour ne s'en tenir qu'à l'exemple des articles qu'il a pu écrire sur « les colons », on est frappé par la similitude des points de vue qu'il a pu avoir avec ses illustres devanciers. Dans sa préface à « La conquête d'Alger, 1830 » de Gustave Gautherot, publié en 1929, Louis Bertrand a écrit quelques lignes qui auraient pu être signées Bellat :

« Si le général Bourmont a pris Alger, et si nous avons aujourd'hui ce que nous pouvons appeler sans trop d'emphase un empire africain, ce n'est pas aux Français d'autrefois que nous le devons. Car la majorité des Français ont tout fait pour empêcher cette conquête. Comment s'en étonner ? Les France elle-même n'a-t-elle pas été faite contre ou sans les Français ? La masse n'est pas héroïque : elle veut bien de la gloire, mais à condition que cela ne lui coûte rien. Il en a d'ailleurs toujours été ainsi. Les expéditions coloniales n'ont jamais été populaires en France. »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Louis Bertrand, préface à « *La conquête d'Alger, 1830* » G. Gautherot – Payot - Paris, 1929. pp7-8.



Sur ce registre, Paul Bellat a maintes fois redit son mépris pour tous ceux qui ont élevé des protestations contre la poussée coloniale française. Vous retrouverez en annexe, quelques uns de ses articles à propos du « rôle éminemment important du colon » et de l'adversité que lui opposent certains milieux de la métropole.

### 3.1 – Dans le sillage de ses devanciers algérianistes ?

**D**ans les années 1936-37, Paul Bellat avait 30 ans déjà. Il écrivait depuis une petite dizaine d'années : journalisme et poésie. Il s'est fait publier dans des journaux régionaux paraissant à Oran. A 24 ans, il siégeait déjà aux Délégations financières à Alger, position plus que confortable pour qui veut fréquenter « la bonne société ». Penser un instant qu'il n'a pas côtoyé les derniers survivants du mouvement algérianiste serait ridicule. De toute manière, il est aisé de se rendre compte combien il en fut influencé à la simple lecture des dossiers de presse mis en annexe dans le présent travail. Quant à sa production littéraire, c'est autre chose. Comme nous l'expliquions plus haut, ce n'est qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale qu'il se mit à écrire « pour de vrai ». Cette pratique journalistique, on en trouve une explication chez A. Djeghloul, cité H. Miliani dans sa présentation au roman « Zohra » de Hadj-Hamou (p.19) : *la pratique journalistique implique les intellectuels comme des reproducteurs dans l'ordre de la pratique sociale, ils n'en sont pas (encore) les concepteurs. Cela n'est pas seulement vrai pour les Indigènes...*

Le courant algérianiste, constituant significatif de la littérature coloniale, est né au moment où le colonat était économiquement, militairement et même idéologiquement à son apogée en Algérie. Il n'a pris cette dénomination et ne fut considéré comme mouvement littéraire à part entière que vers 1920. Il n'y a pas de hasard sur ce point précis, car en vérité, les algérianistes sont l'aile dure du système colonial qui a vu dans l'émergence du mouvement national algérien, particulièrement le Mouvement des Jeunes Algériens » une menace sérieuse pour la pérennité de leur entreprise. R. Randau s'en explique fort bien dans « Les Colons » en mettant aux prises un assimilationniste et un autonomiste. Ce dernier, du nom de Cassard, s'exclame :

« C'est clair, que diable ! El Haqq<sup>1</sup> exige que l'Algérie soit assimilée à la métropole, administrée à l'instar de celle-ci, et qu'on supprime les institutions d'exception qui, sous prétexte d'adapter nos lois à la mentalité autochtone, maintiennent le pays sous le régime de l'arbitraire bureaucratique. Les plus chauds partisans de l'autre système sont vos algérianistes qui désirent que l'Algérie ait son autonomie administrative et financière complète, préconisant la fusion graduelle des races et estiment que l'union des intérêts est avant-courrière de celle des cœurs (...) L'Algérie que peuplent cinq millions de Berbères et huit cent mille Européens ne saurait être gouvernée selon les méthodes appliquées au territoire métropolitain. Nous ne prospérerons que si notre colonie est transformée en dominion. » pp. 40-41

---

<sup>1</sup> « Hebdomadaire créé en octobre 1911 à Oran par Charles Tapié, indigénophile convaincu. Certaines sources affirment qu'il fut créé en réalité 10 ans plus tôt, mais il est impossible de le prouver. L'aile dure du colonat et une partie de l'intelligentsia indigène l'ont accusé d'être antifrançais et d'être un journal arabe. Privé de tout soutien il ne put que disparaître. Cela advint en août 1912 » (source : « Histoire de la presse indigène en Algérie des origines jusqu'en 1930 – Ihaddaden Zahir – Alger - Enal, 1983 - pp. 221-228)

Près de 100 ans après le début de la conquête, les colons versés dans l'écriture voire les colons tout court, au sens large du terme, se sont sentis si bien implantés, forts et structurés, que l'idée de se doter de ce mouvement littéraire « algérien » s'imposa à eux presque naturellement. En fait, « *cette race neuve prenait conscience d'elle-même* », dit Louis Bertrand dans « *L'Anthologie des conteurs algériens* », cité par P. Siblot dans « *Le roman colonial* ». « *Cette prise de conscience identitaire, révélation à elle-même, constitue la fonction essentielle et originale de l'Algérianisme* » constate-t-il dans l'ouvrage cité. Cet écrivain d'un racisme d'une rare virulence, coloniste inflexible, essaya de définir ce en quoi les algérianistes innovaient :

« Que nous apportent-ils donc de spécialement algérien ? J'avoue que c'est, quelquefois, assez difficile à définir et que ce sont là des choses qui se sentent ou se devinent beaucoup plus qu'elles ne se perçoivent avec précision. Ils ont d'abord l'amour de la couleur, - d'une couleur plus emportée et plus frénétique que celles de nos plus violents coloristes, - et, d'une façon générale, un penchant à l'outrance qui dégénère souvent en boursouffure, en rhétorique ou en sophistique : goût du paradoxe joint à un assez beau cynisme. Avec cela, naturellement, une certaine absence de préjugés, une morale particulière, qui est à peu près celle de tous les milieux coloniaux. Dans des pays où les existences sont souvent menacées, où les conditions n'en sont pas les mêmes que chez nous, il est trop explicable qu'on ait, à un haut degré, le sens de l'ennemi. Nos Algériens ont ce sens-là, et aussi l'instinct et l'orgueil de la conquête, le désir d'un perpétuel en avant, l'amour de la vie rude, intense et féconde, - féconde d'abord au sens strict : il faut avoir beaucoup d'enfants pour faire tête à l'ennemi et résister au flot prolifique du Barbare.

Enfin, savoir *se débrouiller*, user tantôt de la force et tantôt de la ruse : ils apprécient extrêmement ces qualités de souplesse et d'énergie, et ils savent les louer ou les mettre en lumière dans leurs personnages. Ils ont une morale de maîtres et de conquérants, ou tout simplement de colons, de défricheurs, de mercantis ou d'entrepreneurs coloniaux. »<sup>1</sup>

En dehors du très net engagement colonial, cette définition reste pour le moins confuse.

La dénomination « algérianiste » en elle-même, attribuée à R. Randau que Louis Bertrand décrit comme « *un gaillard aux larges épaules brandissant un porte-plume en guise de massue* »<sup>2</sup>, est un néologisme constitué à partir du mot *algérien*. Une racine toute trouvée, qui s'apparente à une usurpation linguistique, culturelle et politique. Algérianiste, désigne un mouvement littéraire dont il faut chercher l'origine dans la profusion de notes, monographies, études et autres rapports produits d'abord par des militaires en campagne en Algérie, puisque la préoccupation première relevait du renseignement. Puis à mesure que des points stratégiques aux quatre coins du pays étaient conquis et enfin sécurisés, des fonctionnaires, des religieux et des écrivains même, se mirent à la tâche.

Ils laissèrent une copieuse somme de documents dont le plus clair échoua dans les bibliothèques, mis à la disposition du public et des initiés, suscitant la curiosité des intellectuels, autant d'ailleurs que d'aventuriers en quête de nouveaux espaces à explorer. Ces écrits constituèrent une sorte de substrat naturel pour une littérature « sur l'Algérie ». Destinés essentiellement à la hiérarchie, à un lectorat

---

<sup>1</sup> Louis Bertrand, « Devant l'Islam » (Notre Afrique) Plon-Nourrit, Paris 1926 - pp. 141-142

<sup>2</sup> Idem « Notre Afrique » - p. 135

français naturellement, ils battirent le rappel à nombre d'écrivains de tous « niveaux » et obédiences, voyageurs pour la plupart venus de la métropole, intrigués par la nouvelle conquête française, en quête d'inconnu. Ils produisirent une littérature dite exotique, dont les ressorts essentiels furent ces clichés « carte postale » que les algérianistes combattirent avec la dernière énergie. Dans sa préface à « Africa » Louis Bertrand, fustige vertement les « exotiques » et signale énergiquement combien le nouveau visage de l'Algérie doit au « travail des colons ». Tout comme le martèle continuellement Paul Bellat :

« En effet, il croit être le premier, - du moins parmi nos littérateurs, - qui ait vu l'Algérie moderne comme un pays latin. Ceux qui l'ont précédé, - romanciers ou voyageurs, imbus de préjugés romantiques, affolés d'exotisme, ou uniquement de notations pittoresques, - tous n'ont daigné apercevoir de cette Algérie que le peuple vaincu par nous ; ils se sont précipités vers le tire-l'œil, du costume indigène, vers le fragile décor d'une civilisation misérable et agonisante. On a pensé qu'il y avait là, non seulement un enfantillage, une erreur de goût, mais encore une criante injustice. C'était méconnaître tout l'énorme labeur des nôtres, qui, en moins de soixante ans, au prix des plus pénibles efforts, sont arrivés à changer presque complètement la face pays. »<sup>1</sup>

Pour sa part, Jean Pomier commente de cette façon la naissance du courant algérianiste :

---

<sup>1</sup> Louis Bertrand, Préface à « Africa » p. XIV, Albin Michel, 1933.

*« C'était un fait capital qui jalonnait à la fois la fin d'une période de lettres que j'appelle touristique et la venue d'une littérature autochtone »<sup>1</sup>*

Tous ceux parmi les chercheurs qui se sont penchés sur l'Algérianisme s'accordent à dire que, de façon générale, il fut martial à tout le moins et donnait l'image d'être un véritable sacerdoce. Qu'il s'est caractérisé par une forte inclination à considérer les « indigènes » comme infrahumains. Que cette littérature a occulté l'autochtone ou au mieux l'a relégué au rang de décor pour ses « fictions », allant jusqu'à le réifier en quelque sorte. Que le « peuple neuf » en gestation sur ces terres en friche, en fait constitué par le kaléidoscope social et ethnique accouru d'un peu partout d'Europe, n'est autre que cette multitude bigarrée débarquée d'ailleurs. Il ne serait pas ridicule de dire que ce « peuple neuf » était considéré comme un « étalon inséminateur » et que les *indigènes*, la terre *africaine*, son *soleil* et son *désert* - le décor en somme - étaient à féconder. A titre d'exemple, une lecture rapide du roman « Les Colons » de R. Randau suffirait pour se faire une idée sur le sujet. Les métaphores et autres allégories n'y manquent pas qui illustrent à quel point cette idée avait pris racine dans leur imaginaire. Paul Bellat, dans son roman « Légionnaires » (1956 – cf. bibliographie) illustre de façon plutôt éloquente cette façon de voir :

*« N'est-elle pas menacée de disparaître, cette race ardente de paysans français et espagnols qui, une fois accrochés à la terre, la violentent et la fécondent comme une fille rebelle et comptent chaque épi et chaque cep comme une victoire de la vie sur la mort et de la lumière sur la nuit ? » p.15*

---

<sup>1</sup> Cité par F. Yahiaoui dans « *Roman et société coloniale dans l'Algérie de l'entre deux guerres* » GAM 1982, p. 62

Peut-on affirmer dès lors que ce mouvement fut fondateur de la LITTÉRATURE dans ce pays au sens admis aujourd'hui ? Oui, si l'on abonde dans la direction indiquée par ces mêmes algérianistes, à savoir qu'ils furent vraiment novateurs et qu'il s'agissait pour eux d'un « art neuf » : ce qui est court de vue et péremptoire à tout le moins. Gabriel Audisio écrivait à ce propos en 1942 :

*« Il n'y a qu'une littérature française à Genève comme au Japon, à Bruxelles comme à Alger ; le jour où nous viendrait d'Algérie un nouveau Discours de la méthode, nous ne nous soucierons pas plus de le tenir pour algérien que l'autre pour hollandais. »* p.18

Cité dans Littérature maghrébine de langue française de Jean Déjeux - Naaman – 1980)

Et de renchérir quelques années plus tard, en 1955, sans doute à l'adresse de ceux qui se berçaient des mêmes illusions :

*« Force nous est de poser dès le principe cette affirmation décevante : il n'y a pas, il n'y a jamais eu de littérature algérienne. Nous entendons exprimer par là qu'il n'existe pas, ou du moins pas encore, une littérature autonome et spécifique dont le caractère soit affirmé par l'existence d'une langue, d'une race, d'une nation proprement algérienne. »* (idem.)

Les écrivains algériens se poseront plus tard avec force cette question centrale de savoir s'il rimait encore à quelque chose d'écrire dans une langue étrangère, a fortiori celle du colon, et revendiquer dans le même temps « *une identité* », une indépendance tout court. Paradoxalement, l'indépendance une fois acquise aura un effet

castrateur sur nombre d'entre eux, qui ont mesuré combien était ridicule la position qui fut la leur de clamer une arabité originelle mais de le faire en français. K. Yacine trouvera la formule qui allait « habiller » le paradoxe : « *le français est un butin de guerre.* » Mais lui au moins avait pris cette liberté d'écrire dans une langue, française il est vrai, mais combien algérienne pourtant : certains passages de Nedjma en sont un exemple édifiant. Malek Haddad, officiellement du moins, arrêtera d'écrire. Les autres s'exileront. Il a fallu attendre l'arrivée de Rachid Boudjedra, longtemps interdit lui aussi, pour que la langue française, langue de la littérature algérienne « aussi », soit réhabilitée aux yeux du grand public.

Toutefois, par ces propos et d'un revers de la main, Audisio occulte les romanciers algériens qui ont commencé à pointer sur la scène littéraire de l'époque exactement pour ces raisons évoquées dans le paragraphe précédent... Il revient à dire à peu de chose près, qu'en somme « hors de la langue française, point de salut ». Ecrire en français pour un Français né en métropole ou dans une colonie française, c'est, nonobstant l'éloignement géographique, faire partie de la mouvance littéraire française et tout autre considération n'est que sornette. La meilleure façon d'appuyer ce propos serait de rappeler qu'au moment où l'algérianisme s'essouffait à la fin des années 30, il fut supplanté par ce qui allait désigné comme « *l'Ecole nord-africaine des Lettres* », ou « *l'Ecole d'Alger* », qui elle, en s'extirpant du ghetto algérieniste - envers et contre lui ? - avec ses schémas éculés, allait accéder à l'universalité, non pas avec un quelconque label « algérien », mais bel et bien « français » en terre étrangère. En février 1937, Albert Camus prononçait une conférence dans laquelle il soulignait à propos de la question de l'identité d'une culture donnée, non sans s'inscrire lui aussi dans « la méditerranéité » chère à Audisio :



« *La nécessité de ne pas placer à Rome ce qui commença à Athènes et de trouver une sorte de civilisation commune aux habitants des rivages de la Méditerranée* »

Cité par F. Yahiaoui in ouvrage cité.

L'histoire de l'Algérianisme retiendra principalement, au titre de fondateurs, les noms d'Auguste Robinet, théoricien du mouvement et écrivain prolifique, Louis Bertrand et Robert Randau. Se joindront à eux, à partir de 1921, Jean Pomier et Louis Lecoq. A compter de ce moment, le mouvement passe à la vitesse supérieure - si l'on peut dire car, paradoxalement, ces mêmes années devaient sonner le glas pour l'Algérianisme -, et une « Association des Ecrivains Algériens » voit le jour. La revue *Afrique*, sensée faire connaître le mouvement, sera fondée en 1924<sup>1</sup>. En matière d'édition toutefois, il est à noter, comme le rappelle P. Siblot dans son article « *Pères spirituels et mythes fondateurs de l'Algérianisme* », ces mêmes écrivains qui se targuaient de créer « *un art africain nouveau* » caressaient le rêve de se faire éditer à... Paris. Se faire éditer en Algérie ne devait pas être très apprécié, cela rabaissait sensiblement un auteur en mal de reconnaissance. Cette métropole que l'on dénigrait à l'envi, était en vérité très courue pour l'aura et le prestige qu'elle induisait. Cette ambivalence allait de façon notable influencer sur le discours algérianiste. Grisés par le contact avec cette société « barbare », ces écrivains se firent en même temps les ardents défenseurs d'une autonomie vis-à-vis de Paris que ses plus farouches avocats... Ils étaient la voix d'un colonat dans sa phase ascendante, pour qui l'autochtone n'avait même pas le statut de l'Homme. Dans leur livre « *L'Algérie des anthropologues* » P. Lucas et J.-C. Vatin illustrent bien, sous l'angle de la sociologie toutefois, cette façon de voir qui fut valable non

---

<sup>1</sup> Fadhila Yahiaoui, in ouvrage cité – p.11

seulement pour les auteurs dits « exotiques » mais aussi pour ceux qui leur ont succédé et profondément méprisé d'ailleurs, les algérianistes en l'occurrence :

« La société barbare... Société dépourvue progressivement de son moi collectif. Devenue devanture pour promeneurs métropolitains. Les romans comme les expositions coloniales en font foi. Le colonisateur inscrit seul le devenir du monde, selon ses propres critères, ses échelles de valeurs, ses canons, ses normes. Il laisse au colonisé le parfum de l'exotisme. Tout en annonçant que sa mission, lourd fardeau de l'homme blanc d'Occident, consiste à faire de l'indigène un homme comme lui. D'où une menace pour la vieille organisation. Le binôme transformation-conservation amène des sentiments confus. Tantôt on affirme que la société se meurt dans ce qu'elle avait de plus vrai et on s'apitoie sur ce mal peut-être nécessaire. »  
« *L'Algérie des anthropologues* » P. Lucas et J.-C. Vatin, Maspero, 1975 - p.30.

Les algérianistes furent nombreux à écrire. Très peu d'entre eux passeront à la postérité toutefois, pour ne pas dire aucun en vérité. Ceux qui le feront, ne le devront qu'à leur position et le rôle qu'ils ont eu à jouer dans la fondation du mouvement en tant « qu'élément de l'Histoire coloniale française en Algérie », autrement dit, un chapitre réservé aux seuls initiés : rien n'interdit de penser cela. Bien que le plupart d'entre eux soient nés en France, les algérianistes ne seront pas Français, puisque à l'origine de leur mouvement, la revendication de la terre algérienne en tant que substrat, y compris - et surtout - identitaire, était clairement formulée. Elle le fut d'ailleurs envers et contre « une omniprésente et pesante culture française métropolitaine » qui, à leurs yeux, les toisait avec un rien de dérision,

peut-être même de sarcasme et de condescendance. Cette même littérature métropolitaine, avait engendré ce que l'on a désigné de « littérature exotique », qui excédait particulièrement les algérianistes par les clichés qu'elle colportait, comme autant d'offenses à l'image « de bravoure et dureté » qu'ils voulaient donner d'eux-mêmes et de la « terre africaine ». Robert Randau expliquait en 1940 dans un numéro de la revue *Afrique* :

*« C'est par réaction contre l'aberration de ces littérateurs que se constitue le groupe de la littérature coloniale »*  
idem p. 62

Cette culture métropolitaine, cette littérature métropolitaine en l'occurrence, avec laquelle ils entretenaient des relations ambiguës faites d'allégeance autant que de mépris, ils la considéraient comme décadente. Dans sa célèbre préface au recueil « Treize Poètes algériens », Randau ne signa pas seulement le manifeste de l'Algérianisme mais également un pamphlet acerbe contre les écrivains métropolitains. Qu'on en juge :

*(...) « Nous nous défendons d'être de ces gloires de clocher qui mitonnent au tiède dans la plupart des chefs-lieux de provinces ; nous ne sommes pas aussi du nombre de ces auteurs, si communs à Paris où ils se réfugient dès qu'ils ont du talent, qui ont voué leur plume à la célébration des fastes de quelque petit pays de France : leurs productions sont, il est vrai, précieuses à plus d'un titre : assujetties, pour plaire au lecteur, aux fluctuations des modes parisiennes en matière de goût, elles sont, si peu sincères soient-elles, à l'historien de mœurs, profondément révélatrices d'une époque psychologique. »*

(In Préface à Treize poètes algériens, 1913.)

Et de poursuivre sur le même ton sarcastique :

*« (...) Notre entreprise n'est donc point le manifeste d'arrière boutiquiers de la poésie, de lointains et stériles plagiaires de maîtres parisiens... »*

(Idem.)

Le très fort désir des algérianistes, ce vœu pieux devrait-on dire, de « fonder un art nouveau », avec bien sûr des « gens nouveaux », les poussera à chercher à prendre quelque distance avec la métropole... Il n'est question de rompre mais de proclamer une confuse « autonomie esthétique ». Le ton reste véhément et la mentalité de clocher qu'il dénonçait ci-dessus revient au galop :

*« Il existe une littérature française de l'Afrique du Nord ; elle VEUT être de plus en plus. (...) Des écrivains se décèlent chaque jour plus nombreux et dont le nom dénonce une origine ethnique étrangère à la France et parfois indigène et toujours méditerranéen. Grâce à ces initiateurs, en Grande Berbérie, s'instruit de lui-même le peuple de demain qui dominera l'Afrique ».*

(Robert Randau cité par P. Siblot dans « Le Roman colonial » - p.86)

Une citation musclée, qui n'est pas le fait de quelque centurion en arme, mais bel et bien du théoricien du mouvement : on comprendra aisément plus tard que cela ait pu évoluer vers cette farouche volonté séparatiste que les Français d'Algérie exprimèrent bruyamment en tapant dans des casseroles, mieux encore en organisant le fameux Putsch des généraux et jusqu'à la terrible extrémité que fut l'OAS.

Les algérianistes ne furent pas non plus Algériens pour des raisons qu'il est inutile de relever tant elles sont évidentes. Leurs écrits resteront pour toujours confinés au fond de bibliothèques oubliées, frappés d'une étiquette peu engageante sur laquelle on pourrait lire « auteurs algérianistes ». C'est-à-dire sans « patrie littéraire », voire sans patrie tout court. Le mouvement s'est vite essoufflé, coincé qu'il était dans un cloaque dont on ne peut même pas dire qu'il fut « vieille France », muni du seul projet étriqué de donner au monde une nouvelle race dans le strict contexte colonial. Dans « Le roman colonial », P. Siblot va même jusqu'à dire que « *dès sa naissance, l'Algérianisme est atteint de sénilité* » (Op. cité - p.88). Le projet algérianiste n'a pu qu'épouser la courbe de santé de l'occupation de l'Algérie en vérité. Sa longévité fut singulièrement courte. Il atteint son apogée peu de temps après sa naissance, autour du Centenaire pour périr dès que le faste des célébrations passa. Les mouvements socialisants étant arrivés simultanément à étendre leur influence en Europe, une telle littérature ne pouvait que sombrer corps et biens.

Autrement plus élevée, la métropole n'a pu qu'ignorer voire mépriser ces porte-voix d'un colonialisme que l'Histoire avait déjà condamné à disparaître. Louis Bertrand, zélé partisan du colonialisme français, le dit de fort belle manière dans la préface déjà citée à « *La conquête d'Alger, 1839* » de G. Gautherot :

« Le fait est que, cette fois, en 1830, la trahison a été cynique. De haut en bas, depuis les grandes vedettes, jusqu'à la dernière feuille libérale, la presse d'opposition a été odieuse autant stupide dans cette affaire. Dans les critiques dirigées contre l'expédition, l'ignorance la plus crasse et la plus ridicule le dispute à la plus funeste

sottise. Le pire, c'est la trahison d'une armée française par les Français. »<sup>1</sup>

### 3.2 – L'histoire d'un anachronisme

Cette littérature coloniale a la particularité d'avoir vu le jour dans un pays qui a « changé de mains » mais que l'on croyait pour toujours acquis. La diaspora française, mais pas seulement, l'a emporté dans ses valises, mais dans son cœur aussi. Elle continue à vivre, bien après l'indépendance, sous le nom de « littérature pied-noir », nourrie de tant de « tripes », de souvenirs, de nostalgie et quelquefois d'un refus obstiné de se rendre à l'évidence, où le pathétique le dispute à la caricature dans un curieux anachronisme. Les quelques romans que l'on peut lire aujourd'hui, sont écrits comme autant de « cadeaux de la mémoire » comme le dit Henriette George dans « L'escalier de Beni-Saf » (Robert Laffont). La question mérite d'être posée sans doute mais honnêtement, peut-on amener les auteurs qui publient aujourd'hui sous cette estampille à reconsidérer la chose d'un point de vue strictement historique sans opérer de glissement vers le politique dans ce qu'il a de plus crispé, de plus radical ? Rien n'est moins sûr. L'attachement à cette « histoire coloniale » est tel qu'il obstrue l'horizon et rend toute velléité d'objectivité tout à fait illusoire. Les colons avaient été élevés dans la certitude toute acquise « qu'ils étaient fait un pays sur mesure pour eux ». Le courant algérianiste fut la parfaite illustration de cette certitude : une terre latine, un peuple neuf et vigoureux pour la féconder et en point d'orgue, une autonomie « esthétique » toute chimérique qui s'est muée plus tard en revendication autrement plus sérieuse. Jean Déjeux dans « Littérature maghrébine de langue française » tranche :

---

<sup>1</sup> Louis Bertrand, préface citée. p.8.

« Une certaine littérature dite maghrébine existait depuis longtemps mais en réalité il s'agissait d'une littérature française produite en Afrique du Nord, par des Français venus dans ce pays, qui y avaient séjourné quelque temps ou qui y étaient nés. »

(Jean déjeux - Littérature maghrébine de langue française - Naaman, 1980 – p.13)

Le débat sur l'algérianité des ces écrivains peut être difficilement remis sur le tapis après d'une telle assertion. Louis Bertrand, arrivé en Algérie en 1891, s'est distingué par une sorte d'obsession à considérer ce pays comme une terre latine qui s'ignorait ! En 1935, il déclarait :

« J'ai fini mon cycle d'études nord-africaines. Du Jardin de la Mort à Cyrène, en passant par les Villes d'Or, je n'ai voulu faire qu'un pieux pèlerinage au pays des ancêtres. »  
p.14 idem.

Et de poursuivre sans s'émouvoir :

« La véritable Afrique, c'est nous, nous les latins, nous les civilisés ». Idem

Curieuse tendance que l'on peut noter autant chez Louis Bertrand que chez Robert Randau à ne pas s'aventurer à qualifier *d'algérienne* ou de *maghrébine* cette culture, mais de la renvoyer à un plus large cadre, *méditerranéen* ou mieux encore, *africain* !

En situant la fin de l'algérianisme à 1937, G. Audisio se place bien évidemment à l'échelle de l'histoire littéraire coloniale créée en Algérie. La ligne de fracture entre ce courant et ce qui suivra au-delà

de cette date, n'est « visible » qu'à posteriori. D'autres écrivains vont apparaître sur la scène qui placeront la barre à une hauteur telle qu'ils accèderont une littérature que l'opinion et la Critique salueront comme un événement réellement nouveau... Camus, Roblès en sont les plus saillants exemples. Si à l'indépendance en 62 on ne parlait plus guère de l'Ecole d'Alger, il n'en va pas de même pour ce courant-matrice que fut l'Algérianisme. Celui-ci s'est transformé, ou plutôt pourrait-on dire, a resurgi de ces cendres à la faveur de cette date fatidique. D'aucuns considèrent, à l'image de Lucienne Martini<sup>1</sup> et Paul Siblot (dans « *Le Roman colonial* ») et contrairement aux idées reçues, que l'indépendance a provoqué non pas une extinction mais une augmentation de la production littéraire avec cependant cette distinction qui reste à discuter : Martini ne parle pas de littérature algérianiste, mais de littérature pieds-noirs... La différence entre les deux pourrait faire l'objet de bien des discussions, mais situer précisément la ligne de différenciation risque d'être un peu compliqué pour la simple et bonne raison que les animateurs de ce mouvement se donnent eux-mêmes ce nom au travers d'une revue qui continue de paraître aujourd'hui.

Schématiquement on peut dire que par littérature algérianiste on entend une littérature coloniale, traversée par un puissant axe idéologique de la supériorité des colons sur les populations barbares trouvées sur place. Ces vigoureux colons sont sensés constituer une sorte de greffon racial sur la souche autochtone. La bouture fraîchement créée, donnerait un peuple neuf sur cette terre d'accueil qu'est la colonie Algérie. La littérature pieds-noirs quant à elle, est une création littéraire émanant d'écrivains appartenant à une communauté non pas d'Algériens, mais d'ex-colons natifs d'Algérie et se reconnaissant entre eux comme tels. Le cas de Paul Bellat est à ce

---

<sup>1</sup> Ouvrage de Lucienne Martini « Racines de papier » – Publisud – 1997.



titre intéressant puisqu'il a commencé à écrire des livres « majeurs » autour de 1948-49 pour ne cesser de le faire que cassé par l'âge, deux ans seulement avant sa mort (si l'on en croit la BNF. Cette information reste peu crédible cependant. Nous la prenons en considération faute de pouvoir prouver formellement qu'elle n'est pas fondée), soit en 2001 : 39 ans après l'indépendance !

L'audience des Algérianistes ne put dépasser véritablement les limites territoriales du pays et, avec beaucoup d'efforts, quelques salons de la métropole. Ils étaient courts dans leur écriture, fades dans leurs fictions, banals dans leur description détachée de cette terre qu'ils ne pouvaient regarder sans ensoupeser la valeur vénale, racistes insidieusement ou ouvertement envers les « peuplades » indigènes en guenilles, taillables et corvéables à merci, ne constituant pour eux qu'un décor social secondaire à la création de ce « *peuple neuf* », venu lui essentiellement d'Europe, dont ils avaient mission de croquer le portrait pour les temps futurs, radieux à n'en pas douter. Ils eurent pourtant sur eux-mêmes et sur leur entourage un regard excentré, fait de dérision.

Cette multitude informe a pourtant fait le lit de ce qui allait devenir « *l'Ecole d'Alger* ». De là à penser que ces écrivains ne sont restés dans les mémoires qu'à cause de cela, il n'y a qu'un pas que l'on peut franchir allègrement. Comme tous les chemins mènent à Rome, l'innombrable somme de livres commis par ces troupes mène à Camus, pour ne citer que lui, vers « *L'étranger* » en vérité, car de tout Camus, ce roman reste « le moins algérianiste » de toute son oeuvre. Camus avait réussi quelque peu à s'extirper des schémas éculés qui prévalaient alors. Son origine sociale à elle seule peut-elle suffire pour expliquer la rupture en demi-teinte qu'il avait opérée avec les algérianistes qui eux en grande majorité, provenaient des couches

moyennes aisées ? Il aurait dit un jour à Paul Bellat qui lui reprochait ses articles « *franchement incendiaires* » dans Alger Républicain :

« *Que veux-tu, moi fils d'une femme de ménage, j'ai trop senti la morgue des nouveaux riches. J'ai souffert au contact de certains fils à papa qui me regardaient du haut de leur compte en banque. Je me suis toujours senti plus près d'un berger arabe que d'un boutiquier de la rue Bab Azzoun ou d'un usurier juif ou chrétien.* »

(Conférence prononcée par Bellat en juin 1983

à Carbon Blanc – Document remis par Me Benabdellah).

Mais dans le même temps, une fois qu'il eut reçu le prix Nobel, ce même Camus se fit un tantinet plus conciliant :

« *L'œuvre de la France a été admirable. Elle a fait ce pays. Je crains que la passion politique ne vienne envenimer les choses. Ceux qui ont compris l'âme algérienne risquent de se trouver pris dans la tourmente. Les révolutions sont aveugles* »

(Idem).

Elles sont aveugles en effet. Nul besoin de s'étendre sur le sujet. Les historiens n'en finissent pas de défricher ce maquis terrifiant que celui de la guerre d'Algérie. Après son indépendance, le pays est entré dans une zone de turbulences qui ne trouve toujours pas d'issue. Les rancunes de part et d'autre, allaient nourrir, malgré les vœux pieux, une haine toujours renouvelée. Une espèce de « fonds de commerce », un ressort sur lequel on pouvait allègrement rebondir en période de crise par exemple, pour y focaliser l'attention du peuple (sa « *vigilance* », sa « *mobilisation* » contre « *les complots ourdis par l'ennemi* » sont alors convoqués) alors que le feu est ailleurs. Tous les

régimes totalitaires ont recours à ce genre d'artifices pour durer. Si du côté algérien les dissensions internes, les luttes intestines pour le pouvoir et la mainmise sur les rentes qu'il suppose ont conduit aux pires dérives (la dernière en date remonte à la période qui a vu naître le terrorisme islamiste avec son cortège de compromissions, les accommodements que l'on sait... Du côté français, la diaspora était traversée par des courants qui ont pu, et c'est de notoriété internationale, installer de façon durable ce sentiment de frustration que provoqua la perte de l'Algérie. Les barbouzes de l'OAS firent école dans nombre de dictatures de par le monde, autant que le firent leurs prédécesseurs de l'Allemagne nazie. L'Argentine, l'Uruguay, le Brésil, l'Espagne ont « recruté » des têtes pensantes dans leurs services spéciaux sur la base de leur expérience du terrain... en Algérie !

### 3.3 – Paul Bellat, hors du champ algérianiste

**P**aul Bellat a traversé la période allant des années 30 aux années 90 avec à peu près le même discours, la même façon de penser. N'eût été cette première phase allant de 1930 à 1942, un peu plus de dix années de folie, où sa plume s'enflammait pour ses idoles Franco, Mussolini, Hitler, Pétain, Raoul Follereau, Jacques Doriot... il aurait presque été « un écrivain comme les autres » : ni un algérianiste de par sa façon de penser, ni de l'Ecole d'Alger par son écriture, et ce jusqu'au bout de sa vie. Randau en parlant de son œuvre avait dit que tout au long de sa vie il n'avait « *qu'un seul et même roman* »... Cela est vrai pour beaucoup d'écrivains, au plan formel du moins. Cela est

d'autant plus vérifiable chez Bellat que dans ses contes, ses nouvelles, son théâtre et ses romans, le lecteur a quelque peine à être surpris. Le plus clair du temps, il se complaît dans des scénarios éculés. Les textes qui échappent un tant soit peu à ce constat existent, mais ils sont si peu.

Bellat a écrit sans aboutir - peut-on le dire de cette façon ? - à un statut d'écrivain et n'est pas écrivain qui veut. Il s'escrima comme il put pour accéder à la littérature mais le sentier qu'il prit pour ce faire était « miné » dès le départ. Autrement dit, c'est par la politique et les harangues martiales qu'il se fit la main devant la feuille blanche... C'est en cela qu'il tient des algérianistes. Il ne put s'extraire du carcan de leur pensée : latinité, fusion des races, art africain, coloncentrisme avec en sus cet aspect central chez lui, la chrétienté.

Au fil de l'écriture, et sans doute à son corps défendant suite à la défaite de son camp en 1945, sa production s'affina quelque peu et il arriva enfin à se diversifier dans les thèmes et les genres. « *Un vieux m'a dit* » (1948) et « *Les yeux bleus et les yeux noirs* » (1976) sont distants de près 30 ans. On ne peut pas dire que le changement soit frappant, mais entre les deux romans il y a « *Habib* » et « *Un ange était passé* », les Nouvelles et le théâtre... Bellat a eu le temps de donner quelques textes où il ne s'est pas senti obligé de prêcher. Il est arrivé à expurger de son texte tout « le déchet » dont la littérature s'accommode si mal : le discours politique. Celui-là même que l'on retrouve de façon grossière chez un Randau.

A la différence des algérianistes et Randau en l'occurrence, Bellat n'a pas cherché à truffier son texte de ce « *patois algérien* », que P. Siblot qualifie de pseudo-sabir, qui a fait les grands jours de Cagayous, et qui aurait ainsi « *marqué* » son identité « *d'Algérien* ».

Bellat a écrit dans un français normé. L'ère du charabia était bel et bien révolue et ne pouvait revenir de toute façon car si les algérianistes ont eu sur eux-mêmes ce regard quelque peu « décalé », Bellat ne desserra pas les dents. Les quelques expressions « *locales* » que l'on peut retrouver chez lui sont si peu nombreuses, qu'elles en deviennent négligeables. Si les algérianistes ont cherché à se distinguer en s'inventant (ou plutôt en reprenant un patois que la presse algéroise de l'époque avait adopté avec Musette) une langue que Paul Siblot<sup>1</sup> évoque dans un article consacré aux origines du mouvement, Bellat même dans son théâtre, n'a pas cherché à user de ces artifices sensés marquer « une identité africaine » qui, hormis leur valeur documentaire aujourd'hui, relèvent plus du folklore que de la littérature.

En la matière, bien qu'il ne s'en soit jamais prévalu dans ses écrits, Bellat est l'héritier direct des Louis Bertrand et autre Robert Randau. La seule allusion que l'on peut retrouver dans ses écrits journalistiques pour ces pères fondateurs de l'algérianisme, fut pour Auguste Robinet dont il cite le nom à l'occasion de la conférence citée plus haut en ces termes : « *L'avocat Robinet, dit Musette, père de ce prodigieux Cagayous, qui synthétisa l'âme populaire de la capitale algérienne.* »<sup>2</sup>. Il est peut-être utile de rappeler ici, combien un auteur comme Louis Bertrand a pu influencer Bellat, en ce sens qu'il lui reprend tous les clichés idéologiques d'extrême droite et va jusqu'à lui emboîter le pas sur des questions trop sérieuses pour être omises. Ainsi, dans les portraits émus et admiratifs qu'il a pu dresser des dictateurs de l'époque, il en est un que l'on se doit de citer, car Paul Bellat a dû le relire cent fois. Il s'agit du livre « *Hitler* » du même Louis Bertrand, qu'il signa en 1936 et dans lequel on peut lire les

---

<sup>1</sup> Voir article de Paul Siblot : Pères spirituels et mythes fondateurs de l'algérianisme.

<sup>2</sup> Tiré d'une conférence intitulée « L'Oranie littéraire et artistique » publiée dans l'hebdomadaire paraissant le samedi, Le Bel Abbès Journal, juin 1950. Voir annexes.

pages les plus laudatives au sujet du Führer, qu'il a vu et approché à l'occasion d'un voyage en Allemagne nazie :

« Quand il apparaît, suivi de son cortège, soit en plein air, soit dans une salle de réunion, je remarque sur son dur visage, une contraction nerveuse qui lui tire le coin des lèvres et, en même temps, comme une expression hagarde et menaçante dans le regard : c'est peut-être le garde-à-vous du lutteur qui entre dans l'arène et qui, brusquement se trouve face aux bêtes, - ou la réaction instinctives de l'homme qui peut toujours s'attendre à la bombe ou au revolver. Mais cela dure une seconde à peine. Tout de suite, le visage se détend, il devient même souriant à la rencontre des figures amies ou connues. Et c'est, au passage, un geste amical de la main, un petit salut de la tête... On l'impression d'un homme résolu, qui va droit au but sans peur, sans hésitation, - un homme très courageux et très simple. Cette simplicité surtout est très saisissante. (...) Pas ombre de cabotinage, chez ce petit ouvrier qui va parler au nom de l'Allemagne et que trois cent mille auditeurs regardent »<sup>1</sup>

Nous avons repris un article que Bellat consacre à Mussolini, la ressemblance entre les deux textes est frappante.

Paul Bellat, héritier en droite ligne des algérianistes, s'est fait volontiers éditer à Sidi Bel Abbès, Oran et Alger, ce qui est loin d'être le cas pour nombre d'entre eux. Avec cette remarque cependant que le plus souvent, il le fut à compte d'auteur. Différence notable s'il en est, car Bellat tenait à être publié, dût-il y mettre le prix.

---

<sup>1</sup> Louis Bertrand, « Hitler », Arthème Fayard & Cie Editeurs, Paris 1936, pp.56-57.

### 3.4 – Paul Bellat, hors du champ de l'Ecole d'Alger

Quand au milieu des années 30, Albert Camus se faisait connaître, Paul Bellat en était, au mieux, à sévir dans les journaux de droite contre le Front populaire, à chanter la gloire des dictateurs espagnol, allemand et italien. Il se répandait en articles élogieux sur le Maréchal et autant sur les Nationaux, ses frères de combat. Sa position de gros colon, ses fonctions de jeune élu aux Délégations financières occupaient le plus clair de son temps. Il ne « taquinait » la littérature qu'au moyen de cette « poésie » de circonstance qu'il adressait à ses amis politiques pour attirer sur lui le regard de la société des gens de pouvoir. Après le Débarquement, mal lui en prit, car le sort de sa mouvance fut en grande partie scellé. Il opéra alors un repli prudent et tout compte fait salutaire. Il sortit indemne de la période de l'Épuration et sut négocier un retour sans encombres à une vie « normale ». Ce n'est que vers 1948 que ses livres commencèrent à paraître : romans, nouvelles et théâtre.

Si Camus a pu accéder à l'universalité par la qualité de son texte et bien évidemment par une autre façon d'appréhender son monde que le firent ses prédécesseurs, il ne le doit pas à un quelconque ancrage dans la société algérienne dans sa diversité, au sens plein du mot. Il ne resta pas moins « étranger » à l'Algérie dont il dit qu'elle fut sa muse. Il ne put y trouver de place qu'en restant confiné dans son statut de colon. Il faut entendre par là qu'il fut le fils de son père et de sa mère, membres d'une communauté européenne de peuplement. A sa décharge, Camus n'a pas cherché cette chimérique

fusion des communautés dont rêvèrent les algérianistes. Bellat, par delà les années et de façon anachronique, a milité pour cette idée.

Il est admis que l'Ecole d'Alger se distingua à tout le moins par un changement de référents spatio-temporels : la mer, les villes côtières, le soleil, la jeunesse... Signe des temps peut-être, la littérature a opéré un glissement de l'intérieur des terres vers le rivage méditerranéen. Visiblement, Bellat n'a pas senti le moins du monde s'opérer ce changement de décor. Il est resté en marge des modes. En marge du temps. Il n'a pas cherché à emboîter le pas aux ténors contemporains. Il s'est cantonné à divers espaces qu'il s'est délimité en sortant de sa période frénétique du journalisme « national », un concentré de chauvinisme et de haine. Ces espaces pourtant, même s'ils ne répondent pas à ceux plantés par ses contemporains, ont eu le mérite de détonner par rapport à ce qui était en vogue.

Cette tranche de sa vie d'avant 1948, lui a imprimé une manière de penser le monde qui bien évidemment a déteint sur son écriture le moment venu. Toute son œuvre, aussi diverse et variée qu'elle soit (à peu d'exceptions près) passe dans le prisme de « l'establishment » colonial. Elle est traversée par tous les thèmes chers aux hommes qui n'ont eu pour seuls héros que des dictateurs, des antijuifs forcenés, des racistes qui ont exécré toute velléité d'ouverture de la vie politique et qui n'ont considéré les indigènes que sous l'angle du cliché orientaliste, bien qu'ils s'en défendirent farouchement.

Pour ouvrir une parenthèse à ce sujet, Paul Bellat de par son appartenance à la mouvance d'extrême droite, fut tout naturellement un antijuif accompli. Mais bien malin qui pourra trouver dans ses écrits une allusion explicite à cela. S'il s'épanche longuement sur l'Islam et le Christianisme, il ne dit mot sur cette confession juive qui



posa tant de problèmes aux chrétiens européens établis dans la colonie algérienne. Ils sont en effet arrivés en Afrique du Nord avec leur antisémitisme dans les ballots et considérèrent le décret Crémieux (promulgué en 1870 et momentanément suspendu en août 1940, juste après que les pleins pouvoirs aient été votés pour le Maréchal, chef de la Révolution nationale, leitmotiv de Paul Bellat), comme un couteau que la métropole leur a planté dans le dos : il est vrai que la France ne s'était pas encore remise de l'affaire Dreyfus... En 1938, son père avait pris la décision de rayer des listes électorales les 390 juifs électeurs de la ville de Sidi Bel Abbès. On ne retrouve aucune trace dans les articles de Paul Bellat de ce sombre épisode. Et pour cause, il ne pouvait aller à l'encontre des décisions de son père, puissant chef d'une Milice affiliée à l'Union Latine, dont Paul était... le président. Sur la question juive, ceci devait être dit.

La littérature de Paul Bellat n'a pas épousé les rythmes de son époque. Bien qu'en matière littéraire il soit loin des fondateurs de l'algérianisme dans le fond et la forme, il ne s'est pas pour autant senti obligé de revoir sa copie, ignorant combien les temps avaient changé. « *Habib* », un roman de 1950 étonne par son archaïsme, tant et si bien que 9 ans plus tard, il le reprend de façon subtile pour en ravalier la façade, lui donner un coup de jeune et de « naturel » qui le rendirent moins rigide, plus lisible. Les envolées lyriques exaltées d'un Bellat pour « la pucelle » Jeanne d'Arc, qui jusqu'au jour d'aujourd'hui reste l'icône du Front National, laissent dubitatif sur le sérieux du discours... « *Habib* » particulièrement, est le roman où Bellat, plus ratiocineur que nulle part ailleurs dans ses livres, s'est surpassé. Son inclination à la mystique y a trouvé toute son expression : l'auteur s'est oublié et laissé son verbiage envahir l'essentiel des pages.

De par précisément ce puissant sentiment religieux et bien plus puisqu'il s'agit du credo qui a fondé sa vie sociale, Bellat est resté sourd aux débats philosophiques qui ont traversé son temps. S'il ne les a pas ignorés, il les a tout au moins profondément méprisés. Il est, comme le dicte tout dogmatisme, resté emmuré dans ses certitudes. Dans l'un de ses articles consacrés à ce qui s'écrit et se dit autour de lui<sup>1</sup>, Bellat publie en mai 1951 un violent pamphlet contre J.P. Sartre, autant le philosophe que l'écrivain. Il y dit en substance :

*« Un écrivain de grand mérite me confiait il y a quelques jours : la vie devient très difficile pour nous. Tout le monde se mêle d'écrire, la critique est vénale, de parti pris politique ou, le plus souvent, incompétente ; les prix littéraires se multiplient mais ne suffisent pas à lancer un ouvrage ; et le public n'a plus le temps de lire. Oh ! je ne dissimule pas que les auteurs ont leur part de responsabilité dans la crise qui sévit ! Les uns cherchent à obscurcir leurs discours afin de faire croire qu'ils sont profonds ; d'autres bâclent des romans en trois jours, comme se flatte de le faire notre fécond producteur d'histoires policières ; beaucoup enfin se lancent, comme notre ami M. Jean Paul Sartre, dans la plus écœurante pornographie (...)*

*Or, exister pour M. Sartre c'est posséder une plénitude de conscience et d'intelligence qu'on en vienne qu'à être que soi, comme Dieu avant la création du monde. C'est réaliser la promesse de Satan : vous serez pareils aux dieux ! C'est s'affranchir de tout lien et de toute communication avec le reste de l'univers (...)*

*Ce qui assure le succès de la philosophie sartrienne auprès de la jeunesse, c'est qu'elle dispense les enfants de tous les devoirs et de tous les égards envers les parents »*

---

<sup>1</sup> In « *La Tribune de Bel Abbès* », mai 1951. Article sur l'existentialisme et sur le Sartre plus spécialement, intitulé : « Faut-il apprendre à exister ?, une fantaisie de Paul Bellat ».

Voir dans le dossier « Articles culturels signés Paul Bellat »  
- La Tribune de Bel Abbès, n° 118,123.

En filigrane, il faut bien sûr lire le nom de Camus. Non pas parce que ce dernier figurait au nombre des existentialistes à ce moment, mais bien parce qu'il le fut et rompit avec le fracas que l'on sait, et avec le mouvement communiste et avec Sartre lui-même. Pour Bellat c'est donc du pain béni. Il peut à son aise entreprendre ses critiques avec le ton qui lui sied, à partir de l'angle d'attaque le plus commode pour lui, celui de la foi et « de la bonne éducation des jeunes générations ».

Si l'on devait retenir quelque chose de l'Ecole d'Alger, toute proportion gardée, c'est justement de s'être débarrassée du poids du discours idéologique, lourdement chargé d'un prosélytisme abscons, d'un chauvinisme à peine voilé, aux multiples facettes « nationales » dont les algérianistes ont usé à l'envi... Autant Camus que Roblès ont tenté avec le succès que l'on sait d'aller vers « autre chose », vers un texte autrement mieux construit avec des personnages qui ne sont plus seulement les insignifiants porte-parole d'un auteur en mal de tribune ou autre piédestal pour s'épancher longuement en sermons insipides. Entravé par un passé « national » tellement marqué, Bellat n'a pu s'affranchir de son penchant naturel, pourrait-on dire, pour le prêche, particulièrement dans « *Habib* », « *Cent ans d'Algérie* » et la nouvelle « *Dix jours sur Mercure* ». Les autres œuvres sont nettement moins empreintes, sinon de façon peu significative.

L'ensemble de l'œuvre de Bellat fonctionne sur « le conte », une histoire à raconter. Le déroulement du récit se fait toujours de manière classique et l'auteur ne cherche à aucun moment à surprendre dans la chronologie. Les personnages suivent un itinéraire

balisé et leurs faits et gestes participent du réalisme. Même dans la seule nouvelle de science fiction qu'il ait écrite (« *Dix jours dans Mercure* »), le conte étant transposé sur une autre planète, la narration reste cependant dans un immuable schéma classique.

### 3.5 – En écho à Hadj-Hamou Abdelkader ?

Parmi les algérianistes, il en est pourtant un que Bellat ne cite pas dans ses causeries culturelles publiées dans la presse d'alors, tout comme il s'est gardé du reste de le faire pour les autres algérianistes, hormis Musette, c'est bien Hadj-Hamou Abdelkader, dont disait Louis Bertrand avec une ironie dont il ne peut se défaire :

*« Il est à noter qu'il se trouve parmi eux (les algérianistes : ndr.), un pur indigène, M. Abdelkader Hadj Hamou, lequel, avec autant de malice que de bonhomie, et aussi avec l'accent particulier du terroir, nous raconte un peu l'âme rusée et retorse de ses coreligionnaires »<sup>1</sup>*

Il n'y a pas ressemblance à proprement parler entre Hadj Hamou et Bellat, mais indéniablement symétrie dans les thèmes abordés. Pour se faire une idée précise de la chose, il faut lire « *Zohra, la femme du mineur* »<sup>2</sup>. La similitude est tout à fait frappante avec un roman comme « *Habib* » dans l'approche des grands thèmes sociaux : amour, religion, identité, statut social, déchéance, etc. Il est évident à notre sens que Bellat, sans doute séduit par Hadj Hamou, par son

---

<sup>1</sup> Devant l'Islam, chap. « Notre Afrique », Plon-Nourrit & Cie 1926 - p. 143.

<sup>2</sup> Edité initialement à Paris en 1925, il a été réédité par Dar El Gharb, Oran, 2007.

écriture ou plus par le fait qu'il soit justement « un pur indigène qui en a dans la tête », tente une « réponse » par roman interposé, à un autre romancier avec toutefois un récit sensiblement différent. La chose est rendue d'autant plus possible que Hadj Hamou en arrive même à parler de « *l'amour des musulmans pour la France* » (p.252). C'est sur ce chapitre de la proximité, pour ne pas dire la sympathie de Hadj Hamou pour les valeurs françaises que l'on va retrouver la même quête chez Bellat pour le rapprochement entre les deux communautés. Le spirituel devrait selon lui couler de source puisque son assise est confortée par ces gestes que la toute puissante France a consenti envers ce pays conquis qu'est l'Algérie. Hadj Hamou apporte de l'eau au moulin de Bellat en faisant dire au narrateur dans *Zohra* :

« Elle savait pourtant que la France n'a pas apporté que l'alcool, mais la justice, le respect de l'Islam, la paix : elle n'ignorait pas qu'il y avait des écoles, des routes, des trains en Algérie et tout cela était dû à la douce France »  
p.109

Les deux héros des romans ont les mêmes problèmes identitaires et tous deux finissent par noyer leur dépit, leurs angoisses dans l'alcool. Si Habib, se retrouvant face au mur infranchissable de la foi chrétienne de Lucette, sombre dans les abîmes de la l'alcool et de la perte, Ahmed Meliani ne perd pied qu'en vérité à cause de sa condition de mineur. Celui qui lui « tiendra la main » dans sa déchéance n'est autre que son collègue de la mine. Il l'initie à la fréquentation des bouges de la ville de Miliana :

« Et ainsi Meliani, de jour en jour, apprit à boire, à trouver bon l'alcool, à le recommander aux amis comme remède contre le soif et le chagrin ; le temps arrive à bout de

tout ; il fit de Meliani, un Musulman naguère fanatique, un Musulman barbare. Il était bien plus civilisé lorsqu'il faisait ses ablutions et la prière quotidienne » p.94

A la différence de Hadj-Hamou, qui charge son héros *Meliani* d'être un piètre musulman en s'adonnant à l'absinthe, Bellat ne juge pas explicitement *Habib* sur son penchant pour la chose, mais l'accompagne volontiers dans sa descente aux enfers :

*Meliani plaignait, lui qui ne fréquentait en ville que les hommes connus par leur zèle dans les pratiques religieuses, lui dont la conduite était irréprochable, dont le désir de s'instruire et d'être utile au pauvre était ardent, oui il les plaignait tous ces mauvais musulmans qui, au contact de l'Européen, n'en prenaient que les vices et parmi ceux-ci, le plus détestable, l'alcool » (Zohra), p.56*

Sur ce plan strictement, la déchéance de Habib est similaire à celle de Meliani. Mais elle ne tient pas des mêmes raisons toutefois. Si pour ce dernier c'est le contact « maléfique » d'un Italien du nom de Grimecci, mineur de son état, il n'en est pas de même pour Habib qui s'enfonce dans le monde interlope des laissées pour compte par dépit amoureux. Le contact étroit qu'il a avec son ami d'enfance Louis de Vieupont est au contraire plutôt sain et rien n'indique que ses fréquentations européennes allaient lui être fatales, comme ça l'est pour Meliani.

Sur un autre grand thème, cher à Bellat, on remarque une autre similitude avec cependant quelques nuances : la question du rapprochement des communautés religieuses et son pendant, l'impossibilité d'une entente cordiale sur le fond des choses. Bellat, comme dit plus haut déjà, fait de cette question un axe central de son

discours et prêche le rapprochement des Chrétiens et des Musulmans. Après bien des démonstrations, une sentence finit par tomber quelque part dans les échanges entre les uns et les autres : toute « fusion » n'est même pas envisageable du fait d'immiscibilité sur l'essentiel du débat. Hadj-Hamou pose quant à lui les questions sur un terrain autrement plus humaniste et ne cherche pas le débat philosophique :

*« Il faut être fou aujourd'hui pour mépriser un homme, quelle que soit sa race et sa religion, simplement parce qu'il n'est pas né Musulman, Juif ou Chrétien » idem, p.57*

En fait Hadj Hamou, inscrit le débat au chapitre des rapports sociaux beaucoup plus que dans le registre mystique. Même s'il s'aventure à quelque discours sentencieux sur le sujet, il reste profondément ancré sur le quotidien des petites gens :

*« Grimecci -Et bien, c'est qu'il faut tout simplement conclure que les Musulmans font les travaux les plus pénibles, les plus dangereux.*

*Meliani - Si vous continuez à parler ainsi, vous ne vivrez pas longtemps à Miliana » (p.71)*

Hadj-Hamou n'a aucun problème à évoquer le Juif, il le fait de façon naturelle tout au long de son roman. Lors d'un échange entre Grimecci, fils de diplomate, mineur italien expatrié, et Ahmed Meliani le mineur arabe, ce dernier dit ceci :

*« - Mais les Juifs ne sont pas autrement faits que le reste de l'humanité, je pense ! Sont-ce là tes idées républicaines ? » « Zohra » (p.96)*

Ce qui n'est pas le cas pour Bellat qui entoure le sujet d'une pudeur suspecte. Et *Grimecci* de répondre à *Meliani* qui lui parlait de tolérance et de proximité spirituelle avec les « Gens du Livre » :

*« Dieu a dit cela ? Comment, les Musulmans sont tolérants ? Ça je ne le croirai jamais ! »* idem, p.58

Poussant le débat un peu plus en avant, Hadj Hamou, ne boude pas son plaisir à faire parler ses personnages sur le sujet. On constatera que Bellat, tout évitant la question des Juifs, lui répond en écho dans nombre de ses écrits, dont le plus évident reste « Habib ». Voici ce que se disent Rosette la Juive et Grimecci l'Italien chrétien :

« - Pourquoi te vanter d'être Française ? Quelle est la femme qui ne croirait pas à la supériorité de sa nation ? Moi je te dis que tous les habitants de la terre se valent, c'est pour cela que je suis l'un des rares hommes qui ne méprisent pas les Juifs, et je crois moi, que ce sont les religions qui ont augmenté la haine des hommes entre eux quand ils ne partagent pas la même croyance.

- Mais oui ! Quand on raisonne, on voit qu'on a tort de se haïr mutuellement et jusqu'à se donner des noms de bêtes pour mieux afficher son mépris.

- Pourquoi ces mots « bicot » pour les Arabes et « youpins » pour les Juifs ? Et pourquoi les Arabes entre eux appellent les Européens Gaouris ? C'est idiot ! C'est enfantin tout cela ! Pourtant nous nous ressemblons tous !... Et ça je l'ai toujours dit, j'ai rencontré des musulmans dans les mines, qui sont plus intelligents qu'un grand nombre d'Espagnols et d'Italiens, parfois leurs chefs !

- Ah ! Mon ami, si tu savais combien on nous en veut pour le décret Crémieux !



- Ça c'est de l'égoïsme, un point c'est tout Rosette ! Car s'il en est qui prétendent que vous n'êtes pas mûrs pour les élections, ils ne font que voir la paille et laisser la poutre !
- Ce qui est vrai, par exemple, c'est que beaucoup d'électeurs israélites vendent leurs voix ! Ça je le sais !... Mais ces pauvres de juifs sont pauvres !
- On ne devrait néanmoins pas vendre sa conscience ! Bref, passons ! Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls Juifs qui se vendent. » pp. 176-177 – *Zohra*.

Hadj Hamou et Bellat se rejoignent sur un terrain au moins, celui de la récurrence du thème religieux. L'un et l'autre le font pour des raisons sensiblement identiques : le rapprochement des dogmes. Les deux ne le font pas de la même manière et pour cause, chez Hadj Hamou les personnages sont des mineurs et de ce fait abordent plus modestement ces questions. De plus, ce dernier est de loin moins prosélyte que Bellat, pose les problèmes avec beaucoup plus de simplicité et cherche pas faire étalage d'un lexique propre à épater le lecteur... Ce qui le préoccupe davantage est la question du statut social des Indigènes dans le chamboulement que leur société a connu avec l'intrusion d'un système étranger à leur façon de vivre, de voir le monde. Il pense que tout est surmontable à partir du moment où les communautés en présence se témoignent le respect que l'on doit à « tout être humain sans distinction de race et de confession ». Son roman fourmille de personnages simples, sans envergure, avec au cœur des soucis bien terre à terre : manger à sa faim, garder propre un foyer, travailler, vivre en paix avec le voisin quelle que soit son origine... Foin d'angoisse mystique « pour elle-même », de discussions surfaites, abstraites et transcendantes sur les dogmes chrétien et musulman entre des personnages dont ne sait comment ils en arrivent à de tels échanges.

C'est bien ce l'on retrouve chez Bellat dont en fait les personnages sont des intellectuels. Aussi leur fait-il réciter des tirades kilométriques sur la foi, les Livres, les prophètes et leurs enseignements avec pour objectif avoué d'appeler les communautés à se rapprocher pour sauver un projet : l'Algérie, creuset des races et des religions. Bellat se place d'emblée sur un improbable terrain des grandes questions philosophiques. Ce qui l'amène très vite à un ergotage dont il a peine à se départir. A sa décharge cependant, on peut dire que le roman « Habib », celui-là même que nous avons retenu dans notre corpus (voir plus bas), est quelque peu « sauvé » de ce naufrage logorrhéique par l'opus qui lui succédera « *Un ange était passé* ». Celui-ci viendra comme pour ramener les choses à la mesure humaine qui semble avoir échappé à Bellat dans « *Habib* ».

## 4 – La dimension mystique chez Paul Bellat

**N**ous avons considéré que cette dimension singularise Paul Bellat du reste de ses pairs du fait qu'elle constitue réellement un aspect saillant dans sa production. Cette dimension prend sa source dans la prime jeunesse de l'auteur. Le jeune Bellat a grandi à l'ombre d'un père idéologiquement engagé dans une veine très à droite avec tout ce que cela suppose comme repères... Une éducation spartiate comme on peut aisément le deviner dans ces milieux ultraconservateurs, sans perdre de vue que le maire que fut Lucien Bellat, vivait sans doute dans l'obsession des « meilleurs préceptes » à transmettre à sa progéniture. Pouvait-il en être autrement pour le chef de la Milice autonome liée aux Amitiés Latines ? Paul en a été repu à n'en pas douter. Cela déteint de façon évidente sur tout son travail.

Ceci nous conduit à un commentaire incontournable, une constatation en vérité : que ce soit dans « *Habib* » ou plus tard dans « *Les yeux bleus et les yeux noirs* », les deux seuls romans où il y a des enfants en âge d'aller à l'école, il n'est jamais question que de précepteurs et, dans les deux cas, un abbé. L'institution scolaire républicaine est totalement absente chez Paul Bellat : l'éducation est une affaire privée et relève par conséquent des hommes de foi. Cette façon d'être rappelle les batailles que donna lieu la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France. Les gens de la catégorie des Bellat ont joué les prolongations en Algérie du simple qu'une fois enrichis, ils ont adopté les attitudes ultraconservatrices d'une classe à laquelle ils n'ont pas eu la chance d'appartenir quand ils vivaient sur leur petit lopin de terre dans le Jura... Les vertus d'une éducation « à

l'ancienne » leurs sont brutalement apparues et ils ont singé « façon coloniale », avec un différé de quelques années, ceux qui en métropole ont lutté, souvent avec violence, contre la laïcité. Ainsi dans sa biographie citée, on y apprend qu'en France le jeune Bellat a fréquenté non pas un établissement laïque, mais l'Institut catholique d'Avranches. C'est là qu'il aurait passé une licence des Lettres... Chez le journaliste, le nouvelliste, le romancier, le dramaturge, l'homme politique, il est aisé de retrouver le prosélyte appliqué et ardent qu'il fut.

Bien après la défaite de son camp, alors qu'il avait perdu l'aura que lui conféraient le soutien actif de sa bouillonnante obédience des Unions Latines et ensuite du PPF, sa position de fils du tout puissant maire de Bel Abbès, son poste de Délégué financier, Bellat ne put se départir de ses messages musclés par lesquels il sévissait dans la presse locale. Tous les prétextes étaient bons pour repartir au front et tenter de placer l'article qu'il fallait, fielleux à souhait, qui rappelait brutalement quel personnage il fut dans les années de feu. Ainsi, dans un article intitulé « *Spes Unica : érection d'un beau monument à Sidi Daho* », il saisit l'opportunité d'un petit article de correspondant local de « seconde zone » pour s'épancher avec beaucoup de violence verbale et d'amertume sur le très sombre avenir qui s'ouvrait devant cette humanité qui avait perdu la foi :

*« Hélas, dans ce siècle où tout s'écroule, empires, mœurs, croyances, institutions, tandis qu'un déluge de folie et de haine submerge l'univers, plus affreux cent fois que le premier, le crucifix nous apparaît plus que jamais l'unique espoir, le refuge suprême de l'Humanité éperdue. Les incroyants même, les athées les plus obstinés d'hier, tournent leurs regards angoissés vers ce symbole de la Nouvelle Alliance, conclue entre Dieu et les hommes et*

*que le Fils a signée de son sang. Toutes les intelligences que la grande contagion a épargnées éprouvent la même épouvante à voir se dissiper et s'évanouir comme une buée légère les sentiments qui, depuis la naissance du monde chrétien, servent d'armature à la société. »*

La dépêche oranaise – 1950 – Voir annexes, dossier  
« Papiers d'humeur signés Paul Bellat ».

Bellat joue les visionnaires. Il joue à se faire peur et à épouvanter son monde : le « catastrophisme » n'est donc pas un genre nouveau. Dans cet article, il rapporte avoir été ému par un prie-dieu planté à l'entrée d'une propriété coloniale non loin de Bel Abbès, dans un lieudit nommé Sidi Daho. Bellat injecte dans cet écrit tous les ingrédients classiques qui fondent l'essentiel des idéologies, des mythologies c'est selon, de la terreur par la prophétie de l'Apocalypse. En fait, il fonctionne en plein dans le discours populiste de l'extrême droite qui a fait, qui continue de faire les beaux jours des fondamentalismes religieux. Toute la production de Bellat, même la plus anodine, est traversée par cette lame de fond mystique. Elle s'exprime parfois avec force et s'estompe d'autre fois, mais reste quelque chose de significatif chez lui. Cela tient principalement, nous l'avons dit, à l'histoire particulière de ce Bel Abbès construit ex nihilo dans la plaine de la Mekerra, par des colons qui n'ont fait qu'emboîter le pas à la troupe. L'érection de la ville s'étant faite sans contacts notables avec la population autochtone peu concentrée sur les lieux, la communauté a fonctionné quasiment en autarcie. La conjoncture et les rapports de force ont longtemps penché en faveur de ces valeurs proches de la tendance « Alliances latines ».

Dans un article publié en 1936 dans l'Echo d'Oran, Bellat livre très implicitement ce qui a fondé l'existence même de ces Unions latines

ultraconservatrices. Sans aller jusqu'aux origines, lointaines au demeurant, de ces mouvements souvent occultes plus proches des sectes que de courants religieux déclarés, ce sont les lois de 1904 et 1905 promulguées en France, consacrant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui constituent le point nodal des batailles de ces tendances d'extrême droite... Le fait que lesdites lois aient contraint les hommes du culte – les évêques en particulier – à faire le serment « *de garder obéissance et fidélité au gouvernement établi par la Constitution de la République Française, de ne rien entreprendre qui soit contraire à la tranquillité publique ; et si, dans le diocèse ou ailleurs, quelque chose se tramait au préjudice de l'État, il faudrait le faire savoir au Gouvernement...* »<sup>1</sup> devant des fonctionnaires civils désignés par le gouvernement, constitue pour elles le suprême outrage, l'humiliation dont l'Eglise jamais ne saurait s'accommoder. C'est dans ces mouvances que se dessinent les contours de la personnalité de Bellat. Il en restera là, confiné dans ces certitudes, pour toute la vie.

Dans sa préface à « *Légionnaires* », Max Marchand avait noté que le livre « *prend un sens mystique et quasi-religieux* » de par le développement du récit... Ce livre précisément est peut-être celui où Paul Bellat s'est le moins laissé aller à ses épanchements religieux. Il est donc clair que le préfacer Max Marchand a dû extrapoler à ce qu'il a pu lire de ou sur Bellat, ou ce qu'il en sait par ailleurs. Car cette fibre se note avec force dans certains de ses ouvrages.

Cet aspect de l'auteur a retenu notre attention dans le présent travail, car le reste des écrivains coloniaux n'en a pas usé avec autant de constance et de zèle. Ce qui est davantage frappant c'est qu'un

---

<sup>1</sup> Source Encarta 2007 – Microsoft Corporation, qui cite Voilliard (Odette), Cabourdin (Guy) et Dreyf (François-G.), *Documents d'histoire contemporaine, 1776-1850*, Paris, Armand Colin, 1964.

Robert Randau, chef de file incontesté de l'algérianisme, se fait une piètre idée de la religion, du moins dans cet extrait des « Colons » :

« Créer un race n'est qu'instituer une esthétique nouvelle dans un groupe d'hommes ; un jeune peuple est un progrès inouï des vieux peuples. Pour donner de la cohérence à la société disparate algérienne, il s'imposait de dépêtrer celle-ci du chapparal (*néologisme conférant au barbarisme, inspiré du verbe espagnol « chapalear » qui veut barboter dans une mare. Ndr*) des préjugés apportés de la métropole, des sentimentalités atrocement fausses des aïeux, des inepties redondantes de l'éducation cléricale »<sup>1</sup>

Un peu plus loin dans le même roman, Randau, comme pour bien mettre les choses au clair au sujet des ces « mièvreries cléricales », fait dire à l'un de ses personnages, avec l'énergie qui sied à son discours musclé :

« Il croit à l'Algérie et ne croit pas en Dieu ; sa haute estime pour votre frère vient de ce que Jean veut créer une patrie algérienne. La terre à labours, la brousse à défricher, les Arabes les plus sauvages sont ses amitiés. »  
pp.84-85

S'il est avéré que cette inclination à la religion a été « greffée » à Bellat dès son jeune âge, de par son éducation, l'influence de son père et plus tard la tendance politique qu'il a épousé, il reste néanmoins acquis qu'il y fut conforté de par la lecture de ses illustres prédécesseurs, ceux précisément qui ont fonctionné sur la Latinité, concept vaseux s'il en est, qui appelle en fait la Chrétienté. A la

---

<sup>1</sup> R. Randau, « Les Colons » (1926) p.52.

différence que ceux-ci n'ont pas jugé pertinent de s'encombrer de l'omniprésence du clergé à leur côté. Ils furent animé par l'esprit de conquête exclusivement, martial à tout le moins.

Sur ce point précisément, on peut constater une nette différence de vue avec Randau à propos de la mystique. Même s'il est vrai que l'algérianisme s'est nourri goulûment de la fibre latine, il reste que dans les textes, cela n'apparaît pas, loin s'en faut, avec autant de force dans son versant religieux que chez Bellat. Dans « les Colons » de Randau, nous lisons ceci :

« La mystique qui jetait jadis cette saleté au pardon ou à la charge d'un dieu indifférent, se mourait avec les religions ; celles-ci agonisaient pour n'avoir point fait concorder le dogme avec la vie. Elles avaient institué le culte de la volonté, qui créait des prophètes, des saints, des intercesseurs entre l'idéal et l'homme, des crans dans la pensée ; or, celle-ci, fille de la vie, rejetait les entraves moisies du passé et s'épanouissait dans une aurore sans cesse renaissante ; et l'action n'était que la pensée qui devenait chair. » (p.99)

Ainsi pour Randau, pousser le propos jusqu'à dire que « l'action n'est que la pensée qui devenait chair » semble banal. En fait, c'est une allusion forte au dogme chrétien qui veut que Jésus est « *la parole devenue chair* » ! Même s'il n'en fait pas autant que Bellat dans ses écrits, Randau n'hésite pas lui non plus à se lancer des ratiocinations aux forts relents de catéchisme. Il est un passage dans « Les Colons » (pp.56-57), où il fait étalage d'une pseudo érudition en histoire des religions tout à fait surprenante. Bellat, lui aussi se lance volontiers dans ce genre de démonstrations laborieuses, comme nous le verrons plus bas.



Tout en admirant Hitler jusqu'à l'idolâtrie, Bellat a toujours gardé à la religion un rapport dont la force n'est même pas à démontrer. En ce sens, il se démarque de Randau. Ceci pour dire qu'Hitler (faut-il y voir un paradoxe ?), répondait à ceux qui le questionnaient à propos de la foi que « les Allemands ont déjà fort à faire à être Allemands. Etre chrétiens en sus, pourquoi faire ? »

Au meilleur moment de sa carrière d'homme public politique et de journaliste engagé, Bellat avait balisé son terrain et donné des couleurs à son sillage qui ne le quitteront jamais, bien qu'il fit plus tard quelques efforts pour tenter de les faire oublier, de brouiller les pistes en quelque sorte. Mais il est difficile voire impossible de rendre amnésiques les gens sur son propre parcours, surtout quand il a été jalonné de déclarations telles que celle-ci, publiée en février 41 à Oran :

*« Chrétienté, foi ardente en elle, travail, famille, patrie, sont pour tous deux les dogmes sacrés, les clés de voûte de la restauration de leur pays respectif. La France de Pétain, le Grand et Sublime Vieillard, suit maintenant l'exemple de l'Espagne de Franco. Tôt ou tard, tous deux devraient se rencontrer sur la même route, chacun dans son pays. Il faut nous en féliciter ! »*

L'Echo d'Oran – février 1941.

En lisant ces lignes, il faut se mettre à l'esprit que le monde était en guerre contre le nazisme, que l'Algérie traversait des moments très incertains, que le bombardement de Mers el-Kébir venait de se produire voilà seulement 6 mois, que le régime franquiste avait fini par lamener toute forme d'opposition armée en Espagne. Bellat semble n'en avoir cure et maintient un cap hasardeux, au mépris de

l'hécatombe que les régimes qu'il soutenait étaient en train de perpétrer en Europe. Travail, famille, patrie à l'ombre de la Croix : Bellat chante son credo, celui de l'homme mais aussi, et cela lui est assez particulier, de l'écrivain qu'il va s'efforcer d'être à partir de 1948.

#### 4.1 – Le corpus à prendre en compte

**D**ans le corpus choisi ou considéré plutôt comme le plus représentatif, il y a deux romans « *Habib* » et « *Un ange était passé* », écrits à quelques années d'intervalle. Si le premier est un roman au sens commun du mot, avec une intrigue et un schéma narratif classique, le second en est un appendice... Il n'en est pas la suite, mais il en constitue l'opus qui permet de comprendre ce qui n'a été que suggéré ou peu développé dans le premier. Par la suite nous verrons ce qui a pu motiver l'auteur à publier « *Un ange était passé* » qui allait jeter quelque lumière sur les zones d'ombre de « *Habib* ». Il reste que neuf années séparent les deux livres, d'où le titre « *Un ange était passé* », expression qui veut dire que le silence s'est installé pendant un certain temps. Par ailleurs deux nouvelles forment elles aussi le corpus : « *Elle était trop belle* » et « *La hija de Bigotillos* ». Je m'attacherai à les étudier d'un peu plus près par la suite.

Concernant les nombreux articles de presse publiés ici et là dans ce thème explicitement, j'ai jugé utile de les citer seulement sans m'y attarder et laisser ainsi le soin au lecteur de les découvrir par lui-

même dans les annexes, principalement au dossier « *Articles à caractère religieux signés Paul Bellat* ». Cette façon de cloisonner ainsi par thème la production journalistique de Bellat n'est pas hermétique, on peut tout aussi bien découvrir certains articles classés dans « humeur », « politique » ou « de société », alors qu'ils portent aussi sur le religieux. Tous ces articles sont parlants à mon sens et fonctionnent au premier degré. A titre de rappel, il est à noter ici que la carrière de Bellat se scinde en deux parties distinctes : la première avant et la deuxième après la Seconde Guerre. La première est essentiellement journalistique, émaillée de quelques poèmes de facture douteuse. La seconde quant à elle commence après 1945, mais plus formellement en 1948, date de la parution présumée de « *La Croix et le Croissant* », premier essai porté sur les quatrièmes couvertures des livres du même auteur.

#### 4.1.1 - Habib

**C**e roman paraît en 1952 aux Editions René Debresse à Paris. Juste avant, en 1950, Paul Bellat publie « *Un drame à Oran* » aux Editions Roidot à Bel Abbès. « *Un drame à Oran* » est une intrigue policière qui se déroule dans l'ouest et le sud algériens sur fond de course à l'arme nucléaire entre la France et la Grande-Bretagne. Les événements du roman ont pour point de départ "Cova Laoua" (Cueva del Agua, crique située à l'est, à la sortie de la passe du port d'Oran avant le cap Roux de Canastel). Ce thème de la compétition entre les deux nations rivales reviendra dans « *Habib* », il y occupera même

une place de choix. Il y a entre les deux pays un lourd contentieux : ne dit-on pas en France « *Souviens-toi de Jeanne d'Arc et de Mers-el-Kébir !* » (pour ce dernier, il s'agit du pilonnage de la flotte française par les Anglais dans ce port oranais en juillet 1940, de crainte qu'elle ne serve contre les Alliés. Le bilan officiel fait état de 1297 marins tués). Bellat, vichyste de la première heure, fonctionne sur le registre de la vague d'anglophobie suscitée par cet épisode guerrier.

Quand « *Habib* » paraît, nous sommes deux années avant le déclenchement de la guerre d'indépendance. Ensuite vint « *Un ange était passé* » en 1961, soit neuf ans plus tard. L'Indépendance survient un an après. L'Algérie est donc en guerre depuis six ans à la parution de « *Un ange était passé* ».

Pas un coup de feu cependant dans ce dernier, pas l'ombre d'une allusion à la guerre, voire à quelque velléité belliqueuse des communautés en présence. Cela est très curieux alors que ce livre aurait pu « légitimement » y faire allusion. L'intérêt de Paul Bellat, s'il en est, réside-t-il précisément dans cette capacité qu'il a eu, au beau milieu de la bourrasque, à transcender le factuel pour élever sa littérature, réaliste le plus clair du temps, au rang de vraie fiction ? Ou alors l'effet escompté a-t-il abouti à son contraire du moment que l'auteur a cherché à ne pas voir ou laisser voir, ce que « son pays » était en train de devenir ? A trop vouloir les occulter, les choses en deviennent plus voyantes encore. Le naufrage est bien là, il n'est que tu ou imagé. La métaphore fonctionne alors dans la totalité du texte.

«*Habib* », roman de 154 pages publié en février 1952 chez René Debresse (Paris), est le récit d'une vie, celle de Chérif Habib, un

Algérien de « *noble souche* », « *fil de grande tente* »<sup>1</sup>, expression que le narrateur traduit littéralement de l'arabe « *ould khaïma kebira* » qui veut dire « *fil de grande famille* », entendons « *féodale* ».

« *Habib* » est une histoire racontée à la première personne par Louis de Vieupont, ami du héros Habib, étriquée ou peu référenciée sur le plan temporel. On peut imaginer, d'après les maigres indications qui sont données au lecteur, que ses actes se déroulent entre le début du siècle dernier et quelque part dans les années trente à quarante. Le temps qui s'écoule dans le récit n'est pas en phase avec le temps de l'Histoire. Il fonctionne pour lui-même, coupé des événements historiques connus, à part une allusion à un « *conflit mondial* » (p.85). Ce qui laisserait croire que le début du récit se déroule avant la seconde guerre mondiale.

C'est un récit « *linéaire* » de type classique. Paul Bellat nous le livre, oublieux des gens, du terreau social, des enjeux de l'époque sur la terre qui a vu naître l'œuvre. Le récit jure singulièrement avec les réalités historiques, sociologiques et spirituelles de l'époque. Bellat, comme cherchant à occulter la fièvre qui tourmente le pays, donne en définitive peu d'étoffe à ses personnages. Nous verrons par la suite qu'il s'est relu et que dans l'intervalle il n'a pas vraiment rompu avec la trame de son roman. Au point qu'il le reprendra neuf ans plus tard sous la forme d'un journal intime.

---

<sup>1</sup> « **Fils de Grande Tente** » est aussi le titre d'un roman de Seddik Ben El-Outa (alias Melle Barbaroux). Paris - Société d'éditions littéraires et artistiques, Ollendorff, 1902. « *Un roman falot, dont l'idéologie colonocentriste est masquée par le ton mondain et suffisant qu'affectent les protagonistes, d'interminables palabres mettent aux prises des caïds d'opérette colonophiles...* », Alain Calmes in « *Le roman colonial en Algérie avant 1914* ».

#### 4.1.2 - Organisation du roman

Le roman « *Habib* » est constitué de vingt-trois chapitres dont voici les titres et les synopsis :

##### I – **Fils de grande tente**

Louis de Vieupont raconte à la première personne (je) comment sa famille, qui n'a jamais quitté la région parisienne, vint en Algérie. Son père, brillant militaire de carrière se voit confier la mission de pacifier une région d'Afrique du nord. Arrivés sur place, ils font connaissance du chef qui règne sur la tribu des Oulad Sidi Chabane, le Chérif Saadi. Louis de Vieupont rencontre Habib.

##### II – **Enfance**

Les deux garçons se lient d'amitié. Habib découvre Lucette et Bathilde, sœurs de Louis. Lucette est la cadette et toute jeune, elle s'attache à Habib. Les deux amis ont le même précepteur : l'abbé Darmel. Ils ont une enfance heureuse.

##### III – **Années de collège**

Habib et Louis sont envoyés ensemble dans un lycée d'Oran. Les parents ont renoncé à les séparer tant leur amitié était grande. Habib est un surdoué, il n'a aucune peine à surclasser Louis dans tous les domaines. Habib est un adolescent par l'âge

mais pas par le corps. Il ne manifeste pas d'intérêt physique particulier pour le sexe opposé, pour lui seul compte l'esprit.

#### IV – **Le prix**

Habib a un goût très prononcé pour l'Histoire et les grandes causes. Il s'intéresse à Charlemagne et décide de lui consacrer un ouvrage : « *Charlemagne, allié de l'islam* ». Il le fait et obtient le prix Gobert qui, outre la distinction, donne droit à une somme de dix mille francs en numéraires.

#### V – **Deux noires**

Pour le récompenser des succès remportés, le Chérif Saadi<sup>1</sup>, en père comblé, offre à son fils deux petites noires, ramenées du lointain Soudan, pour concubines. Madjouba et Maberouka étaient heureuses de se retrouver ainsi à l'abri, dans la maison d'un notable.

#### VI – **Le discours d'Aflou**

Un président de la république française se rend en Algérie en visite officielle. De passage à Aflou, dans les Hauts Plateaux, les autorités lui organisent un méchoui auquel sont conviées les personnalités les plus en vue de la région. Habib est de la partie en sa qualité de lauréat du grand prix d'Histoire. Il demande à prendre la parole et prononce un discours laudatif à l'adresse de la France. Une brillante carrière s'ouvre devant lui.

---

<sup>1</sup> Le nom même de Chérif Saadi, Bellat l'a emprunté à un poète persan. Il a prononcé aussi une conférence sur ce poète inconnu. Saadi n'étant qu'un pseudonyme.

## VII – **Le voyage aux Indes**

Habib décide de partir pour un long voyage aux Indes. Sur l'embarcadère Lucette lui chuchote à l'oreille "*ma vie pour la tienne*". Cette révélation de l'amour de Lucette pour Habib, n'apparaît que dans ce chapitre.

## VIII – **La mer rouge**

C'est le récit de la traversée. Habib fait la connaissance de lady Thairty, une Anglaise fatale qui le travaille au corps à corps et lui suggère de mettre ses capacités au service de l'Empire britannique.

## IX – **L'Inde**

Ce voyage sera celui de tous les dangers. Il y fera beaucoup de rencontres dans les milieux officiels indiens. Lady Thairty effectue un véritable forcing pour convertir Habib : elle veut faire de lui un consultant au service de sa Majesté. La description qui est faite de cette dame et la façon dont elle se comporte avec lui, laissent penser qu'une liaison est née entre eux.

## X – **Que devient-il ?**

Habib ne donne plus signe de vie. Plus aucune lettre de lui n'est parvenue aux Vieupont. C'est l'inquiétude. Le commandant du navire sur lequel il s'est embarqué, contacté par le général de Vieupont, affirme que Habib fait parler de lui en Inde dans la presse locale. Il lui apprend que lors de la traversée, une



Anglaise s'était liée à lui. Effectivement, arrivés à destination, elle lui offre de visiter « ses Indes », celles des croyances bouddhistes et des fumeries d'opium.

#### XI – **La drogue**

Il est donc entraîné par lady Thairty dans les abîmes de l'opium. Il ne sortira pas indemne de ce périple. Son statut d'homme s'en trouve gravement compromis, c'est une épave.

#### XII – **La cure**

Il revient donc par le même bateau qui l'avait emmené, mais cette fois destination Cherbourg. Son père Chérif Saadi, qui a été le chercher, a convenu avec un médecin de renom de soigner son fils dans un centre de désintoxication situé en Allemagne.

#### XIII – **Au ksar**

De retour au pays, guéri de l'emprise de l'opium, Habib retrouve sa famille, son ami Louis qui ne tardera pas à partir à Paris pour entamer ses études médicales. Chérif Saadi, heureux que son fils revienne sain et sauf parmi les siens, lui arrange un mariage. Habib lui annonce que l'épreuve qu'il vient de traverser l'a rendu impuissant. Le père est consterné mais pour sauver la face avec la famille de la promise, il décide de la prendre pour lui : « il faut bien assurer la descendance » argue-t-il en substance.

#### XIV – **Le réveil**

Il s'agit du réveil de la libido longtemps inhibée de Habib. Il flambe de désir pour Lucette un soir de clair de lune alors qu'ils prenaient un bain dans un lac. Cela faisait un moment qu'il n'avait pas frémi pour un corps de femme. Il revit.

#### XV – **Et soudain**

Habib retrouve ses moyens au contact d'une autre femme, une tigresse, alors qu'il s'était interposé entre elle et son mari au moment où ils se battaient sur la plage. La femme se retrouva toute nue dans les bras de Habib. Il fut fouetté comme par un coup de foudre, une décharge le long de sa colonne vertébrale. Son anatomie s'en ressentit aussitôt. Il dut plonger dans la mer pour ne pas rougir de honte, mais il rougit de bonheur...

#### XVI – **Lucette refuse**

Sentant revenir son assurance, Habib se risque à demander Lucette en mariage.

#### XVII – **Lucette parle**

Lucette refuse mais s'explique : elle a promis à Dieu de prendre le voile si Habib guérissait de l'opium. Elle l'aime, c'est bien pourquoi elle a secrètement « négocié » avec Dieu la survie de l'être aimé contre son entrée dans les ordres.

#### XVIII – **Révolte**

Habib ne comprend pas le refus de Lucette, à l'instar de tous les autres, d'autant que le général de Vieupont avait donné son

accord à la petite condition toutefois que les enfants soient, le moment venu, de confession chrétienne.

#### XIX – **Paris**

Nous sommes à présent à la fin de la seconde guerre mondiale. Habib, en désespoir de cause quitte le pays pour aller s'installer outre-mer. Il est nommé professeur au Collège de France. A ce titre, il reçoit une invitation, en qualité de chargé de mission du gouvernement français, pour un séjour de trois ans dans les îles du Pacifique. Il en profite pour effectuer son pèlerinage aux lieux saints. Il prend pourtant goût au vin et insensiblement sombre dans l'alcoolisme.

#### XX – **Déchéance**

Habib reçoit du rectorat de l'université un congé de maladie de six mois, lui suggérant d'aller se soigner. Il prend le sentier de l'enfer et se fait clochard dans Paris.

#### XXI – **L'hôpital**

Ramené d'urgence à l'hôpital où exerçait Louis de Vieupont, Habib y passe un long séjour. C'est Lucette, devenue bonne sœur qui veillera sur lui.

#### XXII – **La vie obscure**

Le récit n'en dit presque rien. Des allusions tout au plus. Il faudra attendre « *Un ange était passé* » pour en savoir plus. On

apprend toutefois qu'une lettre venant d'Algérie est parvenue à Louis. Habib y raconte le typhus...

### XXIII – **La mort d'Habib**

Cela fait des années que Habib et Louis ne se sont pas vus. Un jour, sur une plage d'Arzew, un homme sauve<sup>1</sup> une petite jeune fille qui a pour nom Lucette, filleule de la Lucette d'antan, de la noyade : c'était Habib. Il est très malade et entre deux contractions, il explique à Louis qu'il est là parce qu'il est gardien dans le domaine d'à côté. Habib meurt des suites d'une méchante pneumonie.

#### 4.1.3 - Analyse commentée

Le conte de « *Habib* » commence par l'arrivée d'un militaire français dans la région d'Aflou dans les Hauts Plateaux. Son père, Sidi Saadi Chérif, est « *chérif* » de nom comme de statut, singulier de « *chorfa* » qui veut dire les seigneurs, les nobles, tout ce qui peut être à l'opposé de la plèbe, des parias.

Sidi Saadi Chérif règne sur une région des Hauts Plateaux, aux portes du désert et vit dans le cadre idyllique d'un ksar autour duquel était établie « *la puissante tribu des Ouled Sidi Chabane* » dont il est

---

<sup>1</sup> Nous avons pu apprendre que ce sauvetage en mer de la fillette a bel et bien existé. Paul Bellat aurait sauvé une baigneuse sur une plage de Port-aux-Poules.

le chef. Vint alors le colonel de Vieupont, mandé par l'autorité coloniale dans la région...

*« calme en apparence, mais dont la population est réticente... ». Le poste lui fut proposé « après de brillantes campagnes coloniales qui l'avaient longtemps tenu éloigné de son foyer (...), mais il avait fait preuve dans le service de telles qualités, que le Ministre de la Guerre résolut de recourir à lui pour la pacification définitive d'un vaste territoire en Afrique du Nord ».*

(p. 8)

Le fils de cet officier et le petit Habib, tous deux ayant sensiblement le même âge, vont se lier d'amitié pour le restant de leur vie.

Le roman déroule la vie des personnages, leur prête un discours entendu : la France est en terrain conquis et, il est quasiment impensable de voir surgir une attitude récalcitrante à tout le moins parmi les populations autochtones... Ainsi lors de leur première rencontre, les deux pères échangent-ils amabilités et autres compliments sur leurs statuts respectifs. Rien ne surprend quand, au fil de la discussion, *le Chérif*, répondant à une question sur l'éducation du petit Habib dit :

*« Monsieur le curé veut bien lui donner quelques leçons de latin et de français. Pour l'arabe j'ai un excellent taleb ».*

(p.10)

Les deux enfants vont vivre une enfance somme toute heureuse :

*« Ce que fut notre heureuse enfance ? Un enchaînement de petites joies et de petites contrariétés. Toutes les journées de quatre années consécutives se fondent en une seule, brillante de lumière et bruyante d'éclats de rire ».*

(p.12)

Paul Bellat écrit un roman mais ne peut résister à l'envie d'en faire un traité d'économie politique, en cela il n'est en rien original car la plupart de ses lointains devanciers du courant algérianiste en faisaient de même. « Ecrivain » n'était pas leur métier, mais simplement une vocation. Leur statut social de notables, d'administrateurs et autres fonctions socialement élevées, en faisaient plus des tribuns, des conférenciers que des romanciers. Bien qu'étant tantôt subtile, tantôt grotesque, cette attitude propagandiste participe de « l'écriture réaliste ». Il nous vient à l'idée cette sentence de Balzac (citée par A. Calmès, in op.cité) dans son avant-propos à *La Comédie humaine* :

*« Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées, il doit se regarder comme un instituteur des hommes ; car les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter ».*

A la page 62 de « *Habib* », Paul Bellat se fend d'un paragraphe au discours on ne peut plus politique, mais tente de se rattraper :

*« Chaque pays a le droit et le devoir de défendre ses points de vue politiques et financiers et il ne faut voir dans ce récit aucun blâme à l'égard des autorités anglaises ni aucune sorte de jugement sur leurs méthodes. Peut-être serions-nous tentés, au contraire d'admirer et de louer leur vigilance ! **Mais nous contons seulement l'histoire d'un malheureux jeune homme victime de ses***

*faiblesses* autant que de l'énorme machine aux engrenages compliqués dans lesquels il avait eu l'imprudence d'engager les doigts ».

La propagande profrançaise prend vite des allures de prosélytisme, à la limite de la caricature et rend intéressante la lecture car les mésaventures de ce pauvre Habib sont le fait de sa « naïveté », petit agneau algérien constamment menacé par tout ce qui n'est pas français, synonyme de rassurant, protecteur... Son père n'est pas plus futé, il prend fait et cause, en bon caïd collaborateur, pour la puissance coloniale. Bellat pousse ici la description du personnage jusqu'à la caricature car il lui fait porter le rôle dégradant de celui qui en fait « plus qu'il n'en faut » puisqu'il suggère au colonel de simuler une agitation pour lui faire gagner de l'estime dans la hiérarchie :

*« je suis heureux de te conserver le plus longtemps possible auprès de moi, dit-il un jour au colonel de Vieupont, mais tu devrais tout de même, dans l'intérêt de ta carrière, te rappeler un peu au souvenir de ces Messieurs des grands bureaux. Veux-tu que j'organise un semblant d'agitation ? J'enverrai quelques serviteurs tirer des coups de fusil à blanc au passage de M. le Préfet, qui nous promet une prochaine visite et me demande d'organiser un méchoui monstre. Tu organiseras aussitôt une campagne de répression et poursuivras à travers les dunes du Grand Erg des djouchs imaginaires. Et alors, les étoiles du ciel tomberont pour s'attacher à tes manches ».*

(p.13)

Habib est un enfant intelligent, un surdoué qui va briller de mille feux dès les premières années de lycée à Oran quand, après un voyage offert par son père à Paris et Séville, il rédige un ouvrage d'Histoire ayant pour titre « *Charlemagne, allié de l'Islam* ». Le petit

prodige aura l'occasion de faire valoir ses talents lors « *d'un voyage en Algérie d'un Président de la République Française* ». L'impétueux jeune homme va prononcer un discours que personne n'attendait et donner des sueurs froides au colonel de Vieupont sensé un peu le cautionner auprès de la *grande société*. En effet le préfet d'Oran voulant honorer la jeunesse locale, présente le jeune Habib :

*“ comme le précurseur des temps futurs, lorsque, sous l'égide de la France, l'Islam régénéré reprendra sa place à la tête du mouvement civilisateur qui emporte le monde vers ses sublimes destinées ”. (p.37)*

Ne se sentant plus, le téméraire « *précurseur des temps futurs* » demande au Président « *s'il permettrait à un écolier, son humble serviteur, de prononcer quelques paroles devant lui* », et il se lance dans un panégyrique dont il serait bon de reproduire quelques morceaux choisis :

*« Oui, disait Habib avec énergie, c'est sous l'égide de la France que l'Islam veut entrer dans le concert universel des peuples. J'ai, depuis le commencement des mes études, une telle conviction de cette nécessité, que j'ai consacré mon premier travail à ôter quelques cailloux sur le chemin que nous avons à parcourir.*

*Je ne me fais aucune illusion sur mon véritable mérite : l'Académie Française n'a pas récompensé le talent du trop jeune historien, mais il lui a plu qu'un musulman dénonçât un mensonge historique trop longtemps accrédité et de nature à décrier, dans l'esprit de notre jeunesse, la noble loyauté d'un des plus grands législateurs qui aient gouverné les peuples, l'Empereur Charles le Grand ! Si Dieu me prête vie, je continuerai cette œuvre. J'établirai un*



*parallèle entre votre Saint roi Louis IX et Saladin le Juste. A chaque pas de l'histoire, malgré les apparences, malgré les conflits armés, la parité, la fraternité, les affinités profondes de la France et de l'Islam se manifestent avec éclat, et aussi l'évidence du plan divin qui a destiné ces deux puissances enfin réunies à la régie universelle de l'Humanité. (...)*

*Eh bien, de même que Mohammed dans notre Coran, place son enseignement sous l'invocation de Jésus, verbe incarné, de même nous, petits fils d'Abraham, c'est à l'ombre de la France, intelligente, compréhensive, généreuse, que nous voulons planter nos tentes et abriter notre paix ! ».*

(pp. 39 à 40)

A la fin de ce discours, signe que l'auteur (attitude déconcertante à tout le moins) met une distance, émet une lourde réserve quant à ce qui se dit autour de cette table, le colonel de Vieupont confie au jeune orateur en aparté :

*« si tu venais à te relire, tu éprouverais une certaine déception ». (p.41)*

Un double langage dont on retrouvera trace ça et là dans le roman et dont le rôle est difficile à cerner tant il est subtil parfois. L'auteur ne fait-il par ce jeu ambigu que se ressaisir devant l'insoutenable bêtise qui se dégage de la tirade que nous venons de lire, ou est-ce un clin d'œil au lecteur, comme un effet de distanciation, de (auto) dérision ? La deuxième hypothèse nous paraît peu crédible tant le tout baigne dans le discours pur et dur du *projet colonial*. A moins qu'une part de la réponse soit apportée par Paul Siblot dans son article « Le roman colonial » où il évoque les algérianistes cependant, mais que l'on peut aisément étendre au delà:

« Les algérianistes portent sur leur algérianité un regard subrepticement excentré qui les entraîne à la dérision d'eux-mêmes. Les caricatures qui accompagnent certains de leurs récits sont l'exacte illustration de cette propension à la farce et à la folklorisation ».

(Le roman colonial – L'Harmattan - p.89)

Sauf que dans ce cas précis, la couleur dominante est au drame (psychologique tout au plus). L'atmosphère générale traduit un désarroi de l'institution même du colonat. Bellat place en avant l'Indigène, du moins l'élite qui peut en émerger (avec l'appui bienveillant de la France), et flatte les qualités *cachées* qu'il recèle, celles que la France ne voit pas. Il ne faut pas, en ce sens, perdre de vue les envolées lyriques que les Algérianistes ont servi de ci de là sur les valeurs de ce « *peuple neuf* » en formation dans la nouvelle Afrique. Habib, le personnage, en est-il le prototype ? De toute évidence. En le propulsant de la sorte, Bellat ne laisse aucun doute planer sur ce sujet. Il va lui faire vivre une enfance des plus heureuses. Le doter de tous les atouts qui servent à « réussir ». Le monter au firmament et le fracasser contre terre après une chute lamentable, une déchéance sans nom... Toute l'allégorie est là. « *Prête-moi ta vie, Louis de Vieupont* », semble dire Habib l'Algérien à son ami Français. Mais en vérité, ce que nous entendons, c'est Louis de Vieupont qui dit « *Je te prête une vie, Habib* ». Bellat opère une inversion de situation. Car en fait, lequel de Habib ou Louis va perdre son paradis ? Sentant la partie sur le point d'être perdue, Bellat l'auteur en embuscade derrière son narrateur ubiquiste, attire l'attention de la métropole sur le fait que l'irréparable risque de se produire : la perte pure et simple de la terre algérienne !

Ce désarroi se traduit dans les péripéties du héros « *rayonnant de beauté, de jeunesse et de puissance* ». Il embarque pour les Indes dans le cadre d'un voyage d'études, financé par l'Autorité. On saura par la suite que la métropole n'est pas si « bête », puisque Habib est recruté par les services spéciaux français en qualité de *consultant privilégié*. Il prend donc le bateau, affublé d'un costume de prince arabe avec en tête un turban et une mission de première importance : « *sauvegarder le prestige de la France* ».

Cette séparation entre les deux jeunes amis, fut la première et ouvrit la voie à une séparation progressive. C'est à ce moment que le roman prend une tournure dramatique : accéder à l'âge adulte ne va pas être de tout repos pour le héros, pour le symbole *Habib*. Il y eut aussi cette déclaration d'amour de Lucette, sœur cadette du jeune Louis de Vieupont, qui chuchota à l'oreille de Habib avant son embarquement « *ma vie pour la tienne* ». Lucette va être placée à partir de cet instant au centre du récit. Un amour secret, inavoué liait à leur insu Habib et Lucette. Cet amour les perdra. L'un et l'autre en verront leur destinée totalement chamboulée.

Ce voyage aux Indes va être le prétexte pour Bellat de se lancer, par le truchement de Habib, dans des démonstrations de géopolitique d'un niveau plus que douteux. Il fait ainsi étalage d'une « érudition » en la matière qui frise le ridicule :

« *Avec des gestes allongés de mes bras nus et ma basse la plus chantante et la plus pathétique, je leur ai montré l'Occident agonisant, impuissant désormais à se défendre contre l'immense déferlement des Jaunes* ». (p.51)

A noter encore une fois ce ton sardonique qui fait un effet de distanciation : *“mes bras nus et ma basse la plus chantante”*, Habib se moque-t-il de l'assistance qui lui prête l'oreille ou est-ce encore une fois un simple intermède ? La suite est là pour ramener le lecteur dans les eaux glacées de la propagande :

*« Il n'hésita pas à démontrer que les seuls vrais amis de l'Islam étaient la France et l'Europe catholique »*  
(p.61)

Les dialogues, dans ses passages sont d'une platitude affligeante. Les répliques entre les protagonistes, tout à fait mal définis et surfaits, ne sont qu'inepties et ronrons. Dans l'étude citée en référence, les auteurs qualifient ainsi les dialogues dans le roman colonial. La citation ci-après corrobore on ne peut mieux cette vérité :

*« Le recours au dialogue est un procédé constant dans le roman colonial. Certes le dialogue, dit-on, révèle l'âme, c'est un moyen commode pour faire s'extérioriser le personnage, une manière innocente de le dévoiler. Mais dans le roman colonial, le dialogue n'est pas la manifestation d'une interaction entre les personnages : les personnages principaux sont le support d'un « monologue alterné », plutôt que les participants d'un véritable dialogue. Ils exposent volontiers, en « instituteurs », leur pensée éthique ou politique, leur analyse de tel ou tel problème ». (p.96)<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> « Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie » de H. Gourdon, J-R. Henry et F. Lorcerie, numéro spécial de la Revue algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques – Alger, 1974.

Les protagonistes parlent en effet d'une même voix et expriment les mêmes choses. A ce qui est dit dans une réplique, répond en écho une autre réplique émanant d'un personnage portant un nom différent mais qui très rarement apporte un autre éclairage sur le thème abordé, voire plus simplement dit : la contradiction...

Ainsi Bellat ne perd donc pas de vue cette « arme » qu'est la littérature. Il use et abuse à l'envi de toutes sortes de clichés et de discours politiques tout faits. Il met en avant son engagement politique pour la cause coloniale (voir le large extrait donné plus haut). Jean-Robert Henry cite cette affirmation de Randau :

*« La littérature est toujours instrument de propagande »,*  
citation parue en 1938 dans le Bulletin de l'association des  
anciens élèves de l'école des Mines de Nancy.

Durant son périple indien, Habib tombe dans les rets d'une Anglaise, Lady Thairthy, une dame du monde qui a tout l'air d'une honorable correspondante des services spéciaux britanniques. Elle le prend littéralement sous sa coupe et lui fait découvrir « ses Indes ». « *Elle le capture par les sens* » pour reprendre l'expression du narrateur. Elle commence par le « travailler » à l'anglaise :

*« vous savez, le goût de l'aventure, une intelligence supérieure, un admirable talent d'orateur : vous n'arriverez pas à tirer partie de ses qualités en France; mais quelle prodigieuse carrière vous pourriez faire au service de l'Angleterre ! L'Empire tient sous sa suzeraineté cent millions de musulmans ; en quelques mois de propagande, nous faisons de vous le chef de l'opinion, le leader du nationalisme, le véritable roi de ce peuple immense. (...) Orienter les éléments turbulents vers les*

*manifestations bruyantes et sans portée, compromettre les véritables agitateurs, ancrer dans la masse cette idée que l'Islam ne peut vivre en paix qu'à l'ombre du drapeau britannique, jouer surtout du péril jaune, bien plus rapproché de l'Inde que de l'Europe. Et tout cela d'ailleurs vous serait détaillé verbalement au fur et à mesure des circonstances». (p.52)*

C'est une approche pour un « recrutement » ou alors on s'y méprendrait. Sur ce registre politique, Habib rencontre des gens qui lui soufflent des idées propres à corrompre le jeune « Français » qu'il est : la France est une bien fragile nation ! Un Anglais lui dit d'ailleurs :

*" (...) les Français ne savent ni conserver ni exploiter, (les colonies) et leurs gouvernements ont une politique coloniale aussi peu suivie que leur politique intérieure. (...) L'Angleterre accomplit son devoir, qui est d'empêcher cette terrible nation de prendre une conscience complète de sa puissance et une claire connaissance de ses intérêts... Savez-vous, a-t-il ajouté, qu'elle deviendra redoutable, si son Afrique lui fournit des sujets tels que vous ? ". (p.54)*

Bellat se fait porte parole du colonat et s'adresse à la métropole, à ces décideurs de Paris qui en définitive gèrent d'une bien piètre manière leurs affaires, y compris intérieures :

« la parole coloniale a certes un allocataire, elle n'est pas voix dans le désert mais démonstration, manifeste, adresse à un tiers : l'Etat métropolitain »

peut-on lire dans l'étude citée p.102. D'ailleurs, Bellat ne le fait pas que politiquement, il le fait aussi avec force arguments sur un plan culturel. Tout au long des deux romans, il ne cesse de citer des noms, de convoquer les dieux de la Grèce antique, les mythologies musulmane, juive et chrétienne. Il fait référence à des auteurs oubliés, à des sentences anciennes, faisant ainsi étalage de ses connaissances, de manière ostentatoire, pédante, montrant ainsi « à ces intellectuels de la métropole » qu'on peut très bien naître en Algérie, écrire en français et parfaitement connaître la civilisation chrétienne, avec en sus des éléments non négligeables en Islam, que peu de métropolitains pourraient se targuer de connaître.

Habib, en proie à bien des pièges tendus à l'enfant de la France qu'il est, jeune homme aux frêles épaules, ne pouvant supporter le poids des responsabilités qui lui incombent, abdique. Il sombre dans la drogue. Il est entraîné dans les fumeries d'opium comme dans un cauchemar, incapable de se défendre au point de n'avoir qu'une idée en tête : en découdre au plus vite, se donner la mort, n'eut été cette lueur dans la pénombre, la petite Lucette, son amour de toujours. Son père réussit finalement à l'extraire de ce faux pas qui faillit lui être fatal. Il revint dans la civilisation pour un séjour de désintoxication.

Habib tente tant bien que mal de remonter la pente. Il se sent pourtant diminué. Sa virilité en a pris un coup et il se demande s'il sera désormais capable « d'assurer », lui, à qui son père a marié *deux petites noires*, deux peluches qu'on offre à un enfant. Le voilà devenu insensible à leurs avances aussi amusées qu'ardentes.

*« Peut-être vaudrait-il mieux, pour mes travaux scientifiques, que je fusse à jamais débarrassé des préoccupations sexuelles ».* (p.89)

dit-il sur un ton peu convaincu à son ami Louis. Le salut viendra-t-il par Lucette ? Que non, contre toute attente. Leur amour n'est-il destiné qu'à être platonique ?

*« Pour la première fois, cette nuit-là, je m'aperçus que Lucette avait grandi et que sa dix-septième année avait fait un chef-d'œuvre de grâce et de beauté. Habib, avec qui elle s'était baignée bien des fois dans les gours de Oued Zitoun, fut littéralement sidéré lorsqu'il la vue jaillir de l'eau, la lumière lunaire donnant à son corps ruisselant des tons d'albâtre translucide... ».* (p.92)

Le désir ne se réveillera en lui que le lendemain de cet épisode du lac. Une femme, « *une petite blonde grasse au visage de grenouille* », une simple « *femelle* » (p.97) lui mettra le feu aux poudres :

*« Une chose prodigieuse à laquelle je n'ose croire encore : le réveil de ma virilité. Tandis que je tenais cette garce par les bras, ç'a été brutal comme un coup de foudre : violente douleur à la nuque, un fleuve de feu le long de la colonne vertébrale et l'impérieuse nécessité de cacher un émoi trop visible ».* (p.99)

Intéressant clin d'œil à ce que va devenir Habib dans "*Un ange était passé*". Nous découvrirons en effet la véritable nature de son comportement sexuel. A l'issue de cette nuit, Habib fit clairement allusion à une demande en mariage. Il se confia à Louis et s'inquiéta auprès de lui de l'attitude qu'auraient eu ses parents s'il leur avait demandé la main de Lucette. Au sujet du statut de la femme sous l'Islam, Bellat ne laisse aucun doute planer. Il considère, à juste titre, que les lois qui sévissent en la matière sont rétrogrades :



*« Mes parents auraient refusé pour un mariage qui aurait soumis leur fille à la condition actuelle des femmes musulmanes, et qui aurait fait des musulmans de leurs enfants ».* (p.93)

Eperdu d'amour et de désir, Habib revient à la charge en proposant à Louis de reformuler la chose en admettant qu'il renierai sa religion et renoncerait à son statut actuel. Louis l'étreint et l'appelle « *mon frère* » et de se lancer dans un discours « *contre tout prosélytisme et pour la tolérance* » (pp.93-95). Autrement dit : « tu restes musulman, tu n'auras sûrement pas ma sœur. Tu renonces à l'Islam, tu deviens mon frère et tu as ce que tu veux. Mais pourquoi diable les religions nous séparent-elles ? ». Que Habib devienne « *un renégat, un m'tourni* », (sic – p.103) ce n'est pas bien grave en somme !

De toute façon Lucette refuse le mariage, bien malgré elle, car dit-elle « *j'aime Habib par dessus tout* ». Elle explique son refus en avançant un argument imparable : elle a fait le serment à Dieu d'entrer en religion, de porter le voile, si Habib se sortait des griffes de l'opium et venait à guérir. Son vœu ayant été exaucé, Lucette se devait d'accomplir sa part du « contrat ». Donc point de mariage. Lucette affine son explication à Louis son frère :

*“ Qu'il comprenne donc qu'en me donnant à Dieu, c'est à lui que je me suis donnée, au salut de son corps et de son âme, à son avenir éternel ! ”* (p.114)

Lucette « se brûle » pour que vive Habib. Elle renonce à tout pour lui : *le don de soi pour le rachat d'autrui* :

*“ Ma petite sœur pleurait et riait à la fois.*

*- Je me ferai sœur garde-malade ou de St Vincent de Paul.*

*Et j'exige qu'il soit heureux dans la vie, puisque son bonheur sera ma récompense et ma consolation ”. (p.114)*

Nous voudrions nous arrêter un instant sur la question du rôle des femmes dans la narration dans le roman colonial, il serait intéressant de relever cette réflexion que nous considérons un peu hâtive des auteurs de l'étude citée en référence, dans la mesure où ils systématisent en cherchant à généraliser.

Ce retournement de situation dans le récit est assez surprenant et donne à l'écriture de Bellat un relief particulier. Il montre par là un sens intéressant de l'art du scénario. Il se différencie en cela du reste des auteurs coloniaux d'origine européenne, qu'il arrive à élaborer son histoire de façon qu'elle soit faite de rebondissements et ne souffre pas de la platitude effarante qui caractérise le gros de la troupe. Si sur le plan strictement idéologique, il est de bon ton qu'une chrétienne refuse d'épouser un musulman, il est par contre étonnant que ce même musulman essuie un refus après avoir fait vœu d'apostasie ! Le tout sur fond d'intrigue amoureuse non consommée. Et les auteurs de l'article cité en référence – J-R Henry et F. Lorcerie – constatent en effet :

« Dans aucun de nos romans, l'histoire d'amour n'est centrale. Elle est présente en général mais le conflit n'est pas là. Elle accompagne la narration. Sa fonction est encore une fois symbolique... Mais la femme n'est qu'un personnage marginal ; son rôle dans la narration se réduit en général à permettre à l'homme de manifester sa pleine

mesure : virilité, équilibre, décision, esprit d'entreprise, etc. » (p.99)

Il nous semble que les conclusions sont vite tirées, sans perdre de vue tout de même qu'il s'agit bien du corpus qu'ils ont choisi... Il se trouve que le cas Bellat, du moins dans les deux romans retenus, ne répond pas exactement à ce schéma. Si Lucette n'est pas centrale, elle est du moins en première ligne. Dans le conte, elle est le prétexte aux rebondissements que connaîtra le parcours chaotique de Habib. Dans ce cas, la femme a un peu plus d'étoffe que ce qu'en disent les auteurs cités. Cependant, si par « rôle de la femme » on entend un personnage tout à fait autonome, actant dans le récit, dont le poids dans le déroulement des faits est engendré par la force que l'auteur lui octroie, Lucette n'est en fait que « le tuteur » de Habib. Tout tourne autour de lui. C'est à notre sens un choix de l'auteur, une option et non pas une volonté même inconsciente de reléguer la femme à un rôle de comparse ou simplement de faire-valoir. On peut souligner dans le récit la présence des « deux noiraudes » que le Chérif offre à son fils, mais cela constitue-t-il un fait aggravant quant à la position de l'auteur vis-à-vis de la femme ? En aucun cas. Nous sommes dans les années 40-50 et les féodaux ne se refusaient rien. Ils continuent maintenant à le faire avec ostentation : le harem est toujours d'actualité. Bellat ne fait qu'exprimer le point de vue du Français sur les mœurs sexuelles de l'Arabe – nanti faut-il le préciser ? –.

Pour en revenir au roman, à partir du refus de Lucette, Habib plonge dans une autre vie. Comme il est brillant, il est recruté au très sérieux Collège de France en tant que professeur des langues orientales. Il devient célèbre et reconnu dans le monde entier comme étant le meilleur de sa discipline. Il profite d'un de ses voyages en

Orient pour aller en pèlerinage à la Mecque et se faire appeler *hadj*. Mais cette aura ne fera en vérité que précipiter le malheureux dans les abysses de l'ivrognerie et de la licence. C'est la déchéance. Habib n'en reviendra pas. Son désespoir porte un nom, Lucette. Rien n'a plus de goût à ses yeux du moment que Lucette a refusé d'être sa femme. Professeur à Paris ou président de la république, tout est du pareil au même. Aucun statut n'est assez confortable et prestigieux pour lui faire oublier l'amour de sa vie.

Il meurt un jour sur une plage d'Arzew alors qu'il venait de sauver une petite fille du nom de Lucette de la noyade, filleule lointaine de Lucette, la sœur St Paul... Mais comment et pourquoi se trouvait-il là ? Il travaillait comme gardien d'un domaine attenant à la plage...

#### 4.2 - Un ange était passé

**P**aul Bellat reprend « *Habib* » 9 ans plus tard. Il appellera son livre « *Un ange était passé* ». En peu de mots, l'auteur reçoit au lendemain de la parution de « *Habib* » un paquet contenant des notes intimes, rédigées par Habib, *le vrai*, celui qui a inspiré le roman. Le paquet est envoyé par un anonyme qui a signé "Mohamed Ben Flen" (*Mohamed Fils d'Untel*), « *parent et ami de Habib* » qu'il a immédiatement reconnu à la lecture du livre. Il charge l'auteur de les publier s'il le juge « *convenable* ».

Cet ouvrage, écrit lui aussi à la première personne (c'est Habib qui parle), livre tout ce que l'auteur n'a pu dire en son temps. Ou peut-être, le temps ayant passé, sa libido s'est-elle réveillée furieusement – car à bien lire, c'est de cela qu'il s'agit en grande partie – faisant de lui un homme comme un autre, pis encore, un écorché vif, un tourmenté qui se contient tant bien que mal. Si dans « *Habib* », le personnage central n'a d'yeux que pour Lucette, dans « *Un ange était passé* », on lui découvre, au fil des chapitres, une vie lubrique qui n'a plus rien à voir avec celle qu'il a eu dans la première œuvre.

Le texte est structuré en douze parties portant toutes des noms de femmes. Toutefois, contrairement à « *Habib* » pour lequel il n'y a ni introduction ni préface, « *Un ange était passé* » en a une. Il ne s'agit pas d'une préface signée de la main de quelque célébrité de l'époque, elle partie intégrante du conte. L'expéditeur du paquet est « un proche » de Habib qui, connaissant la personne, s'en va raconter tout en gardant l'anonymat, les épisodes que le roman « *Habib* » n'évoque pas.

#### 4.2.1 - Organisation du roman

##### **Introduction : préface**

L'auteur y explique comment il fut destinataire du journal intime de Habib, le héros du roman qu'il a publié il y a quelques années. Mohamed Ben Flen, l'anonyme expéditeur explique :

*"J'ai lu votre livre et je n'ai pas été long à reconnaître le personnage que vous avez dépeint sous le nom de « Habib »"...*

Bellat nous suggère donc que son héros a bel et bien existé et son correspondant veut lui aussi en préserver l'anonymat.

#### **I – Lucette**

Sœur de Louis de Vieupont, troisième personnage mais premier personnage féminin du premier roman. C'est le grand amour de Habib. Elle devient sœur religieuse et travaillera dans les hôpitaux parisiens, et finira quelque part en Afrique dans une léproserie.

#### **II – Marcelle**

Étudiante à la Sorbonne où enseigne désormais Habib. Elle est née en Scandinavie d'une famille française. Elle sera sa maîtresse durant quelques semaines, mais elle l'ennuie prodigieusement. Il s'en sépare.

#### **III – Olga**

Son étudiante elle aussi. Elle s'appelle Olga Dmitrief, elle est âgée de seize ans et fut « *une admirable maîtresse* », « *toujours cette bouche attendrie, ces yeux humides, ces bras frais, cette voix qui met en vibration toutes les fibres de mon cœur* ». Il se retiendra pourtant de « consommer » avec elle, « *vœu bienheureux qui la conserve vierge* ». (p.35)

#### **IV – Jeanne**

Comme Jeanne d'Arc. Tout le chapitre est consacré à la « Pucelle d'Orléans ». Habib est en extase devant le charisme de ce personnage historique aux forts relents mystiques.

#### V – **Henriette**

C'est sa logeuse à Marseille. Habib a disparu depuis bientôt deux ans de l'université. Il travaille de ci de là. Il découvre la pègre marseillaise et les petites gens de la Provence « *Il m'est doux d'avoir fraternisé avec des marlous et des putains* » (p.64)

*«J'aurais connu l'innocence et la pureté du lys. Tout en haut, dans une lumière presque irréaliste. Et tout en bas dans la boue, ce que nos codes flétrissent sous le nom de crime, de prostitution, de vice* ». (pp.64-65)

Habib revient en Algérie. Il travaille comme grade principal dans un domaine de la région d'Oran.

#### VI – **Suzanne**

Une nuit, Lucette apparaît dans ses rêves et lui dit « *je te confie Suzanne* ». Cette fille s'avère être une pauvre malheureuse que le propriétaire du domaine ramène de France pour lui servir de femme de peine. Il l'a harcelé, comme il l'a fait avec toutes celles qui sont passées avant elle. Habib la sauve des griffes de ce Thénardier. Il use du pouvoir que lui donnent les fameux papiers qu'il a sur lui pour la présenter au juge de paix à Oran et la confier ensuite à des sœurs.

#### VII – **Valérie**

C'est Melle Valérie, impétueuse et joueuse fille du propriétaire d'un grand domaine des environs de Relizane où Habib travaille à présent. Il l'aide à vivre sans s'en cacher l'amour qu'elle porte à Henri, son ami d'enfance. Il devient son confident, son complice dans cette histoire.

### VIII – **Geneviève**

Habib se retrouve à Paris de nouveau. Il y accompagne Henri qui s'est méchamment blessé en tombant de cheval.

Ce chapitre est l'occasion pour Habib (Bellat ?) de développer un point de vue laïque très progressiste sur le statut <sup>(10)</sup> des Français Musulmans et leur rapport avec la république... (p.110)

Geneviève est la fille de sa logeuse. Elle et sa sœur Ida s'attachent un peu trop à Habib. Geneviève s'amourache tout simplement de lui. Il s'enfuit de la pension pour ne plus avoir à la subir, ou plutôt pour ne pas succomber.

### IX – **Anita**

Danseuse de cabaret. Elle est belle, sensuelle et experte en amour. Il la traînera un peu partout lors de ces rendez-vous. Elle mettra même le feu aux poudres au Président de la république en personne (!), Herriot en l'occurrence, et son ministre de l'intérieur, dans l'intimité d'un salon quand elle se déshabilla et qu'il s'ensuivit sans doute une joute amoureuse. Habib finit par la présenter à un riche Péruvien qui s'en était follement épris. Habib la misa « en cinq secs » à un jeu de hasard avec le milliardaire et



... la perdit. Anita s'en fut avec son nouveau maître, vers la vie qui lui correspondait le mieux. Elle saura plus tard que Habib lui avait versé de l'argent dans son compte.

#### X – **Véronique**

Une autre logeuse de Habib. Elle lui suggère d'ouvrir une échoppe où il pourrait gagner de l'argent comme écrivain public (lui qui n'en a absolument pas besoin puisqu'il en suffisamment dans son compte au Crédit Lyonnais).

#### XI – **Yasmina**

Petite algérienne qui a fugué et s'est embarquée pour la métropole à la recherche de liberté et d'épanouissement. Elle échoue dans la boutique de l'écrivain public en quête d'un coup de main, car dans la communauté musulmane alentour, il se dit que ce monsieur est un véritable « taleb » et qu'il a des pouvoirs qui de loin sont supérieurs à ceux d'un simple scribouillard. Il l'aidera effectivement à faire sa vie en la recommandant à son ami le médecin Louis de Vieupont. Elle sera son infirmière, elle qui rêvait de faire du cinéma. Elle connaîtra un homme et fera sa vie avec lui.

#### XII – **Dédée**

Une gamine de dix ans, fille de Méjan, le chef de chantier de Habib devenu manœuvre à présent. Dédée connaîtra Lucette à l'hôpital où Habib sera soigné pour sa pneumonie que l'alcool n'arrange pas. On n'en saura pas plus, car subitement on se retrouve en Algérie tout près d'Arzew où Habib mourra en

sauvant la vie à une autre petite Lucette. A présent, c'est sa vie pour la sienne, celle de Lucette, une autre Lucette.

### « Ce qui était écrit » : postface

« Ce qui était écrit », c'est en fait le « Mektoub », le destin. Le narrateur, il y en a un, qui n'est plus Habib, raconte seulement dans quelles circonstances Habib est mort. Il conclut : *les destins sont accomplis.*

#### 4.2.2 - Analyse commentée

**D**ans ce roman, seule Lucette (l'ange, la lumière, c'est elle) est connue pour avoir été l'un des personnages-clés de « *Habib* », les onze autres (Marcelle, Olga, Jeanne, Henriette...) ont surgi on ne sait d'où. Nous le saurons plus loin, quand le héros livrera les épisodes scabreux et néanmoins secrets de sa vie. Le roman « *Habib* » fait l'impasse sur les embrouilles charnelles des protagonistes, hormis ce passage où il raconte qu'il perd sa virilité et que son ami Louis essaie de le consoler :

*“ Pour moi, le cas est différent. Le centre cérébral érotogène est frappé, mais je ne puis m'empêcher de regretter la grève soudaine de cette usine génératrice de souffrances et d'ennuis, j'en conviens, mais qui matérialise cette force mystérieuse qui est le soutien et sans doute la raison d'être des mondes : l'Amour”.*

(p.88 – Habib)

L'auteur ne laisse rien paraître ou presque. Une idylle à peine, un désir tout au plus, aussi ardent fut-il, vite étouffé dans l'œuf par un Habib qui porte le cœur sur la main. Plus de passion cornélienne donc et autres déclarations enflammées. Pour s'en faire une idée voici un passage assez explicite :

*“ Tu me dis « la Vénus de Milo me transporte », Je réponds : cette image de pierre, si un nouveau Pygmalion l'animait, aurait le nez gluant de mucosités, les seins bourrés de glandes et tapissés de graisse, et nous savons tous ce que les femmes et les déesses cachent sous le sourire narquois de leur nombril. J'admire tes sœurs et il me serait évidemment pénible qu'elles fussent borgnes ou bossues, mais c'est à leurs sentiments délicats et à la clarté de leur esprit que va mon affection, et non à la nuance de leurs cheveux ou à la couleur de leur iris (...). Cette absurde exaltation de la femme, ce culte de l'amour et de la beauté physique ont perdu l'Islam. Je préfère la compagnie d'un philosophe à celle de toutes les houris du paradis ”.*

(Habib, p. 18)

Le ton chaste et pincé de « *Habib* » fait place assez rapidement à autre chose de plus cru, de plus grivois, de plus sincère en somme. En voici un extrait qui présente on ne peut plus clairement les choses. Il s'agit d'un passage du chapitre *Henriette*, quand Habib débarque à Marseille et trouve du travail sur les docks. *Henriette* est sa logeuse :

*“ Nous sommes ici trois femmes bien portantes et propres, alors ne vous gênez pas. Quand l'envie te prend, tu fais signe à celle qui te chante et ça ne te coûte que*

*cent sous. Mais défense de toucher à la gamine et de lui dire des coionnades<sup>1</sup>. Les gosses, c'est sacré et le papa n'entend pas de raillerie sur ce point''.*

(p.61 – Un ange...)

Le changement de ton est manifeste. Habib qui roucoulait sous le balcon de sa belle, se retrouve invité à des orgies et se surprend à en redemander.

Bellat jette une lumière crue sur les zones d'ombre du premier roman. Le lecteur découvre un peu surpris les raisons pudiquement cachées de la disparition du héros Habib dans les dédales de la vie souterraine parisienne ou marseillaise et par là même à quoi il passait son temps. La « déchéance » n'est plus seulement un tournant pathétique dans l'existence de ce malheureux mais aussi « un choix » qui lui procurera un certain bonheur, du moins ainsi l'entend-il avec une bonne dose de philosophie. C'est une décision qu'il prend comme mu par une volonté macabre, et non plus seulement un triste coup du sort. Habib renonce donc à un statut social – professeur de langues orientales à la Sorbonne – pour aller « *goûter à la vie* », du moins une autre vie :

*"A moi le désert et les sauterelles. A moi tous les oublis. A moi toutes les nudités ! Un plongeon total dans les ténèbres. Ce doit être possible, ce doit être facile''.*

(p. 58 – Un ange...)

Cela ressemble à un suicide :

---

<sup>1</sup> « *coionnades* » est ainsi écrit dans le texte. L'auteur le reproduit phonétiquement comme le prononcent les gens du Midi sans doute. Le "ou" de couillonades s'estompe effectivement...

*“Voilà bientôt deux ans que j’ai exécuté ma résolution de disparaître. Il est bien plus facile qu’on ne croit d’acquérir un nouvel état civil et de brouiller si bien les pistes qu’on puisse jamais plus vous retrouver”.*

(p.59 – Un ange...)

Dans le texte, nous pouvons lire une explication que tente Habib sur ce parcours atypique à l’un des personnages à qui il s’est confié. Ce dernier s’étonnait de « *tout ce temps perdu dans des positions subalternes* ». Habib s’explique :

*“– Perdu ! Le temps qu’on emploie à méditer n’est jamais perdu. Je crois au contraire que ces années d’oisiveté intellectuelle apparente m’ont été profitables. Je me suis débarrassé de toute ambition personnelle, j’ai jugé à leur valeur les divers états sociaux, et je crois avoir assez fortifié mon âme et ma volonté pour ne plus redouter les tentations auxquelles j’ai succombé jadis”.*

(p.108 – Un ange...)

Dans le second roman, Habib n’évolue plus devant une toile où sont projetées des ombres chinoises, mais bel et bien une société. Il reste que pas un mot n’est dit explicitement sur « les troubles » qui secouent l’Algérie. Les événements à ce moment sont au paroxysme de la violence et l’indépendance n’est plus très loin. Curieuse façon qu’a Bellat de se rattraper sur ce plan. Car voyant bien que le roman « *Habib* » ne fonctionnait pas comme il l’aurait souhaité, il en écrit un second et charge son héros de donner plus de volume, plus d’épaisseur aux personnages.

#### 4.2.3 – Habib, héros d'un échec

**H**abib va être le souffre-douleur de Bellat. C'est à lui qu'échoit la dure mission de plonger la tête la première dans l'Algérie profonde et d'en ramener des tranches de vie sensées décrire le climat social d'alors. Curieusement cette immersion au réalisme saisissant, ne fera pas apparaître des personnages indigènes dûment croqués. Le petit peuple que l'on rencontre durant la période algérienne du livre, pourrait très bien hanter quelque campagne reculée de France. Pour la plupart d'ailleurs, ils sont d'origine modeste et vivent les mêmes tracasseries qu'ils auraient rencontrés chez eux.

Pourtant Habib est un privilégié. Il est riche, fils de caïd, grand propriétaire terrien. Il est d'un niveau intellectuel plus qu'honorable et finit son parcours titulaire d'une chaire à la Sorbonne. Bellat ne va pas chercher ailleurs parmi ses personnages si quelqu'un pourrait se charger de cette mission d'échec total. Il accable le « mieux placé ». Déconcertante tout de même que cette façon de faire. Tout aussi déconcertante est cette « omission » des réalités historiques de l'époque... L'Algérie profonde, celle de ses habitants d'origine, ne fait à aucun moment incursion dans le texte. C'est à croire que Truphemus en décrivant la campagne au plus fort de la paupérisation fabulait frénétiquement :

“ (...) femmes, enfants et mendiants qui meurent dans les fossés, la bouche ouverte et pleine d'herbe”<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> A. Truphemus cité par C. Achour dans « *Abécédaires en devenir* » – EAP 1985 – p.231

Bellat opte-t-il pour une métaphore totale, au point d'en « charger » complètement son personnage central qui *a priori* n'était pas sensé jouer ce rôle ?

Les développements sont pour tout dire assez inattendus, socialement parlant. C'est Habib qui tombera et non pas Louis de Vieupont, somme toute le colon « qui a tout à perdre ». Le héros Habib connaîtra des tourments qu'objectivement rien ne le destinait à affronter. Le sort s'acharne sur lui. C'est lui, l'Algérien qui connaîtra l'exil et la déchéance et non pas l'Européen :

*« Il fallait bien que le malheur vint, abondant, cruel, implacable pour rétablir l'équilibre qu'exige l'éternelle gravitation des âmes autour de leur foyer. J'en ai aujourd'hui mon contingent, mais je ne puis me plaindre que mes souffrances aient dépassé mes joies »*

(p.11 – Un ange...)

Au plan social, Habib est entouré de petites gens qui, par touches successives, esquissent les contours de ce que devait être la société jadis dans la région d'Oran, de même que lors de ses pérégrinations en France. Bellat en profite pour peupler son roman de personnages vrais, de chair et d'os, harcelés au quotidien par les problèmes que peut rencontrer Monsieur Tout-le-monde. Ils peuvent être femme de ménage, écuyer, prostituée, jeune algérienne à la recherche de plus de liberté en gagnant la métropole pour fuir une famille par trop oppressante (déjà !)... Si "*Habib*" fait l'impasse sur la cohérence de l'histoire et omet des épisodes, "*Un ange...*" nous situe plus précisément dans le temps et l'espace.

Après sa disparition de la Sorbonne, Habib va faire un peu de pays dans le sud de la France et finit par traverser la mer pour se rendre dans la région d'Oran où il va travailler un peu chez n'importe qui, à faire un peu n'importe quoi. Lui le propriétaire terrien, riche héritier d'une tribu nantie, ne répugne pas à faire le garde dans un domaine, le tailleur de vigne ou le palefrenier au service de quelque colon fortuné. Il s'installe tour à tour dans les environs de Sig, Relizane, Mostaganem, Arzew...

Dans l'intervalle, une occasion s'offre à lui de repartir sur Paris. Il y va et là, il lui prend l'envie de reprendre le chemin de l'université qu'il a quittée voici quelques années. Parcours chaotique au possible. Il s'y rend donc non sans s'empressement d'aller présenter ses respects au nouveau ministre de l'intérieur, dont il dépend toujours en sa qualité d'agent « haut de gamme ». Il reprend sa chaire des langues orientales...

Comme l'ouvrage est présenté sous forme de journal intime, le narrateur ose des commentaires de toutes natures qui peuvent, à la lumière d'une lecture attentive, livrer quelques secrets sur les motivations profondes qui ont présidé à l'écriture même de ce que l'on pourrait appeler un contre-roman (le terme est impropre sans doute). Un journal intime est par définition une somme de souvenirs, des réflexions jetées dans un cahier dans un style qui tient du monologue. A ce propos, il est dit dans l'article cité en référence :

“ Le roman colonial use beaucoup du monologue intérieur, et, pire, du *discours indirect libre*, genre de monologue intérieur dans lequel les formes linguistiques déictiques (pronoms personnels et formes verbales en particulier) peuvent référer indistinctement à l'actualité de l'auteur



(sujet implicite du discours romanesque dans son ensemble) ou à celle de l'acteur (le personnage décrit). Ce type de discours permet donc à l'auteur d'avancer des thèses qu'il ne veut pas prendre entièrement à son compte (sinon il les inclurait dans le discours descriptif ou narratif qui encadre les énoncés des personnages), sans pour autant les distancier en ne les accordant qu'au personnage. Grâce au *IL* et à l'imparfait, les thèses en question, le plus souvent racistes, flottent entre l'énonciation rapportée (subjective) et la description « objective », dans un entre-deux subjectif, *écrites, mais non dites* ''.

(p.96)

Difficile de plaquer in extenso de telles assertions sur Bellat. On ne peut pas dire qu'il soit raciste au sens plein et entier du mot. Il y a par contre de la condescendance dans son discours, dans ce qu'il fait dire à ses protagonistes, mais à aucun moment le mot "race" n'est utilisé dans un contexte idéologique marqué. Dans « *Habib* », le narrateur est Louis de Vieupont, mais Bellat ne lui prête pas « la profondeur de vue » qu'il donne à Habib, le héros d' « *Un ange...* ».

Le monologue n'est utilisé en vérité que dans le second livre. L'aspect qui a coup sûr peut paraître incongru, inopportun ou insolite est le texte qui est collé à Habib l'Algérien. Cela défie les règles élémentaires de la vraisemblance : une telle érudition dans la culture chrétienne ne semble à aucun moment avoir dérangé Paul Bellat. Qu'un Algérien (musulman) déclame avec tant de force et de foi une apologie de Jeanne d'Arc digne d'un sermon de paroisse, qu'il en rêve la nuit et que Jeanne lui apparaisse dans les rêves, participe plus du délire, qu'autre chose. Les narrateurs opposés l'un à l'autre dans les

deux romans n'ont pas eu la même distribution : dans les deux cas, la focalisation se fait sur Habib...

En fait, est-il possible d'envisager un seul instant que Habib représente à lui seul la communauté algérienne ? Autrement dit, Paul Bellat suggère-t-il qu'à ce point les populations indigènes furent acculturées pour qu'un Habib, caricaturé de la sorte, suffise à rendre compte de l'étendue des dégâts en la matière ? Plausible. Bellat estimerait donc que le peuple algérien fût ce point assimilé qu'il fût capable de prêcher les convertis, de jongler dans les deux langues, les deux civilisations, les deux religions pour exprimer une identité « nouvelle », faite d'une parfaite symbiose des deux. Si ce n'est pas de la cécité, cela y ressemble. Bellat ne peut-être naïf à ce point : ni son expérience sociale, ni son engagement politique précoce, ni la proximité dans laquelle il a tenu les Algériens autour de lui, même après son exil, n'autorisent de telles conclusions. Nous pensons simplement que cet artifice de « troc » des destinées et des « profils culturels » ne peuvent être que le fait d'une volonté d'occulter la réalité algérienne de l'époque. Bellat emprunte les chemins alambiqués d'une fiction bancaire à tout le moins. Pour pallier les invraisemblances, il charge tout cela d'une chape identitaire (qui ne dit pas son nom) plutôt contestable.

Habib ne saurait voler de ses propres ailes, il se les brûlerait aussitôt à vouloir aller trop haut. Habib est l'Échec. Il est LE produit de l'assimilation pure et dure : il a eu un abbé en guise de précepteur, il a fait l'école laïque française, il a brillé dans le cadre de l'université parisienne, mais quel désastre au bout ! ... Bellat, l'écrivain, par Habib interposé, avoue que la partie est perdue, que l'échec est inévitable.

Dans « *Un ange...* », l'auteur nous balade là où nous n'avons rien vu de la vie du héros. Quand il est recruté par les services de l'action psychologique du ministère de l'intérieur, nous sommes dans le bureau de son interlocuteur. Le lecteur prend connaissance, dans le détail, des propos qui lui sont tenus quant aux missions que l'Autorité lui assigne. Quand il est à Paris et se met à fréquenter « le gratin », nous avons droit à des descriptions croustillantes des atmosphères sophistiquées des salons de l'époque. Quand il se soûle à n'en plus pouvoir, pour épater une fille (une élève qui plus est), nous y sommes, et les mots sont là pour le dire :

*« Alors que, monté sur la table boiteuse, j'ébauchais la danse du ventre, à demi lucide... »* (p. 27 – Un ange...)

Ou alors pour vanter les vertus du vin, il se lance dans une tirade toute dédiée à l'ivresse :

*« - Je connais depuis quelques jours l'euphorie éthylique. Aucune comparaison à faire avec l'enivrement de l'opium. Celui qui exalte l'âme tout entière, l'arrache aux liens du corps, lui permet de flotter dans un océan de béatitude. Le vin dirige l'esprit dans des sentiers joyeux. Si l'ivresse qu'il provoque pouvait être maintenue chez les hommes à l'état permanent, un parfait bonheur régnerait sur la terre. »*  
(pp. 119-120 – Un ange...)

Il quitte ensuite sa chaire du Collège de France et va « faire du pays ». Les bas-fonds parisiens d'abord, puis Marseille et l'Algérie ensuite, où il va vivre de petits boulots. Dans des conditions assez surprenantes, on se retrouve une nouvelle fois en France où Habib va reprendre sa chaire de lettres. Il tombera malade et rencontrera pour

la dernière fois Lucette. Puis retour en Algérie, à Arzew plus précisément où Habib mourra.

Comme pour rendre cet échec culturel, politique et somme toute civilisationnel encore plus lourd, Bellat fait en sorte que l'Algérien Habib meurt en sauvant la vie à un Français. Ce dénouement dramatique du conte signale si besoin est cet aspect humaniste dans la pensée de Bellat et son attitude quant aux indigènes. Les quelques articles qui lui sont consacrés dans la presse où l'on dit de lui qu'il fut « un colon humaniste » ne sont pas totalement dénués de fondement. Dans le naufrage colonial français en terre d'Algérie, c'est bien un algérien qui a tenté l'ultime geste de bravoure. Façon de dire aussi pourquoi pas combien ces mêmes Algériens sont capables de mettre leur vie en péril pour sauver leurs... maîtres. Les interprétations peuvent se multiplier en fonction de ce que l'on veut y lire.

### **4.3 – Contes et nouvelles**

La NEF de Paris Editions – Paris, 1960 –  
(Préface de José Germain)

#### 4.3.1 – Elle était trop belle

Ou l'holocauste pour seul salut.

Cette nouvelle, comme les deux suivantes que je me propose d'étudier d'un peu plus près, fut d'abord publiée dans la presse sous forme de feuilleton en juillet 1948 dans « La Tribune de Bel Abbès » (Note : voir annexe « Nouvelles de P. Bellat parues dans la presse »

n°52 et 53), bien longtemps avant, comme on le voit, qu'elle paraisse dans le cadre de ce recueil (Note : voir annexe le dossier « Romans et illustrations » Recueil Contes et nouvelles - La Nef Paris Editions). Paul Bellat a donc attendu 12 ans au moins avant de publier à Paris ce recueil de nouvelles.

« Elle était trop belle » montre combien les choses relatives à la foi forment une tendance constitutive essentielle de la littérature de Paul Bellat. Elle a l'avantage de mettre en exergue cet aspect d'une part, en l'associant d'autre part à un pays dont il fut naguère si proche idéologiquement : l'Espagne, particulièrement celle de la Phalange. Paul Bellat a vécu les événements espagnols de façon on ne peut plus proche. Il a pris fait et cause pour Franco et n'a cessé, dès que les choses se sont précisées, de se battre pour une cause qu'il fit sienne, au même titre que l'obéissance, celle des Unions Latines de l'Abbé Lambert. Les coupures de presse compilées en annexe en attestent incontestablement. Le fait d'avoir choisi l'Espagne comme socle de départ à son histoire n'a rien de fortuit. Que le personnage central soit un carliste défait<sup>1</sup> qui passe en France se refaire une vie, n'est pas non plus une coquetterie littéraire. L'Espagne fut, pour tout Bel Abbès et non pas pour le seul Paul Bellat, le ferment de grandes luttes. Elle fut, objectivement, le pont le plus proche et le plus commode pour les développements historiques qu'elle a connus, entre Hitler et les « Algériens », autant que pouvait l'être un Paul Bellat, autant que pouvaient l'être les nombreux affiliés aux Amitiés latines et autres Croix de feu.

---

<sup>1</sup> Opposés à la monarchie constitutionnelle et centralisatrice de la régente Marie-Christine puis d'Isabelle II (les cristinos), les carlistes trouvent de forts appuis dans les milieux catholiques traditionalistes et dans les régions rurales et autonomistes (Catalogne, Pays basque, Navarre). Depuis la Navarre, royaume dans le royaume, ils lèvent une armée et font de la crise dynastique l'objet d'une lutte fratricide sans merci - revendiquant l'héritité masculine de la couronne, l'ultramontanisme religieux et la résurrection des privilèges féodaux. De 1833 à 1876, ils mènent deux guerres contre le pouvoir en place. (Source, Encyclopédie Encarta 2003).

Cette nouvelle, qui a les allures d'un récit médiéval proche de la chevalerie, est en fait l'histoire d'un carliste, l'abbé Miguel Garcia, qui a fui l'Espagne en guerre des années 1870. Son camp, ardent défenseur d'une couronne dont seul un mâle pouvait hériter, ayant été défait. Le jeune prêtre et néanmoins guerrier fougueux, passe donc en France et trouve refuge dans un couvent non loin de Toulouse. Ce dernier étant tenu par des religieuses et des jeunes filles cloîtrées, l'arrivée de ce personnage ombrageux ne pouvait que susciter l'émoi, produire « une extraordinaire sensation parmi la population du couvent » (p.10). Bien vite, une rumeur de bravoure et vaillance auréole le jeune prêtre au front barré d'une grande cicatrice. La communauté féminine lui voue tacitement un respect proche de la crainte, de la vénération presque.

« Elle est trop belle », le titre de la nouvelle, est en vérité la clé de voûte du récit. L'abbé Miguel Garcia a égorgé cette fille de seize ans, qu'il a retrouvée complètement dévêtue à l'étage d'une maison saccagée durant une bataille. Les maîtres de la maison, tués par ses propres compagnons d'armes, ne sont autres que les parents de la belle, cette « gerbe de lys ». Affolée, terrifiée par deux soldats qui se battaient au couteau pour la posséder, elle s'en remet au « padre » qui vient d'entrer et qui, visiblement, jouissait du respect des deux hommes.

« Tu es trop belle ! Tu voudrais me damner. Tu es faite pour la perdition des hommes... Et bien, meurs ! » (p.14). Dès lors, au lieu de lui sauver la vie, il lui tranche la gorge tant ses supplications, l'effet qu'elle fait sur lui sont insupportables, démoniaques :

*« Je l'ai tuée par lâcheté, par peur de succomber à la tentation, par un monstrueux égoïsme. J'ai voulu sauver mon âme et j'ai peut-être perdu la sienne avec la mienne, car je ne l'ai pas confessée, elle est morte avec dans les yeux l'image d'un prêtre criminel. Oh ! Quand mon poignard s'est enfoncé dans sa chair en fleur, j'ai entendu l'éclat de rire de l'enfer...*

*Et bien, vous savez maintenant ! Vous connaissez Garcia le maudit ! » (Idem)*

La nouvelle fonctionne sur des thèmes largement repris quand il s'agit de la foi et du vœu de chasteté. Le fait que Miguel ne soit pas simplement un soldat à la foi inébranlable, mais un homme de culte rend les choses encore plus intéressantes pour l'auteur. Car en fait, la faute, qui rappelle peu ou prou « celle de l'abbé Mouret », n'en reste pas moins celle du péché originel, celui de la chair. Celle à laquelle le commun des mortels peut succomber mais pas un carliste qui se bat l'épée à la main, justement pour faire triompher l'aile la plus dure, la plus conservatrice de l'Eglise !

Bien évidemment, la femme, représentation du diable, est au centre du conte : « Le contact de sa chair glacée me brûla comme un fer rouge. Je sentis tout à coup la présence du diable » (idem). C'est par elle que vient la transgression. C'est par elle aussi qu'il faut expier. Le meurtre de la jeune fille est le geste expiatoire. Et comme elle est la quintessence du Mal, la Tentation même, elle viendra nue elle aussi « s'entortillant dans son drap de lit », représentée par un autre personnage, une fille du couvent, dans un « état d'exaltation » proche de la transe, comme c'est le cas ici, pour doubler le péché en réclamant qu'on lui tranche la gorge « comme à l'autre » (p.18).

On retrouve dans cette nouvelle les grandes catégories qui ont fondé partiellement l'œuvre de Paul Bellat, sur la plan de la mystique à tout le moins. Si dans le deux romans que l'on vient de voir, le rôle du martyr est dévolu à la petite Lucette, sœur de Louis de Vieupont, ami intime, unique ami de Habib, dans cette nouvelle c'est un homme, un prêtre qui campe le personnage qui porte sa croix.

#### 4.3.2 – La hija « de Bigotillos »

Cette nouvelle est aussi parue dans la Tribune de Bel Abbès sous forme de feuilleton avant d'être publié dans ce recueil<sup>1</sup>. Elle aussi est tournée vers l'Espagne, non pas cette fois pour la seule sympathie idéologique avec le franquisme, mais pour le lien historique ombilical qui existe entre Oran et l'Espagne. Toutes les histoires qui existent sur le marché le disent : Oran fut fondée par des Espagnols. S'ils ne furent pas des « musulmans andalous », ils furent Andalous quand même. Depuis que cette ville existe, la bataille a été âpre entre autochtones et Espagnols pour en prendre le contrôle. Le port de « Mazalquivir » que l'on retrouve dans la présente nouvelle n'est autre que l'actuel Mers-el-kébir, le lieu où est né ce qui va devenir le Oran que l'on connaît aujourd'hui.

La nouvelle ne relate pas seulement un épisode de ces multiples batailles, mais aussi et surtout l'histoire d'une fille dont le destin a basculé à l'issue d'une de ces batailles...

---

<sup>1</sup> Voir annexes Idem, La Tribune de Bel Abbès, 1941-1955, n° 54 et 55.



*« C'est de la petite mauresque recueillie par le bâtard d'Anjou que je veux vous raconter la brève et touchante odyssée. »*

(p.21)

Abandonnée dans la précipitation par son père ou, pour être plus précis, les troupes de son père, on ne le saura pas, elle est découverte dans la plus belle des constructions de Canastel. Après son baptême, Marie Cyprienne Augustine est confiée aux Sœurs Thérésiennes pour qu'elle y reçoive éducation et enseignements. Son découvreur, Henri de Vesoul, le bâtard d'Anjou ou bâtard de Philippe qui deviendra par la suite le Duc d'Anjou, *« s'était réservé auprès d'elle le rôle de tuteur légal et l'avait pris fort au sérieux »* (p.21).

A l'occasion de sa première communion, Henri confia à la petite Marie son vœu d'en faire officiellement sa fille. Elle lui répondit par une question : *« Est-ce qu'on peut épouser son père adoptif ? »* (p.22) Comme la réponse ne la satisfait guère, elle se promet alors, *« puisque n'étant pas digne de vous »,* de se faire religieuse. Cet épisode rappelle le roman « Habib », et la décision de la petite Lucette d'entrer dans un couvent devant un événement qui la déstabilise.

Paul Bellat prouve une fois encore par ce conte, combien est sérieuse chez lui la question religieuse et à quel point elle constitue à ses yeux la « vraie ligne de fracture » entre les protagonistes du « drame algérien », et par delà les mondes chrétien et musulman. Car, comme nous allons le voir, les faits vont mener le vieux père « Bou Chelaghram, le moustachu (bigote en espagnol) Bigotillos, à commettre l'irréparable infanticide. Même si les circonstances peuvent suggérer un acte « non prémédité » – car Bigotillos, alors bey de

Mascara, est poussé à perpétrer cet acte –, le fait est qu'il attende à la vie de sa fille pour son apostasie. « Ta fille est à présent cette chrétienne, lui chuchote à l'oreille un intrigant, qui épousera demain un « Djininar » (en charabia : un général. Ndr), un seigneur de grande famille espagnole, fils bâtard du Roi. Vas-tu laisser s'accomplir un acte aussi épouvantable ? » (p.24)

« ... Que penseront les peuples musulmans que tu commandes ? » (p.25). Le rôle que va jouer cet intrigant dans le meurtre est essentiel. Car Bou Chelaghem, Bigotillos, n'était forcément venu avec la préméditation d'en découdre avec un quelconque affront qui appellerait le sang. Il voulait simplement récupérer cette fille qu'il a perdue durant un siège. Cet intrigant va lui forcer la main et le pousser à laver son honneur, aux yeux des populations musulmanes.

Bigotillos, le Bey Bou Chelaghram, ne va pas seulement par son geste punir l'abjuration bien involontaire de sa fille, mais il va aussi la châtier pour plus grave encore, quelque chose qui participe de l'inceste : ne va-t-elle pas épouser celui qui un jour voulait en faire officiellement sa fille ? Là est le péché, une relation considérée incestueuse qui allait être consommée sous ses yeux, avec son consentement qui plus est. Cela n'est pas dit explicitement, mais la façon dont la question est traitée le laisse aisément penser.

#### 4.4 – Débat philosophique et œcuménisme de façade

L'attachement de Paul Bellat à la chose religieuse est frappant. Cela frise parfois la caricature, donnant l'impression que l'enfant Bellat a été repu de catéchisme. Son approche, sensiblement centrée sur les « grandes valeurs chrétiennes », tente toutefois d'être œcuméniste, tant il est vrai que dans son discours, en surface du moins, il prêche le rapprochement entre « *la Croix et le Croissant* ». Il va chercher son argumentaire un peu partout où il juge pertinent de le faire, quitte à convoquer des personnages dont personne n'entend plus parler, ou dont l'importance au regard de l'Histoire reste sérieusement à prouver.

La tâche est péniblement, laborieusement menée par un auteur qui s'échine à dépoussiérer ce qu'il considère comme des « injustices de l'Histoire », ou plutôt des entorses faites par les hommes aux événements : « cela ne s'est pas passé de la façon que les livres d'histoire rapportent. Les historiens sont coupables de déformer les faits. » Le tout écrit dans cette tonalité ronronnante de l'emphase et de la suffisance. Dire que Bellat refait souvent le monde dans ses envolées mystiques au détour de dialogues à la facture douteuse entre ses personnages, ne participe pas du cliché. Ses textes apologétiques souffrent, autant que l'on fait ceux des algérianistes, de ce travers qui en a fait des produits de facture approximative.

C'est le cas de cette bataille de Roncevaux qu'il se propose de réécrire « à son compte ». Les actes de cet épisode médiéval, devenus fondateurs du renouveau de la Chrétienté, ne sont passés à la postérité, en toute probabilité, que grâce à la Chanson de Roland.

Or, dans tous les documents qui traitent du sujet : la version est peu ou prou la même. Nous verrons plus bas en quoi consiste le malentendu, si tant est qu'il y en ait un. Il reste cependant que le ressort religieux singularise Paul Bellat écrivain au regard de ces pairs. Ferdinand Duchêne, dans « *Mouna, cachir et couscous* » a précédé Bellat, autour du Centenaire, dans cette approche « œcuméniste ». Il apparaît néanmoins, à la lecture de ce livre, que les « impératifs » politiques et idéologiques psychologiquement liés à cette période de « bilan des 100 ans d'occupation » aient pris largement le pas sur la foi. En page 32 de ce livre nous pouvons lire le passage suivant à propos du lundi de Pâques :

*« Lundi, dans tous les coins de mouna, depuis la Pointe Pescade jusqu'à Matifou, il y aura des Algériens communiant au même pain beurré dans un grand mélange de toutes les races, de toutes les langues, de toutes les mentalités méditerranéennes ».*

Cinquante ans plus tard Bellat n'écrit pas tout à fait la même chose et ne s'inscrit pas dans le même cadre fictionnel. Ces personnages sont bien plus « épais » tant il les croque avec plus de précision et leur donne « du volume » dans le récit. Ils restent pourtant surfaits et il n'est pas rare qu'il leur fasse déclamer ces tirades kilométriques dont il a le secret et qui n'ont pas grand-chose à voir avec leur propre profil : en suivant un personnage, on en arrive à se demander souvent s'il est bien sérieux de lui faire dire ce qu'il dit... Parfois, ils ne sont que l'ombre d'eux-mêmes, réduits à de malheureux porte-voix d'un auteur, prédicateur en mal de chaire.

Ce qui appelle un commentaire qui n'engage que le rédacteur : toute la difficulté d'être écrivain réside peut-être dans cette faculté,

dont tout le monde n'est pas doté il faut bien l'admettre, de donner vie sur du papier à un petit monde qui fonctionne tout en illusion, pour lui-même, par lui-même, avec sa cohérence et ses incohérences... sur du papier. Des écrivains, tel Bellat et avec lui autant les algérianistes que tout une galerie de gens qui s'y sont essayé, ne sont pas arrivés à s'affranchir de l'irrépressible envie d'écrire pour discourir, au sens étroit du mot.

Dans un article publiée dans la presse locale en 1950 et qui nous semble être des fragments de ce fameux « *La croix et le croissant* » de 1948 dont on ne retrouve trace nulle part, Bellat dresse le constat qui va être son leitmotiv dans sa démarche mystique autant dans sa production journalistique que dans son théâtre, ses nouvelles ou ses romans :

*« Un vieux fond de férocité subsiste au cœur des hommes qui s'éveille chaque fois que baisse l'enseignement moral, que sont méconnus les grands principes de fraternité et de charité que Jésus a apportés dans le monde et que Mohamed a fait sien et affirmés dans son livre »*

« Christianisme et Islam à travers les siècles »

In La Tribune de Bel Abbès, juin 1950.

C'est par ce genre de sentence, fort louable à première vue, que Bellat va tenter d'asseoir son argumentaire pour cette longue bataille qu'il va engager pour « unir » les deux dogmes Islam et Chrétienté. S'il reconnaît que les deux prophètes ont prêché la même bonne parole avec les mêmes principes, il va de façon assez sensible opérer un glissement en faveur de sa religion d'origine et accuser l'Islam de tous les maux : en fait il va l'accuser d'être la source de l'essentiel des

troubles qui perturbent la bonne intelligence entre l'Orient et l'Occident.

Il nous semble en vérité que cette démarche rassembleuse, aussi sincère soit-elle, procède toute proportion gardée, du même raisonnement que fut celui des algérianistes concernant « l'autonomie esthétique ». En d'autres termes, la question de la bonne entente entre la Croix et le Croissant est « une affaire interne à la colonie ». Il ne fait aucun doute que ce discours s'adresse exclusivement à la colonie, à son sens des « responsabilités » devant les obstacles qui lui barrent le chemin. La métropole est ainsi, et ce n'est pas nouveau, suspectée de n'être pas en mesure de « comprendre ». Il revient donc à la colonie de résoudre les grandes questions de la compatibilité des communautés en présence, avec bien sûr en arrière-pensée la totale latitude d'appliquer les remèdes qu'elle juge les plus appropriés pour enfin créer cette symbiose tant attendue.

Le journaliste Paul Bellat ne manqua pas de le rappeler à un lecteur (réel ou fictif ?) qui lui demandait dans la « Tribune de Bel Abbès », comment il concevait la francisation de la société algérienne :

*« Pour moi, cher correspondant, l'octroi du bulletin de vote aux musulmans et aux musulmanes, auquel vous faites par ailleurs allusion dans votre lettre, n'est à mes yeux qu'un des moindres éléments. « La francisation » voyez-vous, n'est ni l'égalité sur le plan électoral, ni l'adoption du tuyau de poète et l'habit à queue de morue pour les hommes, ou, pour les femmes, des modes plus ou moins stupides qu'inventent les maîtres de la couture parisienne.*

*« La francisation » c'est la libre adoption de la culture, des mœurs civiles, des traditions laïques du peuple français (...). Elle est la communion des peuples dans l'idéal français qui est un idéal de liberté, de tolérance, de fraternité, de progrès dans l'ordre, d'équilibre social dans la justice, de travail volontaire sous la protection des lois (...) La religion ne peut ni ne doit entraîner des désaccords sociaux. »*

La Tribune de Bel Abbès – 1952.

Effectivement, si l'on se place dans ce point de vue, « *la religion ne peut ni ne doit entraîner de désaccords sociaux* ». Ceci peut être vrai dans le cadre d'un système laïc, équitable ou à tout le moins qui ne fait pas de l'apartheid son pilier idéologique central ! Bellat a bien raison d'insister sur « la libre adoption de la culture », c'est effectivement sur ce point que tout dérape dans cette Algérie prise de fébrilité révolutionnaire. Mais de quelle culture s'agit-il en réalité ? Bellat s'empresse de cadrer son message : celle des Français ! Il invite donc les Algériens à l'adopter « librement », autant que les mœurs et les traditions du peuple français, car elle ouvre la voie à « *la communion des peuples dans un idéal de liberté, de tolérance, de fraternité, de progrès dans l'ordre, d'équilibre social dans la justice, de travail volontaire sous la protection des lois* ». Les Algériens, 130 ans après l'occupation brutale de leur pays, n'ont donc pas eu la lucidité de se saisir de ce trésor de liberté et de fraternité que leur offrait la providence ! Car dans cette citation qui précède, l'idéal de justice n'a de sens que parce qu'il est « français » et il n'existe en conséquence que parce qu'il tout autant français. Pour faire simple, Bellat fait preuve par là d'une déconcertante cécité politique, lui qui fut Délégué financier de Sidi bel Abbès. Par un tour de passe-passe, il se fait amnésique, oublieux de la tuerie qui a fondé la colonie Algérie.

C'est donc dans cette perspective de « libre arbitre » de type résolument colonialiste, avec quelque condescendance, qu'il s'élançait dans sa bataille pour le rapprochement des communautés en présence. Un discours de façade dont on n'a aucune peine à entrevoir les lézardes d'autant plus facilement que c'est Paul Bellat lui-même qui nous les indique.

#### 4.4.1 – Dans un brouillard mystique

**P**aul Bellat peine à se sortir de « la mission » de l'acte d'écrire, en cela il reste un héritier spirituel des algérianistes. « *L'épée* » dont parlait Randau, se retrouve bien dans ces passages qui n'ont pas grand lien avec la littérature mais tiennent surtout de la tribune politique. Il use ainsi jusqu'à la corde de ce brouillard mystique qui cache mal le besoin irrépissable qu'il a, lui le personnage social, à régler ses comptes par Mahomet et Jésus interposés, avec une fracture qui va grandissant sous ses yeux entre les communautés algérienne et européenne et qu'il occulte derrière un épais nuage de bigoterie... Il met face à face non pas deux peuples, mais deux religions. Sur ce point, l'avenir lui donnera raison. Sur ce terrain strictement.

Si dès le départ, l'appartenance religieuse fut un ressort essentiel de la résistance à l'occupant, puis un élément déterminant de l'avènement de l'insurrection, au fil du temps, elle ira se renforçant dans le sens où elle passera dans le champ politique, au gré des



rapports de force dans le commandement de la révolution. La liquidation, dès les premières années de la lutte armée, des partisans les plus convaincus d'un projet démocratique et laïc pour l'Algérie indépendante a fini par en faire l'un des piliers du pouvoir. L'Islam n'était plus seulement un constituant de l'identité culturelle algérienne revendiqué comme tel, il devenait aussi l'un des axes de son programme politique à mesure que le mouvement national gagnait en maturité. Dans ce genre de démarche, l'histoire a prouvé que les dérives sont inéluctables : est-il besoin de commenter davantage cet aspect dans les circonstances actuelles ? Assurément non. Il est clair cependant qu'à l'époque, le sentiment d'appartenir à une communauté religieuse différente a fortement galvanisé les troupes d'un côté comme de l'autre. Bellat en est une preuve significative.

Visionnaire ou plus simplement pragmatique, il place le débat à ce niveau. Son mysticisme, marquage grégaire de son territoire dans tous les sens du mot, on en retrouve la trace avec plus ou moins d'importance dans son œuvre. Dans un article de presse titré « *Les points communs entre Christianisme et Islam* », au moment où il publiait « *Habib* », il écrivait :

*« Je voudrais simplement indiquer que le Coran et l'Evangile étant en parfait accord sur tous les points essentiels, il n'existe entre les croyants des deux fois, aucune source de conflit, rien qui puisse empêcher les musulmans et les chrétiens de s'estimer, de s'aimer et de collaborer sur le plan social (...) comme le plan philosophique ou scientifique, dans la vie politique et la direction des affaires, sur les chantiers du travail et dans les facultés. »*

In « *La Tribune de Bel Abbès* », avril 1951. Voir annexes.

Grosse omission ou bien gros mensonge ? Bellat semble vouloir « noyer le poisson », car ailleurs son discours est rigoureusement différent. Dans sa production littéraire, par le truchement de ses personnages, il se perd dans des démonstrations laborieuses et approximatives avec force évocations de faits qui n'intéressent plus personne et que plus personne n'évoque avec la passion surfaite de ses personnages romanesques. L'auteur s'y accroche avec l'entêtement du désespoir, s'engouffrant ainsi dans des dédales dont il ne peut ni ne veut s'extirper : *Charlemagne a-t-il oui ou non combattu les Musulmans d'Espagne ? Quels sont les vrais « tenants et aboutissants » de la bataille de Roncevaux ?* Questions capitales n'est-ce pas, qui à n'en pas douter passionnent les foules... Ce thème lui est si cher qu'il l'a repris dans une conférence prononcée en avril 1989, (soit cinquante ans après la publication des deux romans qui nous intéressent, près de quarante après un certain juillet 62 !) dont nous nous sommes procuré le texte. Il y dit :

*“ La vérité, c'est que le vieux monarque à la barbe fleurie fut vaincu dans les défilés de Roncevaux par le roi chrétien de Léon, alors qu'il venait porter secours à ses alliés musulmans de Barcelone et Saragosse ”.*<sup>1</sup>

A la vérité, nous avons cherché vainement quelque chose qui ressemble à cette version pour le moins fantaisiste de la bataille de Roncevaux. Nous avons retrouvé partout la même version :

« L'arrière garde de Charlemagne est défaite, surprise par les Vascons le 15 août 778 au retour d'une expédition en Espagne.

La bataille de Roncevaux s'est tenue au cours des luttes menées par Charlemagne contre les peuples Vascons

---

<sup>1</sup> Habib, op. cité.

(gascons ou basques) refusant leur soumission au roi franc. Commandée par Roland, l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne est bloquée au fond du col de Roncevaux par les archers et les fantassins Vascons, très mobiles et profitant admirablement de leur position éminente. L'ensemble de l'armée franque est exterminé.

L'épisode de Roncevaux - événement malheureux qui survint à la fin d'une expédition (par ailleurs fructueuse) de Charlemagne - est devenu célèbre grâce à la Chanson de Roland, poème épique rédigé à la fin du XI<sup>ème</sup> siècle qui met en scène le personnage de Roland. Le comte de la marche de Bretagne y est dépeint comme un héros malchanceux qui sonne en vain de l'olifant pour alerter le gros de l'armée du guet-apens Vascon et qui périt après avoir brisé sa fidèle épée Durandal sur un rocher. Si Roland a bien existé, le lieu retenu est hypothétique, de même que l'existence de personnages annexes comme Ganelon, beau-père félon de Roland, et la présence à Roncevaux de l'archevêque de Reims. »<sup>1</sup>

Bellat tente-t-il de réécrire l'Histoire mais aussi d'y changer une petite virgule, selon qu'elle réponde ou non à un besoin conjoncturel d'aussi courte portée comme c'est le cas ici ? Cela ne fait aucun doute.

Les personnages de Bellat n'arrivent pas à communiquer au lecteur leur verve quand bien même ils peuvent « *s'écrier* », « *s'exclamer* » et autres « *verbes déictiques* » creux, sensés transmettre leur enthousiasme lorsqu'ils devisent sur le sexe des anges en se convainquant mutuellement de la « gravité de la situation et des lourdes conséquences qu'elle entraîne ». Dans l'étude citée, « Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie » de H.

---

1. Encyclopédie Encarta, déjà citée.

Gourdon, J-R. Henry et F. Lorcerie, les auteurs relèvent à ce propos à quoi tient le dialogue dans le roman colonial :

« Le recours au dialogue est un procédé constant dans le roman colonial. Certes, le dialogue dit-on révèle l'âme, c'est un moyen commode de faire s'extérioriser le personnage, une manière innocente de le dévoiler. Mais dans le roman colonial, le dialogue n'est pas la manifestation d'une interaction entre les personnages : les personnages sont le support « d'un monologue alterné », plutôt que les participants à un véritable dialogue. Ils exposent volontiers en « instituteurs », leur pensée éthique, leur analyse de tel ou tel problème. »

p.96 op. cité.

Cette constatation saisit avec beaucoup d'acuité, la nature des dialogues des personnages de Bellat : on s'y écoute parler, on ne se parle qu'à soi-même en vérité. On se donne des leçons, avec l'emphase, le ton docte et passablement courroucé de celui qui est irrité par « tant de légèreté » dans le traitement de « choses aussi sérieuses » et qui s'empresse d'en corriger les « errements ». Cela tient plus du monologue que du dialogue effectivement. Voici un exemple édifiant, extrait de « *Habib* » :

« - Mon pauvre ami, **m'exclamai-je**, tu en es encore à cette vénérable épopée et la chronique de l'Archevêque Turpin qui lui a donné naissance. La vérité est bien différente ! Charlemagne passa les monts pour se porter au secours de son allié le roi musulman Iben Algrabi, assiégé dans Saragosse par les troupes d'Aurélis, roi chrétien de Léon, puis de son successeur Silo. Avec l'appui des alliés arabes, l'Empereur fit lever le siège et se rendit maître de Pampelune. Sa mission terminée, il rentrait en

*France, lorsque son arrière-garde fut attaquée et exterminée, par un lieutenant du roi Silo, le fameux chevalier Bernardo del Carpio, dont les aventures fabuleuses ont servi de thème à la vaste épopée de Balbuena ».*

*J'avais étalé mon érudition avec une magnifique assurance ; mais lorsque Habib, stupéfait et ravi, me demanda de plus amples détails, je dus avouer que je n'en savais pas plus long.*

*- **Misérable, s'écria-t-il alors**, comment m'as-tu laissé si longtemps dans l'erreur ? Comment lorsque l'abbé Darmel (leur précepteur – ndr) nous lisait " la fille de Roland " de Bornier, n'as-tu pas énergiquement protesté ? Eh bien, moi, je connaîtrai le fin mot de cette affaire, quand je devrais fouiller toutes les archives de la Chrétienté et de l'Islam, quand je devrais pâlir sur d'indéchiffrables manuscrits, quand je devrais interroger les rochers des Pyrénées, quand ma vie tout entière s'absorberait dans ce travail. Supporter qu'un pareil mensonge historique, si grave en soi, si lourd de conséquences, soit enseigné dans toutes les écoles de France ? »*

(p20-21 - Habib)

Cette lecture d'un lointain épisode historique tente de « remettre les pendules à l'heure ». Ainsi, la bataille de Roncevaux ne s'est pas déroulée de la manière dont les livres d'histoire le rapportent. Bellat revisite ce fait de guerre et prête à Charlemagne des intentions autres que celles que les historiens rapportent. Il serait donc accouru au secours des Sarazins assiégés par les Croisés à Saragosse !

Cette vision qui se veut ardemment œcuméniste, dans le sens où Bellat soutient que les lignes de fractures entre les communautés ne sont là où pense du fait des « déformations subies par les événements

historiques », reste envisageable seulement au premier abord. Car au fond, le prêchi-prêcha est entaché de sectarisme, de partialité et pour tout dire de frivolité à l'égard de la situation qui se dégrade dans l'Algérie de l'époque et qui certainement n'échappe pas à un Bellat, aguerri et rodé sur le plan politique.

Bellat ne se méprend à aucun moment dans les deux livres sur cette « proximité » des deux religions : si apostasie il doit y avoir, si un renoncement doit se produire, cela se fera dans le sens islam-chrétienté et non l'inverse... Nous pourrions peut-être émettre une petite réserve quant au ton utilisé dans « *Un ange était passé* » sur ce thème. Le temps qui sépare les deux ouvrages a peut-être fait mûrir la question dans la tête de l'auteur, mais essentiellement c'est toujours "*allons vers une union sacrée*", la tirade est d'autant plus curieuse qu'elle est mise dans la bouche de Habib lui-même (à rappeler que *Un ange...* est exclusivement fait des pensées intimes du héros Habib) :

*Croyez bien que l'union de la catholicité française et de l'islam nord-africain était écrite de toute éternité au Livre du Destin. Les uns et les autres attendions l'âge de la nubilité pour nous marier, et à présent la chose est faite. Les querelles passées ? Est-ce que cela compte ?*  
(p. 42 – Un ange...)

Bellat tente de conforter sa démarche de « rapprochement » en faisant ce que l'on peut considérer comme un état des lieux entre les deux religions concernées. A chaque fois qu'il essaie de recoller les morceaux il se ravise après. Il fait de façon plutôt explicite dans son théâtre et ses romans, mais dans sa production journalistique, il est

moins enclin à dire le fond de sa pensée, il se fait plus racoleur. Dans l'article cité plus haut, daté tout de même de 1950, il maintient :

*« Les luttes entre musulmans et chrétiens sont sans doute les seules qui soient demeurées toujours courtoises et chevaleresques. S'il y eut parfois des excès, ils furent dus à la dureté des temps, mais jamais elles n'atteignirent ceux auxquels se sont livrées et se livrent encore certaines nations dites civilisées.*

*Entre chrétiens français et musulmans, les luttes se sont toujours nuancées d'estime et de sympathie, de clémence et de tolérance. Le cœur de la France est assez grand pour qu'y aient une même place catholiques et musulmans, juifs et protestants, et la grande union qui se réalise aujourd'hui se trouvait en puissance dans le passé... »*

*« Christianisme et Islam à travers les siècles »*

*In La Tribune de BA, juin 1950.*

#### 4.4.2 – Jeanne d'Arc, l'icône du musulman Habib ?

**D**es réflexions de cette veine, écrites pour être dites par Habib, il en est une qui mérite aussi d'être relevée car le moins que l'on puisse en dire est qu'elle est insolite, que l'on en juge. Il s'agit de l'ouverture du quatrième chapitre du livre, il a pour titre « Jeanne » :

*Pourquoi ai-je mis ce titre au nouveau cahier que je commence aujourd'hui ?*

*Parce que Jeanne est l'héroïne de la Sainte totale.*

*Enfant, adolescent, je me proposais de surmonter tous les hommes. Mon orgueil ne m'a jamais inspiré l'illusion que je pourrais dépasser cette jeune fille.*

*Petite bergère de treize ans probablement illettrée, elle trouve tout simple que l'ange Mikhaïl descende du ciel avec sa cuirasse et son épée de feu pour lui transmettre les ordres du Très Haut. Sainte Catherine et Sainte Marguerite ne l'intimident pas.*

*Elle obtient un cheval, elle obtient une armure. Elle a pour mission de sauver la France. Elle la sauvera.*

(p.47 – Un ange...)

Habib, le personnage, est-il devenu schizophrène ? N'est-il pas en train de faire un dédoublement de la personnalité ? N'est-il pas en train de prendre à son compte les convictions des uns et des autres autour de lui et de s'en faire non pas simplement l'écho, mais le chevalier servant ? Il est pour le moins curieux qu'un jeune algérien – car il reste clair qu'il faut faire le distinguo entre l'auteur et son narrateur dans le récit – aussi érudit fut-il, prît à son compte de tels propos... Bellat cerne mal ses personnages, ou alors il prête à Habib un destin qui n'est pas le sien. Ces tirades en sont l'illustration si besoin est. Le prosélytisme religieux part dans tous les sens, quitte à emprunter des chemins incongrus. Habib en est un. Aussi renchérit-il :

*« Et Jeanne d'Arc me rend odieux Voltaire, Parny, tous les salisseurs, tous les chiens compisseurs et piédestaux.*

*Il est vite fait de traiter Jeanne d'Arc de ribaude et Mohammed d'imposteur. La foule des imbéciles et des méchants applaudit. Quant à essayer de comprendre n'y comptez point ».*

(p.48 – Un ange...)



Des phrases aussi dures sont en fait à mettre sur le compte d'une sympathie difficile à cacher pour les idées d'extrême droite (dont la « *Pucelle* » est la madone, encore de nos jours !) pour lesquelles penche manifestement Bellat. Comme tous les convertis à ces idéologies, il prêche pour la pureté et le divin, seule source de Rédemption :

*« J'ai besoin d'un bain, d'un bain chaud, d'un bain alcalin qui me nettoie de la crasse scientifique accumulée sur mon épiderme.*

*Je me sens sale, sale, sale !*

*O baptême des catholiques, comme je comprends ta signification !*

*Sidna Yaya, seigneur Jean Baptiste, tu plongeais tes adeptes dans le Jourdain afin qu'ils sortent nus et purs comme des nouveau-nés.*

*Et Sidna Aïssa nous invite à dépouiller le vieil homme, à gratter si fort que la peau même s'en aille avec ses souillures et ses cicatrices ». (p.57 – Un ange...)*

Ce thème de la souillure et de la purification est un lieu commun dans les religions. Il en est même le cœur : tout être humain est coupable, il doit pour cela chercher tout au long de sa vie à expier ses fautes. Sans ce sentiment de culpabilité dûment entretenu, l'existence même des religions n'aurait plus de sens. Habib, un héros de papier, algérien et musulman évoque Jeanne d'Arc avec dévotion et se sent sale. Il se sent « *sale de la crasse scientifique accumulée sur son épiderme* », image forte s'il en est de celui qui, ivre de sa foi, en veut à mort à « la science ». C'est-à-dire au rationnel. Cette « science » qui est symbolisée dans la mythologie des trois grandes religions, selon Bellat, par l'arbre interdit. Celui dans lequel se trouvait la fameuse pomme que l'Homme a croquée (voir plus bas). Tout

l'intégrisme de la pensée des Unions Latines, du PPF, de la pensée de Paul Bellat trouve ici sa plus forte illustration...

Les références au Coran sont légion pour appuyer l'identité de vue avec le christianisme sur certains problèmes existentiels, mais cela participe plus du folklore qu'autre chose. Il fait dire au colonel de Vieupont :

*« Persuadés de l'excellence de notre foi, nous repoussons la pensée que nos héritiers relèvent d'une communion différente. Notre lignée est engagée dans une voie et, toute conviction personnelle mise à part, nous avons conscience de la terrible responsabilité que nous encourrons à l'en faire sortir.*

*Conclusion, répond le Chérif : j'ai agi sagement. Nos enfants étaient et demeureront des frères, mais il fallait assez tôt dresser à leurs yeux la haute barrière qui les sépare sur le plan de la croyance et de la tradition ».*

(p.33 - Habib)

Tout est dit ou presque. C'est bien dans cette réplique que se cristallise l'essentielle de la pensée « œcuménique » de Paul Bellat. Une authentique mystification, mieux encore une imposture. Bellat n'est pas dupe de son propre discours cependant. Pas à ce point serai-je tenté de dire, car la ficelle est trop grosse. Homme politique avisé, grand colon et intellectuel, au sens où il produit en la matière, il reste clairvoyant et tente du mieux qu'il peut de ne pas rompre la corde à trop tirer dessus. Cela souligne à tout le moins la parfaite inanité des envolées lyriques prêchant la symbiose des deux grandes religions, même si Habib dans « Un ange... » dit :

*« J'aime la nuit. J'aime l'islam qui a pris le croissant comme emblème ».*

(p.91 – Un ange...)

Dans la conférence citée plus haut, Bellat se fend d'une affirmation qui, au regard de l'histoire, laisserait perplexe tout lecteur aussi peu averti soit-il :

*« Je crois que la démonstration est irrécusable en ce qui concerne l'attitude des musulmans à l'égard des chrétiens dès l'origine : je ne crois pas que, sur le sol de l'Algérie, on puisse nier non seulement la bienveillance du Gouvernement français avant 1962, à l'égard des populations autochtones, mais aussi, puisqu'il est question de religion, celle des évêques et des prêtres ».*

(idem. 1989)

Surprenante déclaration si longtemps après les faits. Peut-on à ce point faire preuve de cécité politique ? Sans vouloir verser dans le « tout était noir », il est largement établi que « les populations autochtones » vivaient dans une grande misère, un grand dénuement et que l'Eglise, en tant qu'institution, n'a pas brillé par son dévouement vis-à-vis des pauvres hères qui hantaient le paysage social algérien. Les hommes et femmes d'église qui ont pris fait et cause pour le peuple algérien opprimé, ne furent pas nombreux. On ne peut pas généraliser il est vrai, mais de manière globale, les religieux, n'ont pas soutenu les thèses nationalistes et s'ils l'ont fait, ce fut sur le tard, presque contraints par la tournure des événements, l'irréversibilité du cours de l'Histoire.

Bellat voit-il le monde à travers un prisme religieux ? Ce mysticisme assez outrancier éclabousse l'œuvre tout entière. S'il

affecte de ne pas voir la réalité en face – le pays, « son pays », n'est-il pas en proie à la guerre ? – il transpose le tout dans la métaphore mystique. Le ton est donné dès le départ :

*« Le paradis terrestre ? Il n'est pas inaccessible, et aucun Séraphin n'en interdit l'entrée : c'est l'enfance au sein de la nature sauvage. L'homme, malheureusement, a substitué à l'interdiction de Dieu touchant l'arbre de la Science, l'obligation pour ses enfants de mordre à pleines dents et de manger jusqu'aux pépins les fruits empoisonnés qu'il produit. »* (p. 15 - Habib)

*« Hélas ! mon paradis aussi est clos et de noirs chérubins en gardent les entrées ».* (p.12 – Un ange...)

Le paradis terrestre fait partie de ses souvenirs d'enfant. Le présent relève du cauchemar. Bellat se garde de le coucher explicitement sur le papier, il ne résiste pas cependant au fait d'en parler mais au moyen de paraboles :

*« Oui, j'eus, adolescent, mes bonheurs, et si intensément ressentis qu'ils eussent suffi à cent existences ordinaires. Il fallait bien que le malheur vint, abondant, cruel, implacable pour rétablir l'équilibre qu'exige l'éternelle gravitation des âmes autour de leur Foyer. J'en ai aujourd'hui mon contingent, mais je ne puis me plaindre que mes souffrances aient dépassé mes joies. Seulement les souffrances sont actuelles et les joies appartiennent au passé.*

*Ah ! si la mémoire était autre chose qu'un écho affaibli, je fixerais mon souvenir sur quelques journées lumineuses et je les revivrai sans cesse ».* (p.11 – Un ange...)

Le rapport de Habib – le héros – avec Lucette se transforme graduellement en un lien sacré. Lucette ne peut, pour l'avoir promis à Dieu, entreprendre une relation charnelle avec l'être aimé : elle prend le voile. Le reste du roman ne fait que raconter l'errance d'une brebis égarée, Habib en l'occurrence, empêché par le destin d'assouvir son désir de prendre Lucette pour femme.

Pour y avoir seulement songé, il est chassé du paradis et s'en va par les chemins, pourchassé par le malheur. Il ne s'en remettra jamais. Comme le fut Adam, il est définitivement banni de l'éden, en attendant le jugement dernier.

Bellat s'étale sur le sujet en long et en large sur deux pages (20-21 de Habib), avec en point d'orgue cette sentence mélodramatique :

*« Louis, Louis, il n'y a qu'une nymphe au monde qui mérite notre enthousiasme : c'est la vérité. »*

(p.21)

Or seule Lucette est digne de son amour, elle aussi pourrait-on dire ! Lucette serait-elle la vérité, la luciole dans le noir ? Elle qui va devenir une religieuse et renoncer ainsi à la vie, à l'amour, pour lui sauver la vie. Elle est lumière, élevée presque au rang de divinité et comme la *vérité*, elle seule mérite qu'on s'y attache...

#### 4.4.3 – Habib ou le voyage d'Orphée

Profitant de cet épisode du voyage de Habib (devenu désormais « *représentant de la France* » – p.63) aux Indes à bord du *Vice Roy of India*, Bellat redit sa conviction, avec le ton péremptoire qu'il affectionne particulièrement, que le « rapprochement » des deux religions fera cesser les grandes tensions entre les nations, puisque la religion se charge, tout compte fait, non seulement d'apaiser les tensions, mais de niveler les « aspérités » par le consensus de la foi :

*« Et il n'hésita à démontrer que les seuls vrais amis de l'Islam étaient la France et l'Europe catholique. Il parla de son ouvrage sur Charlemagne et prouva que, chaque fois que l'on étudiait sans passion, en éliminant les erreurs et les insuffisances des époques, la documentation historique, on aboutissait à cette constatation d'amitié tenace, d'estime mutuelle, de tolérance sereine au moment critique des plus terribles conflits... »*

(p.61)

Ce voyage va recouvrir un sens qui n'a pas grand-chose à voir avec la mobilité géographique. Ce sera le prétexte d'envoyer Habib dans les dédales du malheur. Le périple initiatique illustre une fois encore, le recours immodéré de Bellat à la mystique : Le voyage de Habib aux Indes est une odyssée, et comment ne pas y songer, la descente d'Orphée aux enfers. A la différence que dans la légende, Orphée entama son voyage en se dirigeant vers l'ouest, Habib emprunta la direction opposée. Ainsi le décor est planté, les personnages sont là : Euridice est Lucette, le Styx est la mer sur laquelle navigue Charon à bord de son embarcation, Perséphone la fatale Anglaise lady Thairthy, gardienne des ténèbres qui lui fit goûter

les affres de l'opium... A l'issue de ce voyage, comme Orphée, Habib perd Lucette mais son âme aussi. Il perd ce qui allait ensuite justifier l'écriture de « *Un ange était passé* » : sa virilité.

Son destin en sera à jamais changé. Il n'aura plus rien d'algérien, si tant est qu'il en ait eu. Habib partait de toute façon avec le fardeau de l'homme qui voyage sans identité, celui qui se prend à défendre des causes, il s'agit bien de cela, qui ne sont pas les siennes. Revenu sur la terre natale, il reniera presque naturellement ses racines et ira émarger au ministère français de l'Intérieur comme « correspondant honorable », désormais à l'écoute des soubresauts de son peuple que l'autorité lui demande d'avoir discrètement à l'œil. On lui donne un sauf-conduit valable dans tous les territoires français et une plaque tout ce qu'il y a de plus officiel dont il aura à faire usage quelques fois pour faire valoir sa position, appuyer une démarche...

Ce retour de voyage n'aura pas que les conséquences « identitaires » citées plus haut, mais avec une symbolique qui décidément dépasse la hauteur de vue des personnages de *Habib* le roman. Habib perd sa virilité : il n'est plus en mesure... Il souffre de ce handicap mais feint de ne pas en être spécialement affecté. En vérité en perdant sa virilité, Habib perd son identité. Cette émasculation est le fait d'un voyage hors des murs protecteurs de l'Empire colonial français. Dans les griffes de la fatale Anglaise, Habib n'est plus qu'oisillon dont la tigresse ne fait qu'une bouchée. Après avoir fait part à son ami Louis de Vieupont, devenu médecin, de ses appréhensions, il se confie à lui en ses termes :

*« Peut-être vaudrait-il mieux, pour mes travaux scientifiques, que je fusse à jamais débarrassé des préoccupations sexuelles. Je commence à comprendre la*

*pensée des anachorètes chrétiens : ils étaient parvenus à dissocier en eux le spirituel du charnel, optant pour le premier, mais à mon avis, condamnant trop sévèrement le second.»*

(Habib, p.83)

Mieux encore, à la fin de son périple indien, son père le Chérif, voulant ainsi fêter le retour de l'enfant prodigue, lui prépare une cérémonie de mariage ficelée dans ses moindres détails. Quand il apprit le drame qui avait frappé son fils, il résolut de prendre pour femme la jeune fille qu'il destinait à son fils. La castration est double puisqu'elle est accompagnée d'une confiscation symbolique de son rapport à la femme par Le père.

Ce faux détachement exprimé par Habib, dans le texte, vis-à-vis de la chose sexuelle, va en fait constituer la charpente de la suite du premier roman... Habib alignera les conquêtes et aura moins de « scrupules » quant à son rapport platonique aux femmes. Il usera et abusera à l'envi des plaisirs charnels, étant désormais « débarrassé » du poids d'un père castrateur.

Paul Bellat y flirte néanmoins avec le mysticisme du désespoir. Lucette, Luce, Luciole, Lumière est un ange. Elle reste en filigrane la pièce maîtresse du récit :

*- « Il ne faut pas rencontrer des anges sur sa route : on perd trop aisément l'habitude des hommes » (p.9)*

*- Lumière, pourquoi as-tu déversé sur le monde une clarté nouvelle sous laquelle toutes les choses ont pris un sens nouveau ? (p.10)*

*- J'avais conscience d'être construit d'une substance plus rustique, d'appartenir à un monde inférieur. Ou plutôt, sa*



*forme me semblait transparente et je voyais se mouvoir en elle le monde invisible chez les autres créatures, des pensées et des sentiments. (p.13)*

Habib est chassé du paradis et « *Un ange...* » racontera sa fuite éperdue et la nostalgie qu'il a gardé des jours heureux. Ce livre est « le premier », la première et originelle parole. Bellat écrit-il « *un livre fondateur* » ? Il se surprend à rêver d'être entré dans le panthéon des grands écrivains ou plus largement des grands personnages :

*- Je me sentais appelé à quelque chose de grand. Il me semblait qu'avec moi s'ouvrait une ère nouvelle. (p.10)*

*- Une légende veut que le livre d'Adam commence après la chute, lorsque la porte de fer du Paradis se fut à jamais refermée, et soit muet sur les délices abolis. (p.12)*

Habib se laisse aller à des analyses pointues en matière religieuse dans un jargon que le commun des musulmans ignore totalement. Ainsi en pages 39-40 il se lance une tirade qui finit par un éloge à la France que rien ne laissait prévoir :

*« Eh bien, de même que Mohamed, dans notre Coran, place son enseignement sous l'invocation de Jésus, **verbe incarné**, de même nous, petit-fils d'Abraham, c'est à l'ombre de la France intelligente, compréhensive, généreuse, que nous voulons planter nos tentes et abriter notre paix ! » Habib...*

On est en droit de se demander si Paul Bellat, en faisant ainsi discourir Habib, sait de quoi il retourne vraiment ! « *Jésus, verbe incarné* », au-delà de sa portée doctrinale centrale dans la confession de foi chrétienne, est une idée sur laquelle philosophes et théologiens

continuent de deviser jusqu'à l'heure actuelle. Bien évidemment, les débats ne portent pas sur un quelconque doute quant à la « position de Jésus » dans la création, mais sur la façon d'accéder à « cette parole par laquelle on désigne Jésus comme fils de Dieu ». Nous reviendrons avec plus en détails sur ce que St Thomas D'Aquin en dit : dualité homme/dieu et unicité homme/dieu en Jésus... dans la Chrétienté.

#### 4.4.4 – « La parole faite chair », ou le délire mystique de Habib

**A**u chapitre de ce que l'on peut désigner de véritable « délire mystique » du personnage central du roman « *Habib* », ce passage du « *verbe incarné* » est véritablement un exemple type. Il mérite que l'on s'y appesantisse dans la mesure où, en évoquant ce concept fondateur de la Chrétienté, Bellat implique son héros (musulman faut-il le rappeler) dans une discussion métaphysique absconse à tout le moins, ou plutôt difficile à appréhender dans le cadre d'un « simple roman ». Bellat met ainsi en avant ce qui constitue l'essentiel du différend entre les deux doctrines chrétienne et musulmane. C'est bien ici qu'elles se différencient, s'affrontent même. Il est clair qu'il n'est pas besoin de « motivation profonde » pour qui s'engage dans un tel débat, tant il est évident que du moment que l'on veuille parler religion, les questions de la Révélation, de la survenue des prophètes sont incontournables. Bellat s'y engouffre avec un risque cependant, celui de la schématisation et des clichés qui, on s'en doute fort bien, n'apportent rien qui vaille d'autant

qu'il se place résolument dans « une perspective rassembleuse ». Dans l'ouvrage cité, les auteurs mettent l'accent sur ce point névralgique des deux dogmes, qui les fondent en vérité, en reconnaissant l'impossibilité (évidente cela va sans dire) de les faire se rencontrer :

*« Nous sommes là au cœur de la foi chrétienne et nous savons que nous sommes exposés à la contradiction de notre environnement musulman. Déjà nous avons mesuré combien la religion musulmane répugnait à conjoindre révélation et histoire : l'histoire n'y est que l'occasion du dévoilement de la volonté divine. Combien alors peut paraître blasphématoire à un musulman la conception d'un Dieu qui Se lie à Sa création par une relation d'alliance (d'amour) et Se révèle par un agir historique, cette intolérable immanence d'un Dieu qui entrerait en humanité. »*

Chap. « Fils de Dieu ? » p. 84

Pour regarder d'un peu plus près en quoi consiste le concept, nous avons consulté les écrits des gens de religion, plus à même sans doute de nous éclairer sur la teneur des débats. Le terme « débat » n'est pas très approprié ici, on comprendra pourquoi. Car enfin, est-il possible de débattre de religion, de dogme, de l'intangible ?...

Ainsi Mgr Claverie, feu l'évêque d'Oran, mort assassiné par une main non encore identifiée dans l'enceinte même de l'évêché, a collaboré avec un groupe d'évêques venant tous du Maghreb arabe, à la confection d'un ouvrage intitulé « Le Livre de la Foi, *Révélation et Parole de Dieu dans la tradition Chrétienne* », paru en France en 1996 aux Editions du Cerf. Au chapitre sur « *le verbe incarné* » nous pouvons lire ce qui suit :

*« Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était en Dieu ; il était au commencement avec Dieu. Tout fut par lui et sans lui rien ne fut. Ce qui fut par lui était la vie et la vie était la lumière des hommes et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres n'ont pu la saisir (...) Le verbe était la lumière véritable qui éclaire tout homme. Il venait dans le monde. Il était dans le monde et le monde fut par lui et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais à tous ceux qui l'ont accueilli, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, lui qui ne fut engendré ni du sang ni d'un vouloir humain mais de Dieu. Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons contemplé sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique plein de grâce et de vérité. »*

(Jean 1, 1-14 vers 95) Cité dans « Le livre de la foi ».

Alors que le Coran considère comme un blasphème absolu l'idée même que Dieu ait pu engendrer. Il n'est pire monstruosité au sens des musulmans que de proférer pareille chose <sup>1</sup>:

*« Ils disent : Le Miséricordieux s'est donné un enfant. Vous avez proféré là un blasphème monstrueux. A ces mots les cieux ont failli s'entrouvrir, la terre se fendre, les montagnes crouler. Oser attribuer un fils au Miséricordieux ! Le Miséricordieux ne saurait avoir de fils »*  
(Coran 19, 88-89)

Ce qui retient notre attention bien entendu, bien au-delà de cette querelle philosophique, c'est la place de la chose religieuse dans l'œuvre de Bellat avec son pendant « naturel » peut-on dire, celui où

---

<sup>1</sup> Veuillez trouver en annexe la suite de cet extrait.

précisément il met en évidence non pas les points de possible jonction des deux doctrines, mais ceux où elle n'est même pas imaginable, a fortiori celle-ci.

Il est à noter tout de même que les envolées mystiques des personnages sont quelque peu diluées dans la trame du récit, mais en vérité la concentration la plus significative reste de toute évidence focalisée sur le musulman Habib qui, force est de le constater, en sait plus long que tout le monde. Les autres personnages, parmi les chrétiens curieusement, sont rarement « sollicités » pour des discours de catéchisation !

C'est à Habib qu'échoit ce rôle pour le moins incohérent, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes. Bellat déplace les valeurs et joue à les transposer sur un personnage, celui-ci en l'occurrence, faisant fi ainsi de toute « rationalité » ou de vraisemblance. Car enfin, dans quel but accable-t-il un Habib, aussi lettré soit-il, au point de lui faire porter un habit qui ne lui sied nullement et que rien n'a préparé à l'arborer de façon aussi factice ? Cette façon de caricaturer le musulman de « noble extraction », fils de Caïd collabo, indispose prodigieusement le lecteur et donne aux dialogues très largement « surfaits » de ce roman un goût quelque peu amer : c'est au musulman d'expliquer à qui veut bien entendre cette formule du « *verbe incarné* », d'expliquer Jésus, et non pas Mohamed, sachant que ce thème de l'incarnation est totalement blasphématoire en Islam et équivaut un acte d'apostasie. Bellat se semble pas le moins du monde en prendre conscience, lui qui se propose, non pas de pousser les musulmans et les chrétiens à un quelconque reniement de leur foi, mais de les rapprocher. Sur ce terrain en particulier, c'est faire preuve de légèreté.

Il nous semble que dans un roman sensé être lu par monsieur tout le monde, le sujet n'est pas « banal », c'est-à-dire qu'il n'est pas à la portée du premier venu. Faire de la sorte étalage d'un savoir participe de la bigoterie et de la préciosité à tout le moins. Il y va sans doute de la fameuse « mission » qu'un président des Unions latines s'assigne dans son rapport à la société, autant que de l'écrivain tel que l'avait défini Robert Randau pourquoi pas.

En se fendant d'un tel discours, Bellat se place d'emblée dans un cadre qui dépasse largement celui de l'écrivain qu'il ambitionne d'être pour s'en tenir à celui de propagandiste prosélyte. Les vœux pieux de rassembler « *sous la bannière de la France* » l'Islam et la Chrétienté en prennent un sérieux coup dès que les balises philosophiques sont ostensiblement posées, faites pour n'en plus bouger car « la vérité s'y trouve ». Comment en douterait-on du moment que le locuteur est un musulman lettré qui plus est et se trouve en sus investi de la mission de la répandre (la vérité selon Bellat) urbi et orbi ?

Dans l'ouvrage cité en référence, les auteurs, hommes de foi, évêques de leur état, se rendent bien compte de l'impossibilité de faire admettre aux musulmans cette idée que Dieu puisse engendrer, de quelque manière que ce soit, même dans les conditions décrites dans la confession chrétienne. Ils constatent par eux-mêmes que « *confrontés à cette négation radicale* », ils se doivent de refaire retour sur leur propre confession pour tenter d'apporter quelque lumière sur le concept lui-même de « *Jésus verbe de Dieu* », car pour les musulmans, le verbe de Dieu n'est certainement pas un homme, ni un homme-Dieu, ni un Dieu-homme, ni même un esprit : il est la Parole, Le livre, le Coran tout simplement. Si la notion de Parole n'est pas étrangère à l'Islam, ce dernier par contre n'envisage à aucun moment qu'elle puisse se manifester en un homme. Dieu, est Un et

nul ne peut ni ne doit penser qu'Il ait pu ou qu'Il pourra engendrer. Le Coran est catégorique sur cette « *intolérable immanence d'un Dieu qui entrerait en humanité* » (p.84).

#### **4.5 – La fusion des races et des croyances : la grande illusion.**

**D**ans sa pièce « Foggara » (Debresse, 1952), qu'il a réécrite sous le titre « Algériana », Bellat fait dire à Chibani, maître d'un ksar du sud algérien et néanmoins gros propriétaire foncier :

*« Nous les Cheurfas, les nobles de l'Islam qui sommes les représentants et les soutiens de l'Islam, nous qui sommes les vrais croyants, attachés au Coran et à la tradition, nous nous entendons parfaitement avec les chrétiens. Ainsi d'ailleurs l'exige notre Loi. Vous, les révoltés, athées pour la plupart, ou tout au moins sceptiques, vous qui vous moquez du Prophète et violez ses préceptes, vous les poursuivez de votre haine !*

*Sois sincère une fois, Boubeker. Avec qui est le peuple ? Les quelques bandes de malfaiteurs que vous avez lancés à l'assaut de paisibles fermiers, les braillards de vos réunions publiques, est-ce cela le peuple musulman ? Le vrai peuple musulman est bon, il est hospitalier, il est juste.*

*Il n'oubliera jamais que les Français l'ont arraché à la tyrannie, à l'anarchie, à la misère.*

*Un peu de loyauté ! Les écoles françaises ont-elles jamais été fermées aux musulmans ? La nationalité française ne*

*fut-elle pas, dès l'origine, grande ouverte à ceux qui la demandaient ; l'armée française n'a-t-elle pas compté des généraux et une multitude d'officiers musulmans ? Quelle liberté nous a-t-on refusée ? »*

La tirade du « *Chérif* », le caïd de noble extraction, est d'une clarté cristalline. Que Bellat mette ce texte dans la bouche d'un caïd est somme toute normal : n'est-il pas au fond ce colon qui, quoiqu'on en dise, cherche à conforter sa position ? Mais qu'un lecteur se prenne à imaginer qu'un Algérien de souche puisse penser et discourir de la sorte : oui, cela nous paraît de la première évidence. Et ils furent quelques uns à penser comme le « *Chérif* » de la pièce. Dès le début de la conquête, l'Algérie s'est scindée en deux : ceux minoritaires, qui ont pris fait et cause pour l'occupant et ceux qui, n'en pensant pas moins, ont résisté avec les moyens du bord, c'est-à-dire un dénuement souvent extrême, en attendant le grand sursaut.

A bien lire cette tirade, on se rend bien compte que Bellat ne songe pas un instant que la « fusion religieuse » soit possible, du moins dans le cadre d'une « fraternisation » (le mot est-il approprié ?) consentie d'un côté comme de l'autre. Il n'envisage tout « rapprochement » que sous la bannière d'une France occupante sur le sol algérien. Ni plus ni moins sous le signe d'une renonciation, d'une abdication. Il est inutile de dire à qui il reviendrait de mettre un genou à terre.

La référence au Coran n'est là que pour faire entendre à qui en douterait encore que sur le plan spirituel, les deux religions sont « en phase » et ne demandent à voir voler en éclats toutes les barrières, factices au demeurant, qui se dressent entre elles. Bellat explique sa façon de prêcher cette fusion des doctrines dans la bouche d'un Arabe



: « *Nous les « Cheurfas », nous les vrais croyants, nous vous le disons : entre les musulmans et les chrétiens il ne saurait y avoir de malentendus. Ceux qui cherchent à nuire à cette relation d'entente cordiale, ne peuvent être de vrais musulmans* ». Ce sermon ne convainc que le converti. Il participe plus de la caricature que du discours sérieux, pertinent, prenant vraiment en compte les enjeux du moment, les convictions des uns et des autres. Même en gardant bien à l'esprit que rien ne fut jamais « ou blanc ou noir » durant la période coloniale, on a peine à imaginer quelqu'un discourir de la sorte en public...

Nous disons ceci pour une raison très simple : le cinéma et le théâtre algérien foisonnent de ce type de harangue où le dédain le dispute au grotesque. Il fut en effet très facile de faire parler de la sorte le caïd collabo, un Arabe engoncé dans un burnous de la meilleure facture, une coupe de champagne à la main, au milieu d'une assemblée de militaires français riant sous cape. Bellat le met en scène en recherchant l'effet exactement inverse pour un public exactement contraire, avec toutefois quelques bonnes années d'avance.

En dehors du fait que son discours sur la chimérique fusion des races tient en vérité sur le seul pilier religieux, car en dernière instance c'est en lui que réside toute solution viable, Bellat ne cède pas d'un iota sur le vrai sens qu'il donne à ses propos : en dehors du bateau France, point de salut. A aucun moment il n'envisage un projet réellement « autonome », tout comme l'ont fait avant lui les algérianistes. En réalité, son vœu de voir se fonder en terre algérienne une race nouvelle, n'a de sens que par et pour la colonie, le colonat, le statut colonial de ce pays.

Tout comme ses devanciers et mêmes ses contemporains qui s'en sont défendu, il a reproduit le discours qui a ruiné le rapport entre les communautés en présence, celui de la ségrégation. Il a poussé l'outrecuidance jusqu'à faire de ce combat pour « l'union des croyances » la cause de toute une vie, alors qu'en vérité ce n'était que pure démagogie.

En fait, Paul Bellat, étant idéologiquement proche des algérianistes fait sienne cette réflexion de Louis Bertrand dans sa préface à André Servier, *l'Islam et la psychologie du musulman*, cité dans « l'Algérie des anthropologues » :

« L'unique création des Arabes, c'est leur religion. Or, cette religion est le principal obstacle entre eux et nous. Dans l'intérêt de notre bonne entente avec nos sujets musulmans, nous devons donc éviter soigneusement tout ce qui peut fortifier chez eux le fanatisme religieux et, au contraire, favoriser la connaissance de tout ce qui peut nous rapprocher – c'est-à-dire surtout de nos traditions communes.

Nous devons, certes, respecter la religion des indigènes africains. Mais c'est une erreur politique grave que de nous donner l'air d'être plus musulmans qu'eux-mêmes et de nous prosterner mystiquement devant une forme de civilisation qui est très inférieur à la nôtre, qui est manifestement arriérée et rétrograde. L'heure est trop grave pour que nous continuions ces petits jeux de dilettantes ou d'impressionnistes affaiblis » (p. 153)

#### 4.5.1 – Au cœur du problème, la femme.

**D**ans cette tirade de « Un ange était passé » se résume avec le plus d'émotion la dévotion que peut exprimer un Bellat pour la femme. En ce sens qu'il l'a placé non seulement au centre des plus importants de ses romans, mais qu'en sus, de façon tout à fait inconsciente, il balise « les points chauds » du débat, si l'on peut dire, entre les deux communautés :

*- O Lucette, tu prends à ces moments sublimes une valeur sidérale. Tu m'apparais, affranchie des liens terrestres, comme un ange immatériel, si grand, si pur, si beau, que mon cœur se dépouille aussi des vêtements souillés dont il s'alourdissait. (p.92)*

Habib, au détour de ses pérégrinations dans le monde interlope parisien ou marseillais, ne cesse de sublimer Lucette, sa petite lumière dans le noir. Mais manifestement, Lucette n'est pas seulement une femme, elle est un ange. Avec cette façon d'idéaliser l'être aimé, Bellat ne fait pas uniquement dans le mélodrame, il pousse plus loin vers le... mystique. Comment ne le ferait-il pas ? Car en littérature, en poésie, tous les peuples du monde ont leurs textes amoureux, sauf qu'à la lecture des deux romans de Bellat, les choses prennent une tournure autrement plus « idéologique » : l'idée de la souillure, très forte au demeurant et chargée de sens, appelle à la rédemption par le châtement d'être en définitive privé de la présence de cette femme désirée.

Sur beaucoup de plans, le fossé qui sépare les deux civilisations chrétienne et musulmane dans leurs versions post-médiévales se

résume en dernier ressort dans le « statut de la femme ». Cette question pudiquement éludée dans les débats est pourtant centrale. On serait tenté de croire que les angoisses et les questionnements philosophiques et/ou théologiques des uns et des autres sont à chercher dans quelque sujet transcendant. Il n'en est rien à notre sens. Ils sont bien plus prosaïques que ce l'on veut bien penser : la position de la femme, la façon dont on entrevoit les rapports avec elle, que l'on conçoive ou non qu'elle puisse se prendre en main et décider pour elle-même de ce qu'elle veut ou rejette, de décider de son sort, de son corps... là est en réalité toute la question.

C'est bien sur cette montagne infranchissable que les musulmans butent. Ils ne font que s'éloigner chaque jour un peu plus de toute issue viable et progressiste à ce problème crucial. Les conditions historiques et culturelles qui ont présidé à ce que l'on appelle avec quelque cynisme « Essahwa el islamia » (le réveil islamique) des débuts du 20<sup>e</sup> siècle, ont propulsé aux avant-postes les partisans d'une exégèse effectivement inspirée du Coran mais qui n'en retient que ce qu'il y a de plus rétrograde dans tous les compartiments de la gestion des affaires de la cité. Bellat le sait bien. Il le dit de manière on ne peut plus directe. Avec cependant ce détail qu'il ne s'avoue pas, qu'il ne peut s'avouer : son rapprochement des cultes n'a aucune chance de prendre forme précisément, en dernière instance, à cause de cette fracture fatidique.

La polygamie des musulmans est un seuil psychologique que les chrétiens ne peuvent franchir. Ils ne peuvent l'admettre. L'idée d'institutionnaliser la polygamie ne peut même pas être envisagée dans la Chrétienté. Pourtant, l'idée d'entretenir un harem pourrait séduire n'importe qui parmi les hommes, de façon secrète, mais en aucun cas de façon instituée comme en islam. Ceci nous rappelle ce

passage du *Manifeste du parti communiste* de Marx et Engels où ils constatent à propos de la sacro-sainte institution du mariage et de la communauté des femmes : « *Nos bourgeois, non contents d'avoir à leur disposition les femmes et les filles des prolétaires, sans parler de la prostitution officielle, trouvent un plaisir singulier à se cocufier mutuellement. Le mariage bourgeois est, en réalité, la communauté des femmes mariées* ». Ceci pour dire qu'en fait il est aisé de proclamer comme privilégié le statut des femmes dans la société occidentale, ou du moins au sein d'une société chrétienne, alors que l'on sait bien qu'il ne doit rien ou si peu à cette religion intrinsèquement parlant. Les préjugés, les interdits, les inégalités continuent d'être le lot des femmes dans ces sociétés, avec toutefois cette différence que les changements, même longs à venir, sont à l'ordre du jour et qu'il ne viendrait à l'idée de personne de les remettre en cause dans le fond et la forme. Au chapitre des libertés, il est bien connu qu'elles sont d'acquisition récente et ne l'ont été qu'au prix de grandes et âpres luttes.

Le Christianisme, comme toute religion, est lui aussi ultraréactionnaire en la matière. Nul besoin de s'étaler sur le sujet outre mesure, l'Histoire est suffisamment riche en arguments qui le prouvent. Cette fascination que nous pourrions avoir pour cette liberté est toute relative dans la mesure où les pays musulmans n'ont pas encore connu de « Lois de 1905 » proclamant la séparation de la religion et l'Etat. Dès lors, placer le débat sur le terrain des doctrines religieuses n'a donc pas grand sens. Attribuer ainsi des vertus de respect de la femme et de ses libertés à la doctrine chrétienne est un non-sens au regard de l'Histoire. Le monde occidental n'a pu se débarrasser du carcan de l'Eglise qu'au prix de dures batailles. Bellat et ses amis étaient dans le camp adverse, celui des Unions latines,

quand en France les Radicaux se battaient pour émanciper le corps social de la chape de plomb de l'Eglise.

Le « papillonnage » de Habib dans « *Un ange...* » est décrit avec grivoiserie, avec même un rien d'indulgence. A aucun moment le narrateur n'a émis à son encontre un commentaire réprobateur. Mais dès qu'il s'agit d'engager la descendance, les choses prennent une tournure autrement plus austère, plus grave. Il en est ainsi dans ce passage où les pères des enfants discutent éducation :

*... « Et puisque l'occasion le fait, promets-moi de répondre sincèrement, brutalement même à la question que je vais te poser : consentirais-tu à ce que l'une de tes filles épousât un musulman ?*

*– Oui, répondit sans hésiter mon père, avec la seule condition que le mariage serait effectué sous le statut français, excluant répudiation et autres épouses, et que les enfants seraient élevés dans la religion chrétienne.*

Le chérif sourit.

*– J'attendais presque cette réponse. Tu n'accepterais même pas que l'un des fils, en l'espèce l'aîné, fût élevé dans la religion musulmane ?*

*– Franchement, non. »*

(pp. 32-33)

Dans la pièce *Algériana*, les deux jeunes gens, Rose et Ahmed, qui sont au cœur de l'intrigue amoureuse de la pièce, follement épris l'un de l'autre, comme le fut Habib pour Lucette, se susurrent dans le creux de l'oreille une non-déclaration d'amour, tout près d'être une déclaration de guerre aux forts relents de reddition une fois encore, à l'image celle ci-dessus. C'est en effet au brave Ahmed d'abjurer sa religion face à une Rose qui n'en démord pas :

Rose : ***Je n'abandonnerai jamais ma religion, mes traditions.***

Ahmed : ***Rose, ton Dieu sera mon Dieu et celui de nos enfants.***

Nous avons noté dans le roman « *Habib* » des déclarations de ce genre qui disqualifient de facto tous les discours prônant ce rapprochement dont parle Bellat. En fait, elles nous ramènent, tout comme ces deux répliques au « *cœur du cœur du problème* », celui qui marque la vraie ligne de démarcation dans la praxis sociale et religieuse entre la Croix et le Croissant, dans leur version post-médiévale s'entend. Sur le terrain du statut de la femme, il n'y a effectivement aucune possibilité d'entente. On peut épiloguer indéfiniment sur tout ou presque, mais là où les oreilles deviennent sourdes à tout argument quel qu'il soit, c'est bien sur la question de la polygamie et la position de la femme dans l'échelle des valeurs sociales, nous l'avons dit plus haut. L'Islam ou, mieux dit, les musulmans accusent un retard abyssal en la matière et, pour longtemps encore, ils en resteront là. Ceci n'est pas sans rappeler cette sentence de Hadj-Hamou Abdelkader, cité par H. Miliani (op. cité, p.28) : « *Un pays où la musulmane vit en dehors de la civilisation, c'est-à-dire l'islam, est un pays à demi-mort* ».

Bellat sait bien que sur ce plan, il n'y a pas grand-chose à faire. Tout au long du roman « *Habib* », de façon sous-jacente, comme pour « *Algéria* », il implore presque les Algériens d'ouvrir enfin les yeux, de se rendre compte de l'ampleur du manque à gagner et entreprendre les changements qui s'imposent afin mettre toutes les chances de leur côté en « *changeant leur fusil d'épaule* ». Il le fait toujours de son point de vue, de sa position de colon, ce qui, aux

yeux du peuple algérien, si tant est qu'il le lise, ne peut que vider son discours de sa substance. Il est clair que pour lui, ce peuple est du mauvais côté de la barrière...

Il revient sur la question bien des années plus tard, en 1976, en publiant « *Les yeux bleus et les yeux noirs* ». Sous la forme d'une farce légère, il remet en scène avec beaucoup moins d'austérité, des personnages des deux communautés en tempérant leurs ardeurs sur ce problème central de la femme. Il y souligne avec un rien de dérision l'immiscibilité des deux façons de voir : la « Gaouria » extravagante que le Caïd, propriétaire du domaine d'à côté, consent à épouser sur sa demande pressante, qui finit par demander le divorce et part pour un long voyage d'études dans les lointains pays de l'Orient...

Dans certains de ces articles consacrés à la Légion étrangère, si chère à ses yeux, Bellat n'a pas caché que sa présence à Bel Abbès pouvait préfigurer une « *révolution ethnique* », entendons par là raciale, dans la région et plus loin pourquoi pas, dans toute la colonie algérienne. Un rêve longtemps nourri par la génération des fondateurs de l'Algérianisme et repris à son compte tout à fait naturellement par Bellat, ex-président des turbulentes « Unions latines » de Bel Abbès. Le fait qu'elle était un mélange de soldats venus de tous les horizons, de différentes races, la Légion pouvait opérer le brassage tant souhaité pour qu'enfin, elle engendrât une race nouvelle capable de pérenniser la présence européenne en terre africaine dans la position de domination.

Il n'est pas ridicule de dire que depuis l'invasion de 1830, tout a été fait pour extirper les Indigènes de ces « pesanteurs sociales » induites par leurs valeurs religieuses. Pour qu'ils comprennent enfin



que cet islam leur fera barrage devant les grands défis de la modernité, du mode de production capitaliste en dernière analyse pour être plus concret. Le problème est qu'il sied mal à quiconque s'est installé par les armes, la violence et la spoliation, de tenir un tel discours face à ceux qu'il a littéralement laminés pour asseoir son règne... Rien ne peut passer le mur de l'indifférence, voire de l'adversité absolue créée par ce lourd contentieux fait de violence barbare. Bellat a fini par ne plus voir ce mur. Comme beaucoup d'Européens, il a pensé que le temps ayant tellement passé, avait fini par cautériser les plaies ou, à tout le moins, édulcorer les rancunes. Il n'en fut rien.

Au plan historique, les massacres de 1945, ont définitivement scellé le sort de la présence française en Algérie : trêve de discussion et de toute autre tentative illusoire d'assimilation. Seule la violence aveugle avait désormais droit de cité. Il en fut ainsi, au grand désespoir d'un Camus par exemple qui, jusqu'au bout, n'a pu concevoir que le terrorisme aveugle, inédit jusqu'alors, pût être un moyen de se faire entendre, « *même pour une cause juste* »...

Les historiens sont formels : il est totalement erroné de dire que le peuple algérien « s'est levé comme un seul homme » dès de l'insurrection de novembre, loin s'en faut. Il a mis du temps à sortir de sa léthargie, appelé à se mobiliser par une petite poignée d'hommes, par la persuasion ou par la force dans certains cas. Il reste néanmoins que le résultat est là, tangible. Cette chimère à laquelle se sont accrochés des gens comme Bellat a fini par être engloutie. La révolution algérienne, bancal à ses débuts, sombre le plus clair du temps, avec ses « cadavres dans les placards » comme le dit l'expression, ses exécutions sommaires entre frères d'armes, aux forts relents de règlements de comptes pour le leadership, avait fini par se

structurer dans la douleur. En peu de temps, elle sonnait le glas d'une présence coloniale qui n'avait que trop duré. En désespoir de cause et dans un dernier baroud d'honneur, le pouvoir colonial s'est mis à user des pires moyens, propres à révolter les Français les premiers, pour tenter de sauver la mise. Il n'y avait plus rien à faire et plus des « efforts étaient faits » plus l'édifice colonial vacillait. Les illusions que le Centenaire avait nourries n'avaient plus guère de sens, à commencer par le peuple neuf, l'art africain nouveau, la fusion des races et des croyances, la méditerranéité.

A cette fusion des croyances, Bellat eut lui-même du mal à s'en convaincre : il l'a dit dans un article de presse cité plus haut. Il n'a même pas besoin de s'y appesantir, c'est l'évidence même. Il caresse cependant le rêve qu'un miracle ait lieu et que les musulmans comprennent une fois pour toutes que leur religion n'a pas les ressorts qui leur permettent d'aller de l'avant et qu'enfin ils décident de se joindre, par les « *chemins de l'amour* » pourquoi pas, à cette autre religion qui a ce qu'il faut pour les propulser dans le progrès et leur ferait admettre, tout naturellement, que la présence de la France est d'une « transcendante importance »...

En mélangeant de manière farfelue les arguments, le discours de Bellat a tendance à transgresser immodérément les règles de base de la rhétorique et d'en appeler à une hypothétique « *logique* » là où précisément cela est impossible. Nous passons ainsi de la foi à la science sans crier gare et l'on fait appel à « l'intelligence » alors que la foi en elle-même n'en a pas forcément grand besoin. Aussi cette intelligence n'est-elle sollicitée que dans un seul cas de figure : celui dans lequel un musulman se trouverait le moment où il devra (puisqu'il le faudra bien) choisir d'aller vers le progrès et rejoindre une doctrine plus à même de l'y conduire...

Dans ce passage de « *Habib* », le seul et unique où Bellat inclut dans son argumentaire une troisième religion, le Judaïsme, il y définit justement l'intelligence comme étant le fruit de l'union des trois grandes doctrines :

*« Or, l'intelligence ne peut être sauvée que par l'union de ceux qui, depuis l'origine, sont les dépositaires de ce trésor sacré : les juifs, les chrétiens et les musulmans »*

Habib p. 96

Dans les fictions de Bellat, paradoxalement l'échec de ce rapprochement œcuménique passe fatalement par un échec amoureux entre deux personnes de confessions différentes. Il place « son décor » autour de la thématique de « *l'Union des religions* », puis déroule son intrigue avec pour ligne de fuite... l'infaisabilité de la chose. Le constat autour duquel se construit le dénouement ne souffre alors d'aucun doute.

En cela Bellat n'est en rien original puisque, avant lui, des auteurs algériens d'origine (Slimane Ould Cheikh, Djamilia Debbèche) ont écrit des romans dans la même veine, qui développaient la même thèse : les deux communautés peuvent tout au plus coexister, delà à « se fondre l'une dans l'autre », il y a un pas que nul ne peut objectivement franchir sans « vendre son âme au diable ».

#### 4.5.2 – Aux origines, la chimère algérianiste.

L'utopie entretenue dans leurs écrits par les algérianistes sur la fusion des races dans ces espaces africains puis méditerranéens dont ils se sont autoproclamés maîtres et héritiers, avait pour « grand défaut » d'avoir été nourri par des « Croisés » sur une terre qui était – il a fallu plus tard se rendre à l'évidence – à mille lieues de correspondre aux projections fantaisistes qu'ils se faisaient. Curieux tout de même que cette abondante littérature autour d'une chimère ! Le ressort idéologique, volontariste à l'envi, ayant été tellement prépondérant dans la genèse de ce mouvement qu'il a fait écran et occulté la réalité des choses. Les algérianistes, et par delà leurs propres personnes le puissant mouvement coloniste, ont non seulement trouvé des territoires d'expansion, voire de substitution, mais concomitamment aussi une occasion inespérée de « se refaire », à l'échelle de nations cela va sans dire, et sans de « façon définitive » comme veut s'en convaincre Louis Bertrand :

« Il y a tout lieu de supposer que cette reprise (des contrées africaines, ndr) de possession est définitive. Quoiqu'il advienne d'ailleurs, il faut nous le persuader de plus en plus. L'avenir des peuples latins de la Méditerranée est intimement lié à leur suprématie africaine. Les politiques les plus clairvoyants en conviennent. Mais sans toucher aux questions d'ordre matériel qui ne sont ni de notre objet, ni de notre compétence, et à ne juger les choses que du point de vue psychologique et moral, est-ce qu'il n'est pas évident, dès aujourd'hui, que l'Afrique du Nord est devenue pour

l'énergie de ces peuples, un milieu de culture exceptionnel ? »<sup>1</sup>

Aux algérianistes et autres émules de la poussée coloniale salvatrice, la France d'alors semblait flétrie, corrompue, asthénique et vieillissante en comparaison avec « la vigueur » des pays du sud. Des personnages comme Jos Lavieux, le factieux de Randau dans « *Les Colons* », sont des révoltés qui n'aiment pas l'image que leur renvoient leurs semblables « *du nord* ». Ils ont trouvé en *Barbarie*, cette « terre latine d'Afrique » l'opportunité d'une régénération de fond en comble des sociétés « repues et ramollies » qui sont les leurs :

*« Ces êtres violents et compliqués, qui ne paraissent simples qu'à ceux qui ne les ont pas assez pénétrés, ces hommes farouches me choquèrent d'abord par leur rudesse, par une apparence de barbarie. Et voici que, sous ce prétendu barbare, je découvrais peu à peu l'éternel méditerranéen, avec son goût irréductible pour les odyssées de la route et de la mer (...) son sens très vif et très jaloux de l'indépendance et de la valeur individuelle (...) Cette ardente Afrique dont je courais les routes m'apportait comme un lointain pressentiment de la victoire. Je pensais déjà que n'ai pas cessé de créer depuis : que la France fatiguée par des siècles de civilisation, pouvait se rajeunir au contact de cette apparente et vigoureuse barbarie. »<sup>2</sup>*

Cet aveu de fascination de Louis Bertrand pour les « Africains » exprime on ne peut mieux ce que l'on pourrait qualifier d'ivresse de la confrontation à « la barbarie » les avaient pris et leur dictait de jeter

---

<sup>1</sup> Louis Bertrand, préface à « *Africa* », Albin Michel, édition de 1933. p. XVIII.

<sup>2</sup> Louis Bertrand, « Le sang des races », cité dans *l'Algérie des anthropologues*, op.cité, p.165.

tout leur dévolu sur les nouveaux espaces qui s'offraient désormais à eux. Un projet est là, neuf, plein de promesses, sur des terres hostiles, peuplées de primitifs vigoureux qui demandent qu'à être dressés comme il se doit, pour qu'un jour, dans le giron de la Mère Patrie, quelque chose de nouveau survienne : un sang neuf pour cette France tourmentée, affaiblie par des guerres incessantes, menacée de toutes parts et qui a perdu ses valeurs essentielles : travail, famille, patrie...

« Cette Afrique française qu'il essaya jadis de raconter avec la ferveur d'un fils adoptif, il a voulu tout à la fois la montrer dans sa rudesse native et lui restituer, en quelque sorte, ses titres de noblesse, en renouant à travers les siècles, sa descendance et ses traditions latines. »<sup>1</sup>

Cette exaltation coloniste nous l'avons dit plus haut, bien que certainement édulcorée, subsiste jusqu'à nos jours. En vérité, rattrapé par les réalités, le mouvement algérianiste ne tarda pas à s'étioler.

En remontant loin dans la littérature universelle, jusqu'aux passages de la captivité du Brave don Quichotte dans les cachots algérois et de l'étonnante lucidité de ses propos sur ce « choc des cultures », la chose était déjà entendue à notre sens. Mais ne dit-on pas qu'il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre ? Dans Don Quichotte, on peut lire une magnifique tirade d'Agi Morato, que sa fille adoptive trahit pour s'enfuir avec les évadés des geôles. Ses ravisseurs le débarquent dans la crique dite Cava Rhoumia (« *la crique de la Mauvaise femme chrétienne dans leur langue* »). Abandonné par ses ravisseurs sur le rivage à la demande de sa propre

---

<sup>1</sup> Préface à « Africa » (Albin Michel, 1933) p. XII. En écrivant « il », l'auteur parle de lui-même en réalité.

fille pour lui épargner la vie, Agi Morato s'élançait « sur un ton désespéré » dans une tirade qui résume bien l'immiscibilité des deux dogmes chrétien et musulman. Une fois encore, faut-il le rappeler, outre la féroce envie d'être libres, les évadés avaient commis le suprême sacrilège d'enlever La Femme, en l'occurrence la fille adoptive du maître, de celui qui avait droit de vie et de mort sur ses propres prisonniers :

*« Pourquoi pensez-vous, chrétiens, que cette méchante femelle se réjouisse de ce que vous me rendez la liberté ? Croyez-vous que c'est parce qu'elle a pitié de moi ? Non, certes, c'est pour se délivrer de la gêne que lui causera ma présence quand elle voudra satisfaire ses désirs criminels. N'allez pas imaginer que ce qui l'a fait changer de religion c'est d'avoir cru que la votre vaut mieux que la notre. Non, c'est d'avoir appris que chez vous on se livre à l'impudicité plus librement que dans notre pays... Ô jeune fille infâme et pervers ! s'écria-t-il, où vas-tu aveugle et dénaturée, au pouvoir de ces chiens, nos ennemis naturels ! »*

Don Quichotte, Livre 1, page 409.

Le rôle de « la femme », campé par Lucette dans *Habib*, reste central dans le roman de Bellat contrairement à ce qui a été relevé chez quasiment tous les écrivains coloniaux. On peut ainsi lire dans l'étude citée en référence cette constatation sur la place de la femme, confinée dans un rôle très marginal voire tout à fait insignifiant dans le roman algérianiste :

*« Dans aucun de nos romans, l'histoire d'amour n'est centrale. Elle est présente en général mais le conflit n'est pas là. Elle accompagne la narration. Sa fonction est encore une fois symbolique... Mais la femme n'est qu'un*

personnage marginal ; son rôle dans la narration se réduit en général à permettre à l'homme de manifester sa pleine mesure : virilité, équilibre, décision, esprit d'entreprise, etc. »<sup>1</sup>

Tel n'est pas le cas chez Bellat. Ce qui nous pousse davantage à dire qu'il conserve par rapport au reste des ses pairs quelque originalité, en gardant cependant en tête le fait qu'il n'a d'algérianiste que la proximité idéologique. Il n'y a toutefois aucune illusion à se faire sur le statut de la femme au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Sa portion demeure congrue dans le jeu social. Elle n'est en réalité qu'un alibi dans l'œuvre de Bellat car elle se rapporte à ce « rôle maléfique » que lui prêtent les Ecritures. Le penchant religieux de l'auteur ne peut que lui faire écran à toute autre lecture progressiste et libérée de la femme.

Mais là n'est pas l'objet de la présente étude. Il nous fallait simplement y faire allusion pour souligner un trait supplémentaire par lequel Paul Bellat se singularise dans le cadre du mouvement duquel il n'a pas réussi à se départir, deux bonnes décennies après son extinction. Dans son rapport romanesque à la femme, Bellat ne se place pas simplement dans un cadre social, psychologique, sexuel ou affectif, en seconde lecture, il porte « plus loin » et l'inscrit dans cette dimension mystique qui traverse toute son œuvre.

---

<sup>1</sup> Op. Cité « Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie » de H. Gourdon, J-R. Henry et F. Lorcerie, numéro spécial de la Revue algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques – Alger, 1974.



## 5 – Conclusion

Le présent travail sur la vie et l'œuvre de Paul Bellat est loin d'être exhaustif, il n'a jamais prétendu l'être, cela est entendu. Il a eu cependant l'ambition d'être le plus complet possible, malgré les entraves qui peuvent surgir dans toute entreprise de cette nature. La chose est rendue d'autant plus compliquée qu'il s'agit d'un colon, puissant propriétaire viticulteur dont la famille a compté à Sidi Bel Abbès et dans toute la région ouest algérienne : cette position obstrue de façon substantielle la visibilité, voire la lisibilité de son œuvre littéraire tant il nous paraît difficile de concilier de façon heureuse ce même statut social avec une ambition littéraire au sens plein du mot.

Bellat fut un homme politique et homme public qui a cherché à soigner son image par tous les moyens et artifices possibles : sa plume lui a rendu des services inestimables en même temps qu'elle lui a aussi porté l'estocade (c'est bien le cas de le dire, lui qui fut plus Espagnol que les Espagnols durant la Guerre civile, vichyste enthousiaste et propagandiste zélé du fascisme) le moment venu. Il fut néanmoins écrivain par vocation et a touché, avec un bonheur inégal, à tous les genres littéraires.

Aussi, cette riche palette réunie en un seul homme, ne facilite-t-elle en rien toute lecture « sereine » de son importante production. Tout s'entremêle, tout s'enchevêtre : le politique et l'idéologique ont naturellement déteint dans tous ses écrits, à telle enseigne que ses pairs contemporains, l'ont souverainement ignoré. Il a pu échapper quelquefois à cette tentation toute naturelle pour lui de discourir « au

lieu d'écrire », mais ce fut rare. On peut même dire que ces efforts se trahirent bruyamment tant ils devinrent ostentatoires.

Des difficultés tant objectives que subjectives ont donc rendu problématique, dans bien des compartiments, le travail de recherche et subséquemment d'analyse que nous projetions d'accomplir pour des résultats plus probants.

### 5.1 – Des difficultés de tous ordres

Le premier obstacle et non des moindres, fut de « dégrossir » le travail de recherche dans ce qui reste comme archives accessibles dans les quelques bibliothèques (deux en réalité, situées à Oran) et autres lieux réputés dédiés à la conservation des « vieux documents », comme les services des archives des wilayas d'Oran et Sidi Bel Abbès. Si pour le premier la moisson fut fort intéressante, le second offre quant à lui le triste spectacle d'une indigence indicible, coupable serait plus juste comme qualifiant. Selon un témoin, en 1985, on y aurait rassemblé « *ce tas de papiers qui encombrent plus qu'autre chose* » et on y aurait mis le feu. L'auteur présumé de ce crime sans nom serait une personne émanant du corps de l'Education nationale, nommée à ce poste à titre temporaire. Cette confidence nous vient d'un gardien maintenant âgé : il affirme avoir assisté à l'autodafé... Pour le reste, il n'est en rien original de dire que le patrimoine culturel, et plus particulièrement historique, de l'Algérie pris dans son ensemble et singulièrement celui fait de papier, est

d'ores et déjà plus que compromis. Au sens strictement biologique, les générations à venir ne pourront plus tenir en main les trésors d'histoire que recèlent les quelques lieux encore viables sensés en prendre soin et cela dans un délai n'excédant pas les dix à quinze ans. Le papier subit très vite les outrages du temps et sa fragilité le rend encore plus vulnérable aux manipulations répétées du public, aussi délicates soient-elles. Au jugé, près du quart du fonds des lieux visités est totalement perdu. C'est beaucoup et c'est irrattrapable. La numérisation est la seule solution possible aujourd'hui, mais il vaut mieux ne pas se faire d'illusion... Jamais rien ne se fera à aussi grande échelle, car le travail est colossal.

Le second obstacle tient au fait que dans la section des écrits journalistiques, il nous fut impossible de retrouver la trace de nombreux articles principalement relatifs aux premiers pas de Bellat dans l'écriture, c'est-à-dire la période allant de 1925 à 1930. Les raisons à cela sont diverses : disparition pure et simple de certaines collections de journaux et périodiques, dégradation naturelle du support, actes de vandalisme sur certains volumes dont les pages ont été arrachées, et plus rarement, un mauvais classement des tomes qui rend pénible voire vaine toute recherche... Fort heureusement, le tableau n'est pas aussi noir : nous avons retrouvé quelques romans, nouvelles et pièces de théâtre parfaitement tenus. Nous tenons ici à adresser un grand merci à Me Benabdellah, avocat à Oran, pour sa générosité, car en la matière il n'a pas hésité à mettre à notre disposition tout ce qu'il avait de Bellat.

Il reste entendu cependant que nous avons restreint notre espace de recherche aux seules villes de l'ouest que sont Oran, Bel Abbès et Tlemcen. Cette dernière vit, à l'instar de Bel Abbès, un authentique désastre en matière de conservation des documents. Les étagères des

archives de la wilaya ressemblent à celles d'une épicerie en faillite. Par ailleurs, le manque de moyens financiers ne nous a pas permis d'effectuer un séjour à Alger, tellement souhaitable pourtant, pour compléter nos recherches à la Bibliothèque nationale et au Centre national des archives. En cela, il est utile de se demander comment il est possible d'accéder à des bourses de courte durée à Paris, mais pas à Alger, Constantine ou Annaba !

D'autres difficultés, que l'on peut qualifier de subjectives, se sont dressées elles aussi sur le chemin. Elles tiennent essentiellement au fait qu'inconsciemment sans doute, nous avons toujours lu, appréhendé et même compris Paul Bellat sous le jour où il s'est manifesté à ses débuts : le gros colon qu'il fut, le très à droite président des Unions Latines de Bel Abbès et nervi du fascisme montant. Il est difficile de se départir de ce filtre de départ et de le considérer d'un autre œil sans faire de très gros efforts de « distanciation » et de relativisation. Une sorte de suspicion s'installe et s'impose d'elle-même de façon préconçue comme grille de lecture. Cela est d'autant plus vrai que très tôt le jeune Bellat est propulsé dans la vie politique avec entre les doigts une plume de « journaliste » dont il va user exclusivement pour la défense des intérêts de son camp. Cette même époque lui permit de connaître l'essentiel du gotha culturel algérien... Bien que momentanément séduites par sa position et le confort qu'elle a pu leur procurer, ces mêmes personnes ne tardèrent pas à lui tourner le dos : se montrer en public aux côtés d'un vichyste avéré devait être la dernière chose à faire pour un intellectuel en ces temps d'après guerre.

## 5.1 – L'homme et son époque

**A**vant toute chose, c'est un travail d'historien qu'il a fallu entreprendre pour réunir le plus de documents possibles afin de constituer un corpus viable, capable de rendre compte de la manière la plus complète en quantité et en qualité de l'œuvre de Paul Bellat. Opérer le distinguo entre ses écrits dits politiques et ceux dits littéraires paraît de prime abord assez simple puisque sa « création », si tant est que ce puisse comprendre l'ensemble de son œuvre, se scinde en deux parties distinctes, tel que décrit antérieurement. En vérité, guidé par le seul souci de faire aussi clair que possible sur ce plan, la chose s'est avérée un peu plus compliquée, car Bellat n'a jamais pu être autre chose qu'un militant d'extrême droite, même quand il écrit un conte de Noël... mais est-il bien le seul ? En parlant de conte justement, ils ne sont pas nombreux à se défaire de l'obligation de fonctionner en définitive sur une « morale »... Carroll Lewis a pourtant écrit *Alice aux pays des merveilles* en 1865 !

En ce qui concerne son farouche engagement militant, nous l'avons dit plus haut, Bellat tient résolument des algérianistes et a vécu par conséquent dans sa littérature en complet décalage avec son temps, si bien entendu nous situons la fin de l'algérianisme autour de 1937, comme l'affirme Audisio. Cette proximité spirituelle avec les algérianistes nous fait dire par contre qu'il fut néanmoins l'un des rares écrivains coloniaux de ce courant à avoir cherché une certaine littéarité. Bien qu'étant idéologiquement de ce mouvement qui s'était assigné comme objectif cardinal la participation active à « *l'émergence d'un art nouveau pour un peuple neuf* », il reste, non pas dans la

totalité de son œuvre mais en partie seulement, un homme de lettres : sa bibliographie, fournie au demeurant, plaide pour lui.

Bellat, avec plus ou moins de bonheur, a visité tous les genres : romans, poèmes, nouvelles, études, théâtre, scénarios cinématographiques... Les deux œuvres que nous avons retenues pour la présente thèse, même si elles restent peu ou prou « militantes », n'en témoignent pas moins du désir de Bellat « d'écrire ».

Outre la mission civilisatrice, outre « *l'instituteur que se devait d'être tout algérianiste* », Paul Bellat, avec le décalage que l'on sait, a fonctionné dans une dimension mystique qui a lourdement déteint sur l'ensemble de sa production. Elle est récurrente dans l'ensemble de son discours et en constitue par là même le soubassement spirituel, hérité de la vaseuse *Latinité* dont il s'est toujours tapageusement proclamé. L'un de ses maîtres à penser, Louis Bertrand en l'occurrence, bien que se prévalant de cette latinité, place son discours davantage sur le terrain de l'occupation, au sens militaire du mot, plutôt que de l'évangélisation. Cette dimension dans l'œuvre de Bellat, nous avons tenté d'en mesurer l'amplitude et vu combien elle avait d'importance dans sa création, dans la conduite de ses fictions et plus largement, son rapport au monde.

Cependant, c'est bien grâce à une certaine littérarité qu'il avait recherchée dès la fin des années 40, qu'à notre sens il a pu transcender les événements, le factuel, pour un tant soit peu « élever » son écriture et se débarrasser de l'emprise de l'actualité dans laquelle se sont empêtrés nombre de ses contemporains. Ils furent nombreux en effet à s'être rendus esclaves de l'actualité chaude, au point d'être contraints à réécrire partiellement un roman ou en revoir le titre du moins, alors qu'il avait reçu le visa de l'éditeur.

C'est bien dans ce sens que nous pouvons dire que son roman « *Un ange était passé* » n'est pas une réécriture de « *Habib* » et qu'il n'en est pas non plus la suite : il en est le complément, l'explication, une œuvre bien distincte en somme.

Paul Bellat fut une personnalité à facettes multiples, une personnalité tourmentée. Son héros *Habib*, personnage haut en couleurs et à notre sens le mieux cerné, nous en dit long sur ce que devait être son parcours intérieur. Un être bicéphale, partagé jusqu'à la pathologie entre sa culture acquise, celle que l'époque lui a transmise et sa culture innée, ses atavismes. *Habib*, l'homme en papier, n'a pas eu à choisir lui non plus : il a subi, dans son destin, dans sa chair.

Le roman n'est pourtant pas construit autour du thème de l'identité, comme on aurait tendance à le supposer, bien que ce thème ne fût pas nouveau. Ce dernier a traversé (pouvait-il en être autrement ?), a fondé même, toute la période coloniale et bien au-delà. Aujourd'hui, il continue d'être repris un peu n'importe comment, transformé pour la facilité d'usage, pour sa commodité même, comme exutoire à toute une production littéraire dont on dit « qu'elle se cherche ». *Habib* s'est cherché, il s'est trouvé, il s'est perdu : son lot ne fut que déchéance et portes fermées. La seule qui lui fut entrouverte fut celle d'un suicide à peine voilé, pudiquement dans les replis de l'écriture.

## 5.2 – Foin de quête identitaire : un colon a les idées claires.

Ce problème identitaire, Bellat « ne s'en encombre pas », toute proportion gardée. Il a tranché d'emblée, sur un ton entendu, péremptoire même : « *les destinées musulmane et chrétienne sont depuis des lustres solidement arrimées l'une à l'autre* ». Pour lui, il ne reste qu'à attendre que les « retardataires » trouvent enfin la formule pérenne qui les conforterait dans leurs choix obligés : ceux que l'histoire leur tend comme autant de perches. De larges extraits de ces écrits ont été cités plus haut, qui corroborent ce qu'il pense à ce sujet. Dans son discours d'Aflou, Habib proclame :

*“A chaque pas de l'Histoire, malgré les apparences, malgré les conflits armés, la parité, la fraternité, les affinités profondes de la France et de l'Islam se manifestent avec éclat, et aussi l'évidence du plan divin qui a destiné ces deux puissances enfin unies à la régie universelle de l'Humanité”.* (p.39 – Habib)

Au delà de ces lieux communs que tous les algérianistes ont galvaudés à l'envi ais sur un tout autre registre que celui des religions, le tourment identitaire est ailleurs pour l'écrivain Bellat. Dans quelque chose de plus personnel, une déchirure intime enfouie quelque part dans le temps, que l'homme ne peut apaiser mais que l'écrivain peut imager. Est-il à la recherche d'une hypothétique expiation ? Certainement, mais il ne voit d'issue que dans la mort, le naufrage.

Bellat l'Européen d'extrême droite est sorti vaincu de la Seconde guerre mondiale. Son camp a été défait et il fut contraint à fuir



l'Autorité, lui naguère a joui des prestiges, du bonheur indicible d'être dans les centres de Décision. N'eût été sa position de puissant colon, il manqua goûter aux affres de la détention durant l'Épuration et fut assigné à résidence, quelle déconvenue, à Bordj Bou Arréridj ! Dans quelques uns de ces articles d'après-guerre, il a tenté d'attiédir sa fougue d'antan... Il y est arrivé, bien forcé de se faire violence, mais ne put s'empêcher de laisser passer quelquefois sa hargne de mauvais perdant. En écrivant *Habib*, Bellat croque un héros négatif. Le monde qu'il lui a fabriqué, auquel il aura désespérément essayé de s'accrocher, s'effondre autour de lui. Alors, *Habib* y va lui-même, cela ne rendra que plus dignes les situations les plus douloureuses.

Le « *tort* » de Bellat, en ce qui concerne notre présent travail, est que son parcours, fortement enraciné dans les différents épisodes qui constituent l'Histoire coloniale de l'Algérie, se confond quasi-intimement avec eux, avec les enjeux qui furent les leurs. Il a vécu le meilleur comme le pire. Sa vie, autant que tout ce qu'il a pu écrire sont en soi un « travelling » assez fidèle de près de 40 ans d'histoire coloniale.

Il a fini sa tranche de vie algérienne, la plus belle cela va sans dire, avec dans la poche une simple attestation de résidence dans cette ville de Sidi Bel Abbès où jadis rien ne bougeait sans qu'il en fut informé, mais aussi une problématique attestation attribuée au « *frère Paul Bellat qui a été et continue d'être un militant actif au sein du FLN* », qui a rendu de précieux services à la cause nationale... Malgré ces papiers dont on sait combien ils furent précieux pour beaucoup d'Algériens de sa génération, il fut dépossédé de tous ses biens et renvoyé « à la case départ », en France, de là où en 1837 un certain Belat Pierre, l'aïeul, décida de partir vivre l'aventure des colonies et y « *installer un morceau de France* »... pour le plus grand

bonheur des populations indigènes et pour son plus grand bien, puisqu'il allait y faire fortune.

## 6 – Bibliographie

- « *L'Oranie biographique* » de Henry Bensadoun et Luc Valeroy – Heintz Frères – Oran – 1934 – Source : les Archives de la Wilaya d'Oran.
- « *L'Algérie biographique* » de Henry Bensadoun et Luc Valeroy – Fouque – Oran – 1956 – Source : les Archives de la Wilaya d'Oran.
- Journal Officiel – 1938 – Minutes des interventions des délégués financiers.
- Le quotidien « *L'Echo d'Oran* » – 1933 / 1962. Source : les Archives de la Wilaya d'Oran.
- L'hebdomadaire « *La Tribune de Bel Abbès* » – propriété de Roidot, le principal éditeur de Paul Bellat. Source : les Archives de la Wilaya d'Oran.
- L'hebdomadaire « *Bel Abbès Journal* » – fondé en 1928, paraissant le samedi, propriété de Joseph Meneau. Source : les Archives de la Wilaya d'Oran.
- « *Emmanuel Roblès et ses amis* » – Actes du colloque de Montpellier (avril 1997).
- *Roman et société coloniale dans l'Algérie de l'entre-deux-guerres* – Fadhila Yahaoui, ENAL-GAM, 1985.
- « *Temps littéraire et temps historique : réécritures romanesques dans l'Algérie coloniale* » de Jean-Robert Henry.
- « *Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie* » de H. Gourdon, J-R. Henry et F. Lorcerie, numéro spécial de la Revue algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques – Alger, 1974.
- « *Le roman colonial en Algérie avant 1914* » – Alain Calmès – L'Harmattan 1984.

- « *L'Algérie des anthropologues* » – Philippe Lucas, Jean-Claude Vatin – F. Maspero, 1975.
- « *Convergences critiques – Introduction à la lecture du littéraire* » – Christiane Achour et Simone Rezzoug – OPU 1990.
- « *Victor Hugo face à la conquête de l'Algérie* » – Franck Laurent – Maisonneuve et Larose, 2001.
- « *Abécédaires en devenir* » – Christiane Achour – EAP 1985
- « *Albert Camus et L'Algérie* » – Christiane Chaulet-Achour - Barzakh, Blida, 2004.
- « *Albert Camus, la révolte du juste* » Denis Salas, Michalon, 2002.
- « *Albert Camus, une vie* » – Olivier Todd – Gallimard, 1996.
- « *Mouna, couscous et cachir* » – Ferdinand Duchêne – Albin Michel, 1930. Source : les Archives de la Wilaya d'Oran.
- « *Le roman colonial* » de Paul Siblot – L'Harmattan – 1991
- « *La vie culturelle à Alger, 1900-1950* » Paul Siblot – Dar el Gharb, Oran – 2004
- « *De Hamdan Khodja à Kateb Yacine. Pour un regard national !* » A. Deghloul – Dar el Gharb, Oran – 2004
- « *Littérature maghrébine de langue française* » Jean Déjeux – Naaman – 1980
- « *Racines de papier* » – Essai sur l'expression littéraire de l'identité Pieds Noirs – Lucienne Martini – Publisud, 1997
- « *Le Livre de la Foi* », *Révélation et Parole de Dieu dans la tradition Chrétienne* – 1996 – Editions du cerf, Paris.
- « *Le FLN – Documents et Histoire – 1954-1962* », Mohamed Harbi et Gilbert Meynier – Casbah Editions, 2004.
- « *Le grand désert, itinéraire d'un caravane du Sah'ra au pays des nègres* » du Général E. Daumas et Ausole de Chancel – Michel Lévy – Paris, 1869.
- « *Devant l'Islam* » de Louis Bertrand – Plon-Nourrit & Cie – Paris, 1926.

- « *Pages choisies* » de Louis Bertrand – Annotations de Pierre Moreau – Albin Michel – Paris, 1926. *Le livre est un don du comité métropolitain du Centenaire de l'Algérie versé au fonds de la bibliothèque municipale d'Oran en 1931.*
- La préface de Louis Bertrand à « *La conquête d'Alger, 1830* » Gustave Gautherot (*d'après les papiers inédits du maréchal de Bourmont, commandant en chef de l'expédition*) – Payot – Paris, 1929.
- « *Le roman de la conquête - 1830* » de Louis Bertrand – Arthème Fayard & Cie – Paris, 1930.
- « *Africa* » de Louis Bertrand – Albin Michel – Paris, 1933. Réédition du « *Jardin de la mort – 1904* ».
- « *Hitler* » de Louis Bertrand – Arthème Fayard & Cie – Paris, 1936.
- « *Trente fois le tour du monde* » de Raoul Follereau – Flammarion – Paris, 1961.
- « *La présentation à la réédition de « Zohra » de Hadj-Hamou Abdelkader* » – Hadj Milliani, Dar el Gharb, 2007.
- « *Histoire de la presse indigène en Algérie* » - Ihaddaden Zahir – Enal, 1983.

**- Principales sources :**

Archives de la Wilaya d'Oran.

Bibliothèque municipale d'Oran.

Bibliothèque du Musée d'Oran.

Bibliothèque Nationale de France (par le web)

**- Témoins :**

- Maître Benabdellah, avocat au barreau d'Oran.
- Maître Rahal, avocat au barreau d'Oran.
- Maître Sahraoui, avocate au barreau d'Oran.
- M. Rahal Redouane, ancien journaliste à la radio d'Oran, ancien collaborateur au Soir d'Algérie.
- M. Bengriâa Abdelkader, retraité de la caisse agricole de Bel Abbès.
- M. Dib Mohamed Abdou, ancien directeur du bureau d'Oran de l'agence de presse d'Etat, l'APS. Actuellement en retraite.

**7 - Sitographie :**

- <http://nice.algerianiste.free.fr>
- [www.algerianisme-toulousain.org](http://www.algerianisme-toulousain.org)
- [www.ditl.info/lex/lexico.php?term](http://www.ditl.info/lex/lexico.php?term)
- <http://randau.free.fr>
- <http://www.mavicanet.com>
- <http://hlm.de.gambetta.oran.free.fr>
- <http://poediade.unblog.fr>
- <http://sidi.bel.abbes.khiwani.xooit.com>
- <http://membres.lycos.fr/docalgerie.Revue.htm>

- <http://forgalus.free.fr/slides/SBA.PAUL.BELLAT.html>
- <http://sidibelabbeskhiwani.oldiblog.com>
- <http://www.legionetrangere.fr/content/>
- <http://www.misserghin.com/relance.php>
- <http://minouche.ifrance.com/minouche/sba2/sba.htm>
- <http://pagesperso-orange.fr/saida/souvenirs06/favier.htm>
- [www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens](http://www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens)
- [www.geocities.com/biovelo/A/LouisBertrand.html](http://www.geocities.com/biovelo/A/LouisBertrand.html)
- [www.maremagnum.com/index.php?](http://www.maremagnum.com/index.php?)
- [www.piednoir.net/bone/titre\\_rubrique/infos\\_diverses](http://www.piednoir.net/bone/titre_rubrique/infos_diverses)
- [http://legia.cudzoziemska.free.fr/legion-etrangere/1831\\_histoire\\_algerie\\_sidi\\_bel\\_abbes\\_maison\\_mere](http://legia.cudzoziemska.free.fr/legion-etrangere/1831_histoire_algerie_sidi_bel_abbes_maison_mere)
- <http://catalogue.bnf.fr/servlet/NoticeAutorite;jsessionid>
- [www.memoireafriquedunord.net/cesjours.php](http://www.memoireafriquedunord.net/cesjours.php)
- [www.amazon.fr/Mémoire-écrite-l'Algérie-depuis-1950/dp/](http://www.amazon.fr/Mémoire-écrite-l'Algérie-depuis-1950/dp/)

7-1 – Bibliographie de Bellat : résultats des recherches sur le site internet de la Bnf – (Catalogue Bn-Opale plus).

**a** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Au long d'une vie de poète** [Texte imprimé] : poèmes : anthologie / Paul Bellat,...

Publication : Bordeaux : Éd. Point plume, 1998

33-Bordeaux : Impr. Point plume

Description matérielle : 120 p. : couv. ill. ; 21 cm

ISBN 2-911670-09-4 (br.) : 100 F

Notice n° : FRBNF37049845

**b** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Causeries et conférences** / de Paul Bellat

Publication : Bordeaux : les Dossiers d'Aquitaine, 1997

33-Bordeaux : Impr. les Dossiers d'Aquitaine

Description matérielle : 132 p. ; 21 cm

Note(s) : Réunit : "L'étrange destinée de Juliette Récamier" ;

"L'oeuvre de Jean Richepin" ; "François Coppée" ; "Charles

Baudelaire" ; "Alphonse Lamartine"

Sujet(s) : Poésie française - 19e siècle - Histoire et critique

ISBN 2-905212-42-X (br.)

Notice n° : FRBNF36194935

**c** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Cent ans d'Algérie** / Paul Bellat

Publication : Bordeaux : les Dossiers d'Aquitaine, 1999

Description matérielle : 243 p. ; 20 cm

Sujet(s) : Algérie - 1830-1962 - Anecdotes (Br.)

Notice n° : FRBNF37046353

**d** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Le chemin des mots** / une étude de Paul Bellat

Publication : Bordeaux : les Dossiers d'Aquitaine, 1999

Description matérielle : 30 p. ; 30 cm (Br.)

Notice n° : FRBNF36981156



**e** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Conte de mon village** / un conte de Paul Bellat

Publication : Bordeaux : les Dossiers d'Aquitaine, 1999

Description matérielle : 7 p. : couv. ill. ; 30 cm (Br.)

Notice n° : FRBNF36981154

**f** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Dires d'amour et de peine** / poèmes / Paul Bellat ; [préf. par Louis Pozzo di Borgo]

Publication : Bordeaux (29 bis rue Mouneyra) : Éd. Point plume, 1997

Description matérielle : 77 p. : couv. ill. ; 18 cm

Note(s) : La couv. porte en plus : "Algérie, Bordeaux, échos d'une vie"

Autre(s) auteur(s) : Pozzo di Borgo, Louis (1928-....). Préfacier

ISBN 2-911670-00-0 (br.) : 60 F

Notice n° : FRBNF36179598

**g** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Dix jours sur Mars** / un grand film d'aventures et d'anticipation de Paul Bellat,...

Publication : Bordeaux : les Dossiers d'Aquitaine, 1999

33-Bordeaux : Impr. Dossiers d'Aquitaine

Description matérielle : 49 p. ; 30 cm (Br.)

Notice n° : FRBNF37046555

**h** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Drame à Hollywood** / roman noir / Paul Bellat

Publication : Bordeaux : Éd. Point plume, 1998  
33-Bordeaux : Impr. Point plume  
Description matérielle : 149 p. : couv. ill. ; 21 cm  
ISBN 2-911670-03-5 (br.) : 100 F  
Notice n° : FRBNF37049843

**i** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)  
Titre(s) : **Famille, je vous aime** / Paul Bellat, ...  
Publication : Bordeaux : les Dossiers d'Aquitaine, 1998  
Description matérielle : 64 p. : couv. ill. ; 21 cm  
Collection : La parole est à vous  
Lien à la collection : La Parole est à vous (Bordeaux).  
ISBN 2-905212-64-0 (br.)  
Notice n° : FRBNF37693013

**j** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)  
Titre(s) : **Il a été crucifié** / tragédie biblique en quatre parties / Paul Bellat, ...  
Publication : Paris : Éd. Nouvelle Pléiade ; Fitou (Chemin des Fontanilles) : diff. "L'Étrave", 2000-66-Perpignan : Impr. Couleurs et communication  
Description matérielle : 211 p. : couv. ill. ; 21 cm  
Collection : Collection La nouvelle Pléiade  
Lien à la collection : Collection La Nouvelle Pléiade.  
Indice(s) Dewey: 842.914 (oeuvre) (21e éd.)  
ISBN 2-84185-210-5 (br.): 100 F  
Notice n°: FRBNF37096828

**k** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Iphigénie en short** / une étude dramatique en 1 acte et 2 tableaux de Paul Bellat

Publication : Bordeaux : les Dossiers d'Aquitaine, 1999

33-Bordeaux : Impr. Dossiers d'Aquitaine

Description matérielle : 33 p. ; 30 cm (Br.)

Notice n° : FRBNF37048003

**l** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Manuela** / roman / Paul Bellat

Publication : Bordeaux : les Dossiers d'Aquitaine, 1998

Description matérielle : 102 p. ; 21 cm (Br.)

Notice n° : FRBNF37046589

**m** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Rêves étoilés** / Paul Bellat,...

Publication : Bordeaux : les Dossiers d'Aquitaine, 1998

33-Bordeaux : Impr. des Dossiers d'Aquitaine

Description matérielle : 100 p. : couv. ill. ; 21 cm (Br.)

Notice n° : FRBNF37046585

**n** - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Triptyque** /une étude dramatique de Paul Bellat

Publication : Bordeaux : les Dossiers d'Aquitaine, 1999

Description matérielle : 39 p. ; 30 cm (Br.)

Notice n° : FRBNF36981153

o - Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Bellat, Paul (1906-....)

Titre(s) : **Les Yeux bleus et les yeux noirs** / roman / Paul Bellat...

Publication : Paris : Debresse, 1976

35-Rennes : Impr. réunies

Description matérielle : 122 p. ; 18 cm

(Br.) : 17,10 F

Notice n° : FRBNF34697713

## Table des matières

<b>1 – Introduction</b> .....	5
1.1 – La littérature coloniale et son intérêt actuel.....	5
1.2 – Une nuit bien obscure.....	8
1.3 – Un écrivain en décalage avec son siècle.....	10
1.4 – Bellat et le contexte historique algérien.....	13
1.5 - Pourquoi Paul Bellat ? .....	21
1.6 – Entre Algérianisme et Ecole Nord-africaine des Lettres.....	25
1.7 – Problématique de recherche.....	34
<b>2 – Paul Bellat : sa vie, son œuvre</b> .....	41
2.1.1 – La saga des Belat, du Jura à la Mekerra.....	45
2.1.2 – La puissante machine coloniale.....	49
2.1.3 – Dans le Bel Abbès des colons.....	55
2.1.4 – Une heureuse jeunesse bel abbésienne.....	60
2.1.5 – Les débuts en politique.....	63
2.1.6 – Des amitiés entachées de zones d’ombre.....	81
2.1.7 – Le chemin de l’exil.....	85
2.1.8 – Une plume infatigable.....	90
2.2.1 – Bibliographie de Paul Bellat.....	93
2.2.2 - Romans et récits.....	93
2.2.3 - Plus récemment.....	95
2.2.4 – Théâtre.....	95
2.2.5 - Pièces parues ailleurs que dans le recueil.....	96
2.2.6 – Etudes.....	97
2.2.7 – Poésie.....	97
2.2.8 – Scénarios.....	98
2.2.9 - Les livres promis à la parution.....	99
2.2.1.0 – Un conte inédit.....	99
2.3.0 – Œuvres significatives de Paul Bellat.....	99
2.3.1 - Un vieux m’a dit.....	100
2.3.2 - Ou... Cent ans d’Algérie.....	101

2.3.3 - Un drame à Oran.....	101
2.3.4 - Le Chevalier Loys.....	103
2.3.5 – Habib.....	104
2.3.6 – Légionnaires.....	105
2.3.7 - Un ange était passé.....	108
2.3.8 - Les Yeux bleus et les Yeux noirs.....	109
2.4.0 – Nouvelles.....	110
2.4.1 - Contes et Nouvelles.....	110
2.4.2 - Elle était trop belle.....	110
2.4.3 - La hija de « Bigotillos » .....	111
2.4.4 - Le devoir du père.....	112
2.4.5 - Le troubadour aux neuf doigts.....	113
2.4.6 - La conversion de Mahdou N'fouci.....	114
2.4.7 - Enguerrand et Gisèle.....	115
2.4.8 - Une vengeance sous la terreur.....	115
2.4.9 - Dix jours dans Mercure.....	116
2.5.0 – Théâtre.....	118
2.5.1 - Les foggaras.....	118
2.5.2 - Iphigénie en short.....	120
2.5.3 – Algériana.....	121
2.6 - Scénarios.....	122
2.6.1 - L'ensorceleuse.....	122
2.7.0 – Contes.....	123
2.7.1 – Un conte manuscrit inédit.....	123
2.8.0 – Une abondante production journalistique.....	124
2.8.1 – Les années de la fièvre fasciste.....	128
2.9 – Les années d'après la Guerre d'Algérie.....	131
2.9.1 – Ce qu'on dit de lui dans la presse.....	134
2.9.2 – Le délégué financier Bellat.....	138
<b>3– De l'algérianisme à l'Ecole d'Alger.....</b>	<b>143</b>
3.1 – Dans le sillage de ses devanciers algérianistes ? .....	145
3.2 – L'histoire d'un anachronisme.....	158
3.3 – Paul Bellat, hors du champ algérianiste.....	163
3.4 – Paul Bellat, hors du champ de l'Ecole d'Alger.....	167

3.5 – En écho à Hadj-Hamou Abdelkader ? .....	172
<b>4 – La dimension mystique chez Paul Bellat</b> .....	179
4.1 – Le corpus à prendre en compte.....	186
4.1.1 - Habib.....	187
4.1.2 - Organisation du roman.....	190
4.1.3 - Analyse commentée.....	196
4.2 - Un ange était passé.....	212
4.2.1 - Organisation du roman.....	213
4.2.2 - Analyse commentée.....	218
4.2.3 – Habib, héros d'un échec.....	222
4.3 – Contes et nouvelles.....	228
4.3.1 – Elle était trop belle.....	228
4.3.2 – La hija « de Bigotillos » .....	232
4.4 – Débat philosophique et œcuménisme de façade.....	235
4.4.1 – Dans un brouillard mystique.....	240
4.4.2 – Jeanne d'Arc, l'icône du musulman Habib ? .....	247
4.4.3 – Habib ou le voyage d'Orphée.....	254
4.4.4 – « La parole faite chair », ou le délire mystique de Habib.....	258
4.5 – La fusion des races et des croyances : la grande illusion.....	263
4.5.1 – Au cœur du problème, la femme.....	267
4.5.2 – Aux origines, la chimère algérianiste.....	276
<b>5 – Conclusion</b> .....	281
5.1 – Des difficultés de tous ordres.....	282
5.1 – L'homme et son époque.....	285
5.2 – Foin de quête identitaire : un colon a les idées claires.....	288
<b>6 – Bibliographie</b> .....	291
<b>7 - Sitographie</b> .....	294
7.1 – Bibliographie de Bellat: résultats des recherches sur le site BNF.....	294